

Fiction

*Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible
et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il
se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.*

Prosper Mérimé. (Essai sur Nicolas Gogol.)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE "THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION"

NOUVELLES

LE RUUM	par Arthur Porges	3
IN...TERRE COMMUNICATIONS	par Esther Carlson	16
LE SOLITAIRE DE L'AN 5.000	par Pierre Lagarde	23
LA PORTE DE BRONZE	par Raymond Chandler	30
LE RAT QUI PARLAIT	par Charles Dickens	55
DEUX BILLETS FAUX	par Michel-Aimé Baudouy	60
LE TEMPS N'ARRANGE PAS TOUT	par Alfred Bester	74
ATTITUDES	par Philip José Farmer	98

CHRONIQUES

Revue des Livres :

ICI, ON DÉSINTÈGRE ! par J. Bergier et Igor B. Maslowski 117

Revue des Films :

L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS par F. Hoda 121

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

Photo-montage de couverture de Jacques STERNBERG

illustrant la nouvelle « Le Ruum ».

2^e Année. — N° 5.

Avril 1954.

Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris (9^e). Tél. : TRI. 16-31.

Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.

La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord
de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 frs; Belgique 17 fr. 50; Suisse 1 fr. 50.

ABONNEMENTS (6 mois) : France et Colonies 550 frs. (Recommandé 700 frs.)
(1 an) : — — 1.080 frs. (Recommandé 1.380 frs.)

Pour la Suisse et la Belgique, il est possible de s'abonner sur place
(voir annonce page 124.)

**Ne manquez pas d'acheter le 1^{er} Mai
le numéro de**

MYSTÈRE-MAGAZINE

*Vous y trouverez les signatures des auteurs
policiers les plus cotés, parmi lesquels nous
citerons :*

Charlotte ARMSTRONG

Frank GRÜBER

SAINT-GILLES

(Prix du Quai des Orfèvres 1952.)

SIMENON

' Selon la formule qui a fait le succès de

MYSTÈRE-MAGAZINE

*rien que des récits **complets et non
condensés** dans chaque numéro.*

●

**Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez
votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible,
achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même
marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi
à limiter les retours d'invendus.**

Le Ruum

(The Ruum)

par ARTHUR PORGES

Un des thèmes favoris de la littérature de « science-fiction » est l'antagonisme entre les hommes et des ennemis venus d'une autre planète. Renouvelant très habilement cette donnée, M. Arthur Porges, à qui nous devons déjà l'excellente histoire « La Mouche » parue dans notre premier numéro, nous conte la lutte angoissante qui se déroule entre un homme normal — ni plus fort, ni plus faible que la plupart d'entre nous — et un invincible monstre mécanique. Nous pensons que seul un lecteur endurci ne « participera » pas à la course désespérée à laquelle va se livrer Jim Irwin au cours d'une nuit de terreur, pour essayer d'échapper à l'implacable Ruum.



AYANT dépassé l'orbite de Pluton, le croiseur Ilkor venait de passer en superpropulsion interstellaire lorsqu'un officier, visiblement inquiet, se présenta au commandant.

— « Excellence, » dit-il, mal à l'aise. « J'ai le regret de vous faire savoir que par suite de la négligence de l'un de nos techniciens, un Ruum du type H-9, a été abandonné sur la troisième planète, avec tout ce qu'il avait pu recueillir. »

Les yeux triangulaires du commandant se fermèrent pendant un instant, cependant, lorsqu'il parla, sa voix était ferme.

— « Comment était réglé ce Ruum? »

— « Pour un rayon maximum de 30 milles et une puissance de 160 livres, avec une tolérance de 15 livres en plus ou en moins. »

Il y eut un silence de plusieurs secondes, puis le commandant dit :

— « Il nous est impossible maintenant de revenir en arrière. Dans quelques semaines, sur notre chemin de retour, nous repasserons par ici et alors nous pourrions reprendre le Ruum. Je n'ai nullement l'intention de voir un de ces modèles coûteux, se rechargeant automatiquement d'énergie, porté au débit de mon navire. « Faites le nécessaire, » ordonna-t-il froidement, « pour que l'individu responsable de cet oubli subisse une punition exemplaire. »

Mais au terme de son voyage, dans les parages de Rigel, le croiseur rencontra un attaquant plat, en forme d'anneau, et lorsque l'inévitable échange de feu fut terminé, les deux bâtiments, en état de semi-fusion,

radio-actifs et chargés de mort, commencèrent une orbite billénaire autour de l'étoile.

Et sur la Terre c'était l'âge des reptiles.

.....

*
**

Lorsque les deux hommes eurent déchargé les dernières provisions, Jim Irwin regarda son associé se hisser dans la carlingue du petit hydravion. Il agita la main en direction de Walt.

— « Ne laisse pas la lettre à ma femme poche restante, » cria Jim.

— « Je l'expédierai aussitôt arrivé, » répondit Walt Léonard en criant pour dominer le ronflement des moteurs. « Quant à toi, trouvons de l'uranium... un bon filon, c'est exactement ce qu'il faudrait à Cell. Une fortune pour ton fils et pour elle, hein ? »

Ses dents blanches étincelèrent dans un sourire moqueur.

— « Et surtout ne va pas te frotter le nez contre un ours grizzly... tue-les, mais ne leur cause pas de frayeurs mortelles. »

Jim toucha le bois de la crosse de sa carabine en voyant l'hydravion prendre de la vitesse et laisser un sillage écumant sur la surface du lac. Lorsque l'appareil décolla, il sentit un étrange frisson. Pendant trois semaines il allait être isolé dans cette vallée perdue des Montagnes Rocheuses Canadiennes. Si, pour une raison quelconque l'avion ne revenait pas se poser sur le lac aux eaux bleues et glacées, il mourrait certainement. Même avec des provisions suffisantes un homme ne pouvait franchir ces sommets glacés et parcourir des centaines de kilomètres de désert presque vierge. Mais naturellement Walter Léonard serait de retour comme prévu et il dépendait uniquement de Jim qu'ils gagnent la partie ou perdent leur enjeu. S'il y avait de l'uranium dans cette vallée, il avait vingt et un jours pour le trouver. Donc au travail et pas de sombres prévisions.

Travaillant avec les gestes lents et précis de l'homme qui a l'expérience de la vie en forêt, il construisit une hutte à l'abri d'une protubérance rocheuse. Pour ces trois semaines d'été il n'avait besoin de rien de plus solide. Transpirant sous le chaud soleil du matin, il entassa ses provisions contre le rocher, bien recouvertes d'une bâche et ainsi protégées contre les animaux errants des grandes espèces. Il y rangea tout sauf la dynamite. Celle-ci, il la cacha à 200 mètres de là, elle aussi soigneusement enveloppée, pour la protéger contre l'humidité. Seul un imbécile partage son logement avec une caisse d'explosifs violents.

Les deux premières semaines ne s'écoulèrent que trop rapidement et sans qu'il fit la moindre découverte encourageante. Il ne restait plus qu'une seule possibilité. Aussi, vers la fin de la troisième semaine, Jim Irwin se prépara un matin de bonne heure pour l'expédition de sa dernière chance, dans la partie nord-est de la vallée, une région qu'il n'avait pas encore visitée.

Il prit le compteur Geiger, glissant le casque sur sa tête, les écou-

teurs tournés vers l'extérieur afin d'éviter que le crépitement normal de l'appareil n'émousse son ouïe et, saisissant sa carabine, se mit en route, certain qu'en ce qui concernait cette expédition, c'était maintenant ou jamais. L'encombrant 30-06 l'embarrassait et il l'emportait sans enthousiasme, mais on ne dérange pas impunément les énormes grizzlies du Canada à la vie très dure. Il avait déjà été obligé d'en tuer deux, une corvée détestable, car ces grands ours étaient en voie d'extinction très rapide. Sa carabine s'était avérée de très grande utilité lors de plusieurs situations assez délicates, même lorsqu'il n'avait pas eu à faire feu. Il avait laissé son automatique .22 dans la hutte, suspendu dans son étui en peau de mouton.

Au début il marcha en sifflant, car l'air froid et pur, le soleil éclatant qui se réverbérait sur les champs de glace blanc-bleu, et l'odeur enivrante de l'été, réjouissaient son cœur en dépit du peu de chance qu'il avait eue en tant que prospecteur. Il avait l'intention de faire une journée de marche vers la nouvelle région, d'y passer environ trente-six heures en l'explorant intensément et d'être de retour à son camp pour l'arrivée de l'avion à midi du troisième jour. A l'exception de rations de secours, il n'emportait ni nourriture ni eau. Ce serait chose facile que de tirer un lapin et les ruisseaux grouillaient de truites arc-en-ciel, à chair ferme, d'une espèce devenue rare aux Etats-Unis.

Jim marcha toute la matinée, avec, de temps en temps, une pointe d'espoir lorsque le compteur cliquetait plus fort. Mais chaque fois le cliquetis se résorbait. Il n'y avait rien dans cette vallée qui eut une valeur radio-active, rien que quelques traces de radio-activité. Apparemment ils avaient terriblement besoin de découvrir un gisement, tout particulièrement Walt. Et sa femme à lui, Cell, qui était enceinte. Mais il restait encore une chance. Ces dernières trente-six heures — au besoin il prospecterait même la nuit — pourraient apporter la récompense. Il réfléchit avec un peu d'amertume que ça l'aiderait considérablement si quelques-uns des types qu'il avait lui-même financés découvraient quelque chose et lui remboursaient son argent. En cet instant on lui devait presque huit mille dollars.

Un sourire fleurit sur ses lèvres et il abandonna ses spéculations oiseuses pour faire des projets de déjeuner. Le soleil, comme son estomac, lui disait qu'il était l'heure de se mettre quelque chose sous la dent. Il venait de décider de sortir sa ligne et de pêcher dans un petit torrent écumant, lorsqu'il contourna une colline herbeuse pour découvrir un spectacle qui le fit se figer sur place, bouche bée.

C'était comme l'étal en plein air de quelque boucher géant et particulièrement actif; un énorme assortiment de corps d'animaux, soigneusement alignés sur trois rangées, s'étendant presque à perte de vue. Et quels animaux! Certainement les plus rapprochés lui étaient familiers, c'étaient de simples chevreuils, ours, pumas et moutons de montagne — apparemment un de chaque espèce — mais plus loin il distinguait des bêtes étranges, incongrues, à demi formées, velues, et au-delà de celles-

ci un amas de reptiles, dont la vue était comme un cauchemar. Il reconnut immédiatement un de ces derniers, tout au bout de ce remarquable étalage. Dans le musée de sa ville natale il en avait vu un spécimen beaucoup plus grand, reconstitué autour d'un squelette incomplet.

Sans le moindre doute... c'était un petit stégosaure, pas plus grand qu'un poney !

Fasciné, Jim longea la rangée, passant en revue ce monstrueux étalage. Scrutant de plus près l'immense lézard, jaune sale, écailleux, il vit une de ses paupières trembler. Puis il se rendit compte de la vérité. Ces animaux n'étaient pas morts, mais simplement paralysés et miraculeusement conservés. La sueur perla sur son front. Combien d'années s'étaient écoulées depuis que des stégosaures s'étaient abattus dans cette vallée ?

Brusquement il remarqua un autre fait bizarre : toutes les victimes étaient à peu près de la même taille, c'est-à-dire qu'on ne voyait nulle part un saurien vraiment grand. Pas de tyrannosaures. Ni même de mammouth. Chaque spécimen était à peu près de la taille d'un grand mouton. Il réfléchissait devant cette vision fantastique lorsqu'un bruit provenant du sous-bois le fit se retourner brusquement.

Dans le temps Jim Irwin avait manipulé du mercure et pendant une seconde il crut voir un sac en cuir, à moitié rempli de ce métal liquide, qui venait de rouler dans la clairière. Car la chose quasi sphérique avançait d'un mouvement exactement aussi pesant, aussi fluide. Mais ce n'était pas du cuir et ce qui, à première vue, semblait être des verrues dégoûtantes, apparut lors d'un examen plus approfondi, plutôt comme des projections fonctionnelles de quelque mécanisme bizarre. Quoi que cette chose pût être, il n'avait guère le temps de l'examiner, car après que le sphéroïde eût fait jaillir et eût rétracté un certain nombre de tiges métalliques, aux pointes munies de structures bulbeuses pareilles à des lentilles, il se mit à rouler en sa direction à une vitesse d'environ 8 kilomètres à l'heure. Et, étant donné la manière décidée dont avançait la chose, l'homme n'eut pas le moindre doute qu'elle avait l'intention de l'ajouter à cet amoncellement pathétique de spécimens morts-vivants.

Poussant une exclamation incohérente, Jim bondit de plusieurs pas en arrière, en détachant sa carabine. Le Ruum, qui avait été oublié, se trouvait encore à une trentaine de mètres de lui, approchant à sa vitesse modérée, mais constante, une progression plus terrifiante par sa régularité que la charge violente d'une simple brute animale.

La main de Jim s'abattit sur le levier de culasse de sa carabine et avec une habileté due à une longue pratique, il glissa une cartouche dans le canon. Il épaula, appuya sa joue contre la crosse patinée et visa directement la masse de cuir... une cible parfaite à la lumière éclatante du soleil de midi. Un petit sourire féroce joua sur ses lèvres lorsqu'il pressa sur la détente. Il connaissait l'effet d'une de ces balles enrobées d'acier, filant à 900 mètres à la seconde. A cette courte distance elle devait, après avoir fait une boutonnière à cette sale bête, la transformer en bouillie, par Dieu !

Ping ! Le recul familial contre l'épaule. I-i-i-i ! Le sifflement éraillé d'un ricochet. Il aspira l'air entre ses dents. Mais il ne pouvait y avoir le moindre doute. A une vingtaine de mètres à peine, une balle tirée par sa carabine, à grande vitesse initiale, avait rebondi sur la surface du Ruum !

Frénétiquement Jim actionna le levier de culasse. Il tira encore deux coups, puis se rendit compte de la futilité absolue d'une telle tactique. Lorsque le Ruum fut à deux mètres de lui, il vit des crochets-doigts étincelants jaillir des verrues et entre celles-ci, pareille à un serpent, une sonde creuse, munie d'un dard, de laquelle suintait un liquide verdâtre. L'homme pivota sur ses talons et s'enfuit.

Jim Irwin pesait exactement 149 livres.

Il lui fut assez facile de prendre de la distance. Le Ruum paraissait incapable d'augmenter sa vitesse, mais Jim ne se faisait aucune illusion à ce sujet. La vitesse constante de 8 kilomètres à l'heure était une chose qu'aucun organisme sur terre n'était capable de maintenir pendant plus de quelques heures. Jim devinait qu'un animal pourchassé par le Ruum ne tardait pas à faire face à son poursuivant implacable, ou, dans le cas de créatures plus timides, s'épuisait en courant en rond, poussé par la panique. Seuls les êtres ailés étaient en sécurité, mais pour n'importe quoi de vivant sur le sol, le résultat final était inévitable : un spécimen de plus pour l'horrible étal. Et pour qui toute cette collection ? Pour quoi ? Pour quoi ?

Tout en courant, Jim commença à se débarrasser froidement de tout poids superflu. Il jeta un regard rapide vers le soleil qui rougissait déjà, s'interrogeant sur la nuit à venir. Il hésita à jeter sa carabine. Elle s'était prouvée inutile contre le Ruum, mais l'entraînement militaire de Jim lui commandait de garder l'arme jusqu'au bout. Cependant chaque livre de poids supplémentaire augmentait les chances contre lui dans cette course horrible qu'il prévoyait. La logique lui disait que le raisonnement militaire ne s'appliquait pas dans un duel de ce genre et qu'il n'y avait aucune honte à abandonner ce fusil inutile. Eh bien, lorsque le poids deviendrait vraiment une question de vie ou de mort... tant pis pour le .30-06, mais en attendant il le mit à la bretelle. Il posa, aussi doucement que possible, le compteur Geiger sur un rocher plat, rompant à peine la cadence de sa course.

Une chose était bougrement certaine : ce ne serait pas une fuite éperdue de lapin, une course aveugle de panique, jusqu'à l'épuisement complet, se terminant par une soumission geignante. Ce serait une retraite de combattant et il se servirait de toutes les ruses lui permettant de survivre qu'il avait apprises au cours de sa vie très aventureuse.

Respirant profondément, à longues aspirations mesurées, il poursuivit sa course, surveillant avec des yeux rusés tout ce qu'il pourrait utiliser à son avantage dans ce duel étrange. Heureusement la vallée était fort peu boisée, dans le sous-bois, sa vitesse lui aurait presque été inutile.

Brusquement, il vit une chose qui lui fit marquer un temps d'arrêt. Un énorme rocher surplombait la piste et Jim entrevit une possibilité dans cet accident de terrain. En ricanant, il se souvint du piège à hommes malais qui, un jour, lui avait sauvé la vie. Bondissant sur un monticule il jeta un regard en arrière, vers la plaine herbeuse. Le soleil de l'après-midi projetait déjà de longues ombres, mais il était aisé de repérer le Ruum qui poursuivait Jim, en continuant à se couler sur la piste. Il observa la chose avec une douloureuse anxiété. Tout dépendait de cette courte inspection. Il ne s'était pas trompé ! Oui, quoique dans la plupart des endroits la piste de l'homme ne constituait pas le meilleur chemin, ni le seul, le Ruum progressait avec acharnement dans les traces de sa proie. Ce fait avait une signification immense, mais Irwin n'avait pas plus de douze minutes pour en profiter.

Traînant délibérément les pieds, Irwin traça une piste très nette directement sous le rocher. Après avoir dépassé celui-ci d'une dizaine de mètres, il revint sur ses pas, marchant soigneusement dans ses propres empreintes jusqu'à ce qu'il eut presque atteint le surplomb, alors il sauta de la piste vers un point derrière le rocher en équilibre.

Dégainant son coutelas de sa ceinture, il se mit à creuser autour de la base du rocher, méthodiquement, mais avec une hâte furieuse. Toutes les dix secondes il s'arrêtait de creuser, suant d'appréhension et de fatigue, pour lui donner un coup d'épaule. Enfin, le rocher bougea légèrement. Jim venait de rengainer le coutelas et était accroupi là, pantelant, lorsque le Ruum parut à ses yeux roulant par-dessus un petit monticule sur la piste.

Jim observa le sphéroïde gris qui avançait dans sa direction et eut des difficultés à retenir son souffle haletant. Il était impossible de prévoir quels autres sens le Ruum pourrait lancer dans la bataille, quoiqu'il parut préférer simplement suivre la trace des pas de l'homme. Certainement il avait toute une batterie d'instruments à sa disposition. Jim se tapit très bas derrière le rocher, chacun de ses nerfs pareil à un fil électrique sous tension.

Mais il n'y eut aucun changement de tactique de la part du Ruum. Paraissant absorbé par les traces de pas de sa victime, l'étrange sphère se laissait couler sur la piste, passant directement sous le rocher descellé. Lorsqu'il fut en dessous, Jim poussa un cri sauvage et jetant toute sa force musculaire contre la masse rocheuse en équilibre, il la projeta droit sur le Ruum. Cinq tonnes de roc vinrent s'écraser d'une hauteur de 4 mètres.

Jim dévala la pente. Il resta debout, fixant l'énorme masse de pierre et secouant la tête, comme s'il était ébloui.

— « Je l'ai eu, le salaud ! » s'écria-t-il d'une voix pâteuse.

Il lança un coup de pied au rocher.

— « Ha ! Ha ! Nous pourrions peut-être nous faire quelques dollars, Walt et moi, avec ce petit marché de barbaque. Peut-être bien que cette

expédition ne sera pas une perte sèche. Que les flammes de l'enfer, d'où tu viens, te rôtissent bien ! »

Puis il fit un bond en arrière, les yeux hagards. Le rocher géant se déplaçait ! Lentement cette masse de 5 tonnes glissait de la piste, soulevant une traînée de terre en glissant. Alors qu'il le regardait encore, le rocher bascula et une protubérance grise apparut sous le bord le plus proche de lui. Avec un cri étouffé, en titubant, Jim Irwin partit en une course folle.

Il courut pendant 2 bons kilomètres le long de la piste, enfin il s'arrêta et regarda en arrière. Il distingua juste un point sombre qui s'éloignait du rocher tombé. Ce point avançait aussi lentement, aussi constamment et aussi inexorablement qu'auparavant et dans sa direction. Jim s'assit lourdement, posant sa tête sur ses mains égratignées, sales.

Mais son désespoir ne dura pas. Après tout, il avait réussi à obtenir un sursis de vingt minutes. S'étendant dans l'herbe, essayant de se détendre le plus possible, il sortit de la poche de sa veste le paquet plat qui contenait la ration de secours et rapidement, mais sans précipitation, il mangea un peu de pemmican, des biscuits et du chocolat. Quelques gorgées d'eau glacée bues à un ruisseau tout proche et il fut presque prêt à poursuivre cette lutte fantastique. Mais auparavant il avala encore une des trois pilules de benzedrine qu'il avait emportées en cas de défaillance physique. Lorsque Jim s'aperçut qu'en dix minutes à peine le Ruum l'atteindrait, il repartit au petit trot, ayant recouvré la plus grande partie de ses forces physiques et armé d'une énergie nouvelle pour combattre la lassitude envahissant ses muscles.

Après une course d'une quinzaine de minutes, il atteignit un rocher abrupt d'une dizaine de mètres de haut. Des deux côtés le terrain était à peine praticable, crevassé, couvert de broussailles épineuses et hérissé de rochers en lames de couteau. Si Jim pouvait réussir à atteindre le faite de cette petite falaise, le Ruum serait certainement obligé de faire un détour, circonstance qui pourrait le retarder de plusieurs minutes.

Il regarda le soleil. Enorme et cramoisi, celui-ci atteignait presque l'horizon. Il se dit qu'il lui faudrait agir rapidement. Irwin n'était pas alpiniste, mais il en connaissait les règles élémentaires. Se servant de chaque crevasse, de chaque aspérité et de chaque rebord, aussi petit fut-il, il lutta pour gravir la falaise. Inconsciemment en quelque sorte, il avait adopté cette façon de grimper coulante du montagnard-né, qui se sert très adroitement de la moindre prise comme point d'appui pour une série de progressions rythmiques.

Il venait d'atteindre le sommet lorsque le Ruum arriva, en roulant, au pied de la falaise.

Jim se rendait parfaitement compte qu'il devait poursuivre immédiatement sa course, pour profiter des quelques minutes de lumière du jour qui restaient encore. Chaque seconde gagnée avait une valeur énorme, mais la curiosité et l'espoir le firent attendre. Il se dit qu'au moment où

son poursuivant commencerait à faire le détour, lui pourrait s'en sortir d'autant plus rapidement. En outre, la chose pourrait même abandonner la poursuite et alors il pourrait dormir là où il était.

Dormir ! Tout son corps aspirait au sommeil.

Mais le Ruum n'avait nullement l'intention de faire un détour. Il n'hésita que quelques secondes au pied de cette barrière naturelle. Puis un certain nombre de ses verrues s'ouvrirent pour faire jaillir des baguettes métalliques. Une de celles-ci, munie d'une lentille, s'agita dans l'air. Jim se retira trop tard, le regard insolite de la chose l'avait découvert couché en haut de la falaise, scrutant le bas de celle-ci. Il maudit sa bêtise.

Immédiatement toutes les baguettes se replièrent et d'une autre verve une fine baguette, rouge sang au soleil couchant, se mit à monter tout droit en direction de l'homme. Tandis que celui-ci l'observait, sa pointe en hameçon agrippa le bord de la falaise, presque sous son nez.

Jim se redressa d'un seul bond. Déjà la baguette se raccourcissait, tandis que le Ruum la réabsorbait et que la sphère de cuir s'élevait du sol. Jurant à haute voix, Jim fixa les yeux sur le crochet tenace, tout en levant une de ses lourdes bottes en arrière.

Mais l'expérience le retint. Le formidable coup de pied ne fut jamais lancé. Il avait vu tellement de bagarres perdues par une tentative imprudente de la botte. Il n'était pas indiqué du tout de mettre une quelconque partie de son corps à portée des merveilleux outils du Ruum. Au lieu de lancer le coup de pied, Jim s'empara d'une branche morte, assez longue, et insérant un bout de celle-ci sous l'hameçon métallique il s'en servit comme levier.

Il y eut l'éblouissement d'un éclair, blanc et dentelé, et même au travers du bois sec Jim sentit la puissante ruée d'énergie qui fit éclater le bout de la branche. Avec une exclamation de douleur, il la laissa retomber, fumante, et tordant ses doigts meurtris, recula de quelques pas, rempli d'une rage impuissante. Il hésita pendant un instant, presque enclin à reprendre sa course, puis sa lèvre supérieure se retroussa et, montrant ses dents, il saisit sa carabine. Bon Dieu ! Il savait bien qu'il avait eu raison de trimbaler cette sacrée carabine jusqu'ici, même si elle avait joué un rataplan effréné sur ses côtes. Maintenant il avait amené le Ruum au point voulu !

S'agenouillant pour mieux viser dans la lumière diffuse, Jim visa l'hameçon et tira. Il y eut un bruit flasque lorsque le Ruum tomba. Jim hurla de joie. La balle blindée avait fait un meilleur travail qu'il n'avait espéré. Non seulement elle avait arraché le crochet métallique de sa prise, mais elle avait fait une grande brèche dans le rebord de la falaise. Le Ruum aurait de sacrées difficultés pour se resservir de cette partie du rocher.

Il regarda en bas. Comme il en était certain, le Ruum était étalé au pied de la falaise. Chaque fois que cette chose lancerait un crochet pour s'agripper au rocher, il le ferait sauter d'un coup de feu. Il ne manquait

pas de munitions dans sa poche et, jusqu'au moment où la lune se lèverait et donnerait une bonne lumière pour tirer, il placerait le canon de la carabine au besoin à quelques centimètres seulement du crochet. En outre, la chose — quelle qu'elle soit — était évidemment trop intelligente pour poursuivre une lutte sans espoir. Tôt ou tard, elle se déciderait à faire le détour. Et alors, peut-être que grâce à la nuit il réussirait à lui faire perdre la piste.

Puis, — pendant un court instant il faillit suffoquer — les larmes lui vinrent aux yeux. Là, en bas, dans la pénombre, le sphéroïde flegmatique, trapu, projetait simultanément, en forme d'éventail, trois antennes munies d'hameçons. D'un mouvement parfaitement coordonné, ces antennes mordirent le bord de la falaise à des écarts d'environ 2 mètres.

Jim Irwin épaula en un éclair. Bon !... ce sera tout simplement comme le concours de rapidité de tir au stand de Benning. Sauf qu'à Benning ils ne vous demandaient pas de précision de tir dans l'obscurité.

Mais son premier coup fut dans le mille, détachant le crochet de droite dans un petit nuage rouge de poussière de rocher. Son second coup fut presque aussi bon, fendillant le rocher de sorte que le crochet central se détacha. Mais au moment même où il se tournait pour viser le numéro 3, Jim constata que la lutte était sans espoir.

Le premier crochet avait repris sa place. Jim avait beau être un tireur hors pair, un des crochets au moins serait toujours en position, servant d'ascenseur au Ruum.

Jim accrocha à une branche d'arbre sa carabine inutile, le canon tourné vers le sol, et se mit à courir dans l'obscurité qui s'épaississait. Les années qu'il avait employées à s'entraîner physiquement portaient maintenant leurs fruits. Et alors ? Où allait-il ? Que pouvait-il faire à présent ? Existait-il quelque obstacle capable d'arrêter cette damnée chose qui le poursuivait ?

C'est alors qu'il se souvint de la dynamite.

Changeant progressivement de direction, l'homme exténué se dirigea vers son campement au bord du lac. Au-dessus de lui les étoiles devenaient plus lumineuses, lui indiquant le chemin. Jim perdit toute notion de temps. Il avait dû manger pendant sa course trébuchante, car il n'avait pas faim. Peut-être pourrait-il encore manger dans sa hutte... non... il n'en aurait pas le temps... prendre une pilule de benzedrine?... Non, il n'avait plus de pilules, et la lune était levée, et il entendait le Ruum sur ses talons. Tout près.

Maintes fois, dans le sous-bois, des yeux phosphorescents le fixaient et une fois, juste à l'aube, un grizzly grogna de mécontentement à son passage.

A un moment, au cours de la nuit, sa femme Cell, se dressa devant lui, les bras tendus.

— « Va-t'en ! » lui cria-t-il d'une voix rauque. « Sauve-toi ! Tu réussiras à t'enfuir ! Il ne peut nous poursuivre tous deux ! »

Aussi fit-elle volte-face et courut légèrement à ses côtés, mais lorsque Irwin franchit, en pantelant, une petite clairière, Cell se résorba dans le clair de lune et il se rendit compte qu'elle n'avait jamais été auprès de lui.

Peu après le lever du soleil, Jim Irwin atteignit le lac. Le Ruum était suffisamment près de lui pour qu'il entendît le bruit pesant de sa marche. Il toucha une branche de bois rond, ses yeux s'ouvrirent brusquement et il vit l'explosif. La vue des baguettes de dynamite le réveilla complètement.

Il s'efforça de se calmer et réfléchit soigneusement à ce qu'il devait faire. Une mèche? Non. Il serait impossible de laisser la dynamite amorcée sur la piste et de minuter l'explosion avec cette précision absolue qui était indispensable. La sueur gicla de tous les pores de sa peau, transperçant ses vêtements. Il lui *fallait* provoquer l'explosion à distance et au moment exact où le Ruum passerait sur la caisse de dynamite. Mais Irwin n'osait pas se servir d'une mèche trop longue, elle ne brûlerait pas d'une façon suffisamment constante. Il était impossible de synchroniser parfaitement sa combustion avec le progrès du Ruum. Le corps tout entier de Jim Irwin s'affaissa, son menton toucha sa poitrine haletante. Brusquement, il releva la tête, fit un pas en arrière et... vit le pistolet .22 à l'endroit où il l'avait laissé suspendu dans sa hutte.

Ses yeux enfoncés brillèrent.

Agissant avec une hâte frénétique, il saisit la caisse à demi remplie d'explosifs, mêla toutes les capsules à percussion dont il disposait aux baguettes de dynamite en un mélange diabolique. Sortant sur la piste, il plaça soigneusement la caisse avec son contenu exactement sur les traces qu'il avait faites en arrivant, à quelque 20 mètres d'une protubérance rocheuse. C'était un risque... cette machine infernale pouvait exploser à tout instant... mais cela ne faisait rien. Il préférerait de mille fois être déchiqueté, que de finir, vivant mais paralysé par le Ruum sur cet étal de boucher en plein air.

Irwin, épuisé, eut à peine le temps de s'accroupir derrière la petite protubérance rocheuse, que son poursuivant apparut sur une petite montée, à environ 500 mètres. Jim se tapit plus profondément dans le creux, puis remarqua une crevasse verticale, une fente étroite entre les rochers. « C'était exactement ce qu'il lui fallait, » pensa-t-il vaguement. A travers cette fente il pouvait voir la dynamite et cependant être protégé de l'explosion. Si c'était vraiment une protection... lorsqu'une demi-caisse de dynamite sautait à une vingtaine de mètres à peine...

Il s'étendit sur le ventre, regardant le Ruum avancer en roulant. Il était tellement épuisé qu'il lui semblait qu'un marteau s'abattait en cadence sur son crâne enflé. Jésus! Quand avait-il dormi pour la dernière fois? C'était la première fois depuis des heures qu'il pouvait s'étendre. Des heures? Ha! Des jours! Ses muscles se durcirent, se nouèrent en une douloureuse crispation. Puis il sentit sur son dos la caresse du soleil matinal, calmante, réchauffante, soulageante... Non! S'il abandonnait,

s'il se laissait aller à dormir maintenant, Jim Irwin serait voué à la collection macabre du Ruum ! Ses doigts engourdis se crispèrent sur la crosse du pistolet. Il resterait éveillé ! S'il perdait la partie — si le Ruum devait survivre à l'explosion — il serait encore temps de se faire sauter la cervelle.

Il considéra son pistolet, une arme fine, puis regarda au dehors, vers le piège d'apparence tellement innocente. S'il minutait ceci avec exactitude — et il le ferait — le Ruum ne survivrait pas. Non ! Il se détendit légèrement, cédant juste un tout petit peu au soleil qui insistait avec douceur. Un oiseau chanta gaiement quelque part au-dessus de lui. Dans le lac un poisson bondit.

Brusquement il fut arraché à sa rêverie. Zut ! Il fallait qu'un grizzly choisisse justement cet instant pour venir fureter par là ! Alors que tout le campement d'Irwin invitait le gourmand au pillage, cet imbécile d'ours tenait à venir flairer la caisse de dynamite ! Le monstre à fourrure renifla prudemment, poussa la caisse du nez, exprima son mécontentement par un grognement profond en sentant l'odeur de son ennemi mortel : l'homme. Irwin retint son souffle. Un seul faux mouvement pouvait faire sauter une capsule. Une seule capsule qui sautait signifiait...

Le grizzly leva la tête et émit un grognement rauque. La caisse fut ignorée, l'odeur si irritante de l'homme était oubliée. Les petits yeux du fauve se fixèrent sur un sphéroïde avançant lourdement, en roulant, et qui n'était plus qu'à une quarantaine de mètres de lui. Jim Irwin gloussa. Jusqu'à sa rencontre avec le Ruum, l'ours grizzly du continent nord-américain avait été la seule chose lui ayant inspiré la peur. Et maintenant — pourquoi diable était-il aussi calme ? — les deux terreurs de son existence allaient se rencontrer face à face et lui riait. Il secoua la tête et les puissants muscles latéraux de son cou lui firent affreusement mal. Il regarda son pistolet, puis la dynamite. C'étaient là les deux seules choses réelles dans ce monde.

Le Ruum marqua un temps d'arrêt en arrivant à environ 2 mètres de l'ours. Toujours encore en proie à ce détachement presque ridicule, Jim Irwin se surprit à se demander à nouveau ce que cette chose pouvait bien être, d'où elle était venue ? Le grizzly se dressa sur ses pattes arrière, il personnifiait la férocité même. Les dents terribles brillaient, blanches sur le fond des gencives roses. Le Ruum tout à son occupation, voulut le dépasser en roulant. L'ours l'attaqua en rugissant. Il lança une taloche au Ruum. Une patte puissante, armée de griffes noires, plus acérées et plus fortes que des faucilles, s'abattit. Elle aurait étripé un rhinocéros. Irwin se courba instinctivement en voyant la poussière se soulever de la sphère en cuir. Le Ruum fut projeté en arrière de quelques centimètres. Il fit une pause, récupéra et avec cette même horrible nonchalance poursuivit sa route, décrivant un cercle plus grand, ignorant l'ours.

Mais le maître des forêts n'admettait pas le match nul. Se mouvant avec cette agilité incroyable qui a terrifié les Indiens, les Espagnols, les

Français et les Anglo-Américains depuis la première rencontre de l'un d'eux avec un de ses congénères, le grizzly pivota, fit un pas de côté et étreignit le Ruum. Les terribles avant-bras, poilus, se tendirent, les mâchoires baveuses claquèrent sur la surface grise de la chose.

Irwin se redressa à demi.

— « Tu l'as ! » hurla-t-il d'une voix rauque.

Alors qu'il acclamait l'empereur balourd des forêts, Jim se dit que c'était une vision folle : l'idiot du village, luttant avec un médecine-ball.

Puis, un reflet métallique argenté brilla sur le fond gris. Il y eut un éclair rapide et mortel. Le rugissement du roi des animaux devint subitement un faible gémissement, un gargouillement et puis il y eut près d'une tonne de terreur se vautrant dans la mort — la gorge déchirée. Jim Irwin vit la lame couverte de sang se rétracter et rentrer dans le sphéroïde gris, abandonnant une trace de sang rouge vif sur la peau poussiéreuse de la chose.

Et le Ruum avança en roulant, dépassa le cadavre du géant des forêts, implacable, toujours acharné sur la piste de l'homme, sur les empreintes de ses pas, sur le sentier qu'il avait tracé.

— « Entendu, mon vieux, » dit Jim en ricanant en direction du grizzly mort. « Voilà pour toi, pour Cell, pour... pour des tas d'animaux aussi bêtes que nous. Mais vas-y donc espèce d'idiot, » s'engoula-t-il.

Très calmement, très soigneusement, Jim Irwin appuya sur la détente de son pistolet.

D'abord un claquement sec. Puis des mains de géant le soulevèrent de l'endroit où il était étendu, pour le relâcher aussitôt. Il retomba lourdement, le visage dans un paquet d'orties. Il était malade, tout lui était égal. Il se souvint que les oiseaux ne chantaient plus. Puis il y eut le silence.

Irwin leva la tête... tout homme le fait dans de pareilles circonstances. Son corps était encore douloureux. Il leva ses épaules meurtries et vit... un énorme cratère fumant dans la terre. Il vit également, à une douzaines de pas de lui, le Ruum; gris-blanc à présent, parce qu'il était couvert de poussière de rochers.

Ils se trouvaient sous un grand pin élancé. Alors même que Jim regardait autour de lui, se demandant si la sonnerie de cloches dans ses oreilles allait jamais cesser, le Ruum se mit à rouler vers lui.

Irwin chercha son pistolet. Il avait disparu. Il était quelque part, hors d'atteinte. Alors Irwin eut envie de prier, mais ne réussit pas à trouver les mots qu'il fallait. Au lieu de prier, il continuait à penser idiotement :

— « Ma sœur Ethel ne sait pas épeler Nabuchodonosor et n'a jamais su le faire. Ma sœur Ethel... »

A présent le Ruum était à 50 centimètres de lui et Jim ferma les yeux. Il sentit des doigts métalliques, froids le toucher, le saisir, le soulever. Son corps qui n'offrait aucune résistance fut soulevé de plusieurs centi-

mètres et secoué d'une façon étrange. En frémissant il attendit la terrible seringue, avec son liquide vert, voyant mentalement la gueule jaune, rabougrie d'un lézard avec une paupière qui tremblait.

Puis, sans passion, sans aucune brutalité ni sollicitude, le Ruum le reposa à terre. Lorsqu'il ouvrit les yeux quelques secondes plus tard, la sphère s'éloignait de lui en roulant. Le regardant partir Jim sanglota nerveusement.

Il lui sembla que quelques secondes seulement venaient de s'écouler quand il entendit le ronflement du moteur de l'hydravion et il ouvrit les yeux pour voir Walt Léonard penché sur lui.



Plus tard, dans l'avion, à 1.500 mètres au-dessus de la vallée, Walt ricana subitement, lança une tape dans le dos de Jim et s'écria :

— « Jim, je sais où me procurer un zinc à quatre places. Si nous pouvions tout simplement ramasser quelques-uns de ces lézards préhistoriques et machins-choses pendant une absence du gardien du musée, c'est comme tu l'as dit... les savants nous donneraient gros. »

Les yeux profondément enfoncés de Jim s'éclairèrent.

— « Oui, c'est exactement ce qu'il faut que nous fassions. »

Puis il ajouta amèrement :

— « J'aurais aussi bien fait de rester couché en haut de la falaise. Apparemment ce sacré machin ne m'en voulait pas du tout. Peut-être désirait-il simplement savoir combien j'avais payé ce falzar ! Il m'a à peine touché, puis il m'a laissé retomber. Mon Dieu ! Ce que j'ai pu courir ! »

— « Ouais, » dit Walt. « C'est bougrement bizarre. Et j'admire ton courage après un marathon pareil, mon vieux. »

Il jeta un regard en coin sur le visage hagard de Jim Irwin.

— « Cette course à travers la nuit t'a coûté chaud. J'estime que tu as perdu plus de 10 livres ! »

Irwin ne sut jamais que sa vie n'avait guère tenu qu'à ces quelques livres de moins qui l'avaient mis hors des limites de réglage du Ruum !

La « chute » ménagée par l'auteur, à la fin de son récit, est ingénieuse et malgré son évidence, ne pouvait être prévue que par un lecteur attentif. On pourrait peut-être objecter qu'il est extraordinaire qu'un engin comme le « Ruum », appartenant à une expédition venue d'une autre planète et abandonné sur terre en un endroit perdu à l'ère des reptiles, continue de fonctionner des millénaires après. Il convient de rappeler à ce propos que certaines machines sont virtuellement insensibles à l'action du temps. Tout porte à croire qu'un transformateur électrique, un redresseur de courant, une source de courant utilisant l'énergie solaire, une lampe électronique bien vidée, seront utilisables dans dix mille ans, s'ils ne sont pas détruits mécaniquement.

In... terre communications

(Long distance)

par ESTHER CARLSON

L'auteur de ce récit, Miss Esther Carlson, a une imagination et une fantaisie... diaboliques! La mère de Marion Brithtwit, qu'elle nous présente, n'est certes pas le personnage classique d'une mère éplorée devant l'infortune de sa fille. Elle ne perd pas son temps à proférer de vaines lamentations ou à se tordre les mains de désespoir, non! Les solutions qu'elle recherche pour le bonheur conjugal de sa fille sont nettement pratiques; si, avant de trouver la bonne, il lui faut recourir à quelques essais préliminaires, elle a, après tout, une sérieuse excuse; elle est si éloignée du champ d'expériences!



MARION BRITHTWIT appela sa mère sur l'Inter.

— « Est-ce bien toi, Maman, » demanda-t-elle. « Ai-je été bien branchée? »

— « Mais naturellement, ma chère, ENFer 4-000. » Elle entendit la voix de sa mère transmise tout au long des fils téléphoniques. « Alors, dis-moi quelles sont les nouvelles frasques de ce misérable ingrat de Philippe? »

Les yeux de Marion se remplirent de larmes.

— « Tu t'en doutais, n'est-ce pas? » dit-elle. « Oh, Maman! Je crois qu'il m'est infidèle. Je n'ai aucune preuve mais... oh, c'est un monstre! »

— « Allons! Allons! » La voix de sa mère était douce et apaisante. « Je suis très heureuse que tu m'aies appelée. Pour les cas de ce genre, je ne suis jamais à court d'idées. Attends voir, je vais te trouver quelque chose d'épatant. »

— « Ne sois pas trop dure pour lui, » implora Marion. « Malgré tout, je l'aime. »

— « Et je ne vois vraiment pas pourquoi, » dit sa mère. « Ah! j'ai trouvé! »

Elle se mit à exposer son plan.

— « C'est merveilleux! » s'exclama Marion. « Maman, comment vas-tu? Comment te trouves-tu là-bas? »

Sa mère gloussa : « Il fait un peu chaud évidemment, mais je m'y attendais. »

Sur ce, elle raccrocha.

Marion émergea de la cabine téléphonique (elle n'aurait jamais osé téléphoner à sa mère en se servant du téléphone de son appartement) et prit l'autobus pour aller aux Grands Magasins Macy où elle acheta trois mètres d'un superbe tissu bleu, un dé à coudre, des boutons et un patron de chemise. Puis elle se rendit à pied dans la Neuvième Avenue, y découvrit la petite mercerie que sa mère lui avait spécialement indiquée et acheta à la vieille sorcière qui la tenait, une bobine de fil. Tout l'après-midi Marion coupa, tailla, cousit et se piqua les doigts avec l'aiguille, mais finalement la chemise fut terminée et il faut convenir qu'elle avait fait du beau travail.

Elle accueillit Philippe à la porte.

— « Mon chéri adoré, » dit-elle. « J'ai une surprise pour toi. Je t'ai confectionné une chemise. »

Philippe fut plutôt surpris, car sa femme était notoirement maladroite de ses mains et réussissait à peine à nouer les lacets de ses souliers, mais cette chemise était certainement un chef-d'œuvre. Elle lui allait divinement bien, et lorsqu'il l'eut boutonnée et qu'il eut noué la cravate autour de son cou, il se regarda dans la glace. Il émit un sifflement.

Le Brithtwit que, lui, voyait dans la glace avait des muscles protubérants, souples et sinueux sous les plis de la nouvelle chemise. Sa poitrine paraissait dure et vigoureuse. Le tissu collant suggérait délicatement une épaisse toison sur la grande surface se trouvant en dessous. Philippe se regarda de plus près. Oui ! la couleur donnait à ses yeux « Brithtwit » la teinte bleue d'un glacier fondu, et avantageait son large front.

— « Pas mal ! » dit Philippe.

— « Merci, mon chéri, » murmura Marion, quelque peu surprise du complet changement d'aspect de son mari.

Le pauvre homme semblait sortir tout juste d'une maladie épouvantable. Ces épaules tombantes ! Cette taille informe... et avait-elle vraiment fait le col aussi large, qui donnait au cou de son mari l'aspect d'un cygne décharné ? La couleur avait semblé délicate à Marion, mais à présent elle avait pris un *reflet pourpre* qui accentuait les oreilles roses, déjà énormes, de Philippe...

Il se donna une vigoureuse tape sur la poitrine et banda son biceps droit.

— « Bébé, » dit-il, « le patron m'a demandé de revenir ce soir. Inventaire. Impossible de refuser. »

Marion se détourna pour cacher un sourire de triomphe.

— « Mais naturellement, mon chéri. Tu rentreras probablement assez tard. Je ne t'attendrai pas pour aller me coucher. »

Aussi, après un dîner rapide, Philippe, ayant sa chemise neuve, dit au revoir à sa femme, tourna le coin de la rue, sauta dans un taxi et

peu après se trouva dans les bras de sa maîtresse, Trudy Wapin, lutteuse professionnelle.

.

Trudy ressemblait assez à un sujet qui aurait été sculpté par Michel-Ange, à l'aide d'une hache émoussée. Sa chevelure évoquait celle de Samson avant qu'elle n'ait été coupée et s'enroulait en une triple natte autour de sa noble tête. Elle dépassait Philippe de trente-cinq centimètres.

— « Phil ! » s'écria-t-elle d'une voix de stentor. « Tu as changé ! »

Phil gonfla la poitrine et replia son bras droit.

— « Elle te plaît ? » demanda-t-il. « C'est pour toi que je l'ai fait faire, ô ma folle maîtresse. »

L'énorme cœur maternel de Trudy s'ouvrit et, pour la première fois, elle se rendit compte combien elle aimait ce mâle chétif. Jusqu'à présent elle l'avait plus ou moins supporté. C'étaient toujours des types à voix rauques et des habitués du ring qui étaient aux trousses de Trudy, mais aujourd'hui... Ah ! elle ne s'était jamais rendu compte comme il pouvait être frêle, comme il ressemblait à une petite souris, comme il était adorable ! Il avait besoin d'elle.

Elle lui caressa le front. « Mon petit chéri, » dit-elle, fondant de tendresse, « montons au gymnase. »

Ils montèrent au gymnase, qui occupait tout le troisième étage de la maison de Trudy et là, elle lui fit faire des flexions, des circumductions, des extensions, des élévations. Elle le chargea d'haltères et fit rebondir un médecine-ball sur son ventre. Et lorsque le pauvre diable resta étendu évanoui sur le plancher, elle le porta sur la table de massage et le massa de ses belles mains puissantes, lui lança des claques, lui fit craquer les vertèbres, le noua en tous sens, le dénoua et finalement l'envoya prendre une douche.

— « Tu reviendras demain soir, dis, mon Philippe adoré ? » supplia la femelle avide. « Je suis folle de toi. »

— « Comptes-y, » dit Philippe, complètement épuisé.

Il rentra chez lui clopin-clopant.

Marion ouvrit un œil qui n'avait pas encore connu le sommeil.

— « L'inventaire s'est bien passé ? »

— « Ça a été dur, » dit Philippe. « Nous remettons ça demain. »

Et il se mit à ronfler, tandis que Marion noyait son oreiller de larmes amères.

Marion appela sa mère sur l'Inter.

— « Quoi ! » s'écria celle-ci. « C'est bien la première fois que ce truc ne réussit pas. Eh bien, si ce n'est pas à son aspect physique qu'il doit sa séduction, ce doit être à son intelligence. Mais alors il la cache bien. »

— « Voyons, Maman, » pleura Marion. « Tu sais bien que c'est le meilleur vendeur de chaussures que Bothel ait jamais eu ! »

— « Ne t'énervé pas, mon enfant, » dit sa mère. « J'ai une idée absolument splendide. Ecoute bien... »

Marion écouta, devenant de plus en plus gaie, et finalement racrocha. Elle se précipita dans un magasin de produits alimentaires où elle acheta un morceau de bœuf, de l'ail, de la purée de tomates, des oignons et des spaghettis. Puis, elle se rendit dans l'obscur petit magasin d'épices du côté de Bleeker où une méchante vieille chouette lui vendit du piment rouge d'une certaine qualité.

Tout l'après-midi elle fit bouillir sa mixture et fouetta tant et si bien qu'elle projeta de la sauce de spaghettis au plafond.

Elle accueillit Philippe sur le seuil.

— « Mon chéri, » dit-elle. « J'ai une surprise pour toi. Pour ton dîner, je t'ai préparé ton plat de prédilection. »

Philippe fut plutôt surpris, car sa femme déshonorait notoirement l'art culinaire et rarement il mangeait un repas préparé par elle, sans avoir au préalable vérifié les boîtes d'où elle l'avait sorti. Mais ses spaghettis étaient vraiment délicieux quoique, peut-être, elle ait eu la main un peu lourde pour le poivre de Cayenne. La sauce emportait la bouche.

Néanmoins, il se sentait merveilleusement bien. Son cerveau paraissait vivant, pétillant, grouillant de remarques pertinentes et de citations qui ne demandaient qu'à être énoncées. « Je crois, » se dit-il, « que je me bonifie avec l'âge et qu'enfin la crème de la sagesse s'est condensée à la surface. Toute mon expérience de la vie s'est distillée en épiigrammes et je serais capable d'écrire un livre foisonnant d'esprit, si je me sentais enclin à le faire.

— « Ce n'est pas la chaleur, c'est l'humidité, » dit-il à Marion, en observant de près les réactions de sa femme.

— « Quoi ? » demanda-t-elle, l'air vague.

Exactement ce qu'il s'était dit ! Sa femme était trop bête, trop terre-à-terre, pour apprécier une observation aussi pertinente sur un sujet connu de toute l'humanité. Pourtant il fit une nouvelle tentative.

— « Mais on dit que pierre qui roule n'amasse pas mousse. »

— « Hein ? » fit Marion.

Philippe abandonna.

— « Ce que le temps peut passer vite, » dit-il en avalant précipitamment le reste de la sauce brûlante. Et il quitta Marion. L'expression perplexe de celle-ci se transforma en un air entendu aussitôt qu'il fut parti.

Philippe tourna le coin de la rue, sauta dans un taxi, donna l'adresse d'une maison meublée très huppée de Park Avenue et, peu après, se trouva dans les bras de sa maîtresse, Agatha Dortue, parlementaire, membre du Congrès.

— « Coucou, le voilà ! » s'écria-t-elle sarcastique.

(Agatha était toujours sarcastique avec les hommes. Elle était diplômée de neuf universités, elle était redoutée comme un insecticide est craint d'une mite déficiente, et portait le smoking tous les soirs.)

Philippe se laissa tomber sur un des divans bas du salon, se ravisa aussitôt, se releva et vint se placer devant la cheminée, s'accoudant au rebord. Ayant adopté cette attitude avantageuse, il se mit à débiter tous les mots « *d'esprit* » qui foisonnaient dans son cerveau. Au beau milieu d'une déclaration où il exposait qu'à son avis certains hommes sont nés grands, que d'autres atteignent à la grandeur et que d'autres encore se voient affublés de grandeur, Agatha fut subitement consciente que c'était là l'homme qu'elle avait cherché pendant toute sa vie. Jusqu'à ce jour elle avait simplement toléré Philippe — il savait préparer convenablement un cocktail — mais à présent, elle se rendait compte qu'elle voyait devant elle la preuve vivante que les femmes étaient plus à la hauteur que les hommes et qu'elles devraient, par conséquent, avoir plus que des droits égaux aux leurs. Pour cette raison elle l'aima.

— « Philippe, » dit-elle, « tu peux venir t'asseoir à mes côtés. Je t'autorise à enlever les boutons de mon plastron. J'ai des vues sur toi. »

Pendant les quelques heures qui suivirent, la députée fit au jeune homme un cours lumineux sur l'Histoire du Monde; elle lui résuma l'Economie Politique depuis les origines jusqu'à nos jours, elle poursuivit par un aperçu sur la Biologie et n'omit pas une incursion dans le domaine des Beaux-Arts.

— « Et je tiens absolument à ce que tu reviennes me voir, Philippe, » dit-elle en le retenant sur le seuil. « Je t'attendrai. Je sais que je leur manquerai beaucoup au Congrès, mais tu m'apportes beaucoup plus. Tu m'as donné le sens de l'utilité des choses. »

En disant ces paroles elle empila plusieurs lourds volumes dans les bras de Philippe, afin de lui permettre de les étudier chez lui et, ainsi chargé, il regagna son appartement.

— « C'est toi? » demanda Marion en allumant la lampe de chevet. « Et cet inventaire? Ça s'est bien passé? »

— « Pas encore terminé, » répondit Philippe laconiquement.

Et il se mit à ronfler, et Marion pleura amèrement toute la nuit sur la manche de sa chemise de nuit.



Le lendemain matin Marion appela sa mère sur l'Inter. Elle ne sut que sangloter dans le récepteur.

— « Ah! Je vois ce que c'est! » s'écria sa mère. « Eh bien si ce n'est pas son physique, si ce n'est pas son intelligence, *de par tous les diables*, qu'est-ce qui peut bien rendre Philippe irrésistible? Es-tu bien certaine qu'il ne va pas *réellement* faire l'inventaire? »

— « Absolument certaine, » sanglota Marion. « Une femme sent ces choses-là... »

— « Oui, oui, je sais, » dit sa mère précipitamment. « Alors, veux-tu me dire ce que, *toi*, tu vois en lui. C'est peut-être ainsi que nous trouverons la solution. »

Marion réfléchit pendant un instant.

— « Oh ! Maman ! » dit-elle, « je l'aime parce que... eh bien... parce qu'il est tellement quelconque. Simplement le type d'homme moyen... vois-tu ? »

— « Ah ! Nous y sommes ! » s'exclama sa mère, toute contente.

Elle obligea Marion à écouter soigneusement ses instructions détaillées et les lui fit répéter. Marion raccrocha, entra dans un *drugstore* voisin et acheta de l'eau de roses, une lotion capillaire, de l'alcool à frictions, de l'huile de foie de morue et de l'eau de chaux. Puis elle fouina du côté de la Battery jusqu'à ce qu'elle eut découvert la petite boutique de coiffeur, en sous-sol, où un nain bigleux lui vendit un paquet d'une certaine poudre blanche.

Tout l'après-midi elle resta enfermée dans sa salle de bains où, portant deux paires de gants de caoutchouc l'une sur l'autre, elle malaxa un gâchis fumant. Lorsque celui-ci fut refroidi elle le versa dans un flacon sur lequel elle colla une étiquette avec une inscription en latin et fit un paquet du tout.

Elle accueillit Philippe sur le seuil.

— « Mon Philippe adoré, » dit-elle, « j'ai une surprise pour toi. Je t'ai acheté une lotion spéciale pour les cheveux. Une occasion formidable. »

Il est de fait que Philippe fut plutôt surpris car sa femme se désintéressait totalement de tous genres de savons ou eaux de toilette. Mais il constata que cette lotion fortifiante était une perle de grand prix. Il en étendit une petite quantité sur ses cheveux et chaque mèche se coucha docilement, comme si elle avait été dressée à le faire. Après s'être examiné dans la glace, il remarqua que ses cheveux impeccables lui donnaient l'air et, par conséquent, le sentiment d'être une personnalité, donc un pilier de la société.

Marion le regarda enfoncer son chapeau sur sa tête, la coiffe en l'air, et partir en courant et en hurlant. Résignée, elle haussa les épaules.

Peu après, prenant les marches par en dessous, Philippe se hissa à la force des poignets le long d'un escalier de secours d'incendie d'un immeuble de la Quatre-vingtième Rue Ouest. Il brisa le carreau d'une fenêtre au quatorzième étage et se trouva dans les bras de sa maîtresse, Constance K. Crabtree, psychanalyste.

— « Et dire, » pensa Constance à haute voix, lorsqu'il fut étendu sur le divan, hypnotisé, « que je m'ennuyais avec lui et que j'étais sur le point de lui claquer la porte au nez ! C'était un jeune homme tellement morne et tellement sain. Je ne me serais jamais imaginé que brusquement il développerait des symptômes aussi fascinants. Il me faut le garder ici pour toujours. »

A cet instant même, la porte fut ébranlée par un martèlement formidable et s'ouvrit pour livrer passage à Trudy Wapin, suivie sur les talons par Agatha Dortue, en smoking.

— « Le voilà ! » s'écrièrent les deux femmes à l'unisson. « Le voilà, mon homme ! »

— « Vous vous trompez, » dit froidement Constance, « c'est *mon* homme ! »

Une magnifique bagarre commença aussitôt, au cours de laquelle Trudy fit une clef à Constance, tandis que Constance hypnotisait Agatha, tandis qu'Agatha piquait une longue épingle à chapeau dans les formes opulentes de Trudy.

Lorsque Philippe recouvra ses sens, les trois femmes étaient sur le tapis, dans les affres de l'agonie. Un triple homicide, et tout cela par amour.

— « Mon Dieu ! » s'écria Philippe. « Que fais-je ici ? Moi, un pilier de la société ! » Et il rentra précipitamment chez lui.

Marion se dressa dans son lit et regarda son mari volage entrer dans leur chambre à coucher sur la pointe des pieds.

— « L'inventaire s'est bien passé ? » demanda-t-elle.

— « Il est enfin terminé ! Dieu merci ! » répondit-il.

Pendant toute la nuit Marion noya de larmes de joie la veste de pyjama de son mari.

Le lendemain matin, Marion appela sa mère sur l'Inter.

— « Maman, » lança-t-elle gaiement, « devine ce qui s'est passé ! »

Sa mère gloussa. « Je suis au courant, » dit-elle. « Trudy, Connie et Aggie viennent d'arriver et m'ont tout raconté. N'est-ce pas merveilleux ? »

— « Tu es une diablesse adorable, Maman, » dit Marion affectueusement. « Ne t'ennuie pas trop. »

Naturellement Marion et Philippe ne vécurent pas heureux jusqu'à la fin de leurs jours. Philippe devint un mari tellement fidèle qu'il perdit rapidement tout intérêt aux yeux de Marion. Ils divorcèrent dans l'année.



Le solitaire de l'an 5000

par PIERRE LAGARDE

Pierre Lagarde est né en 1903. Ancien élève de Sainte-Croix, il poursuivait ses études à la Sorbonne et au Collège de France. Poète, essayiste, critique, journaliste, romancier, il est aussi un grand voyageur à travers le monde. (Il a parcouru l'univers en long et en large, d'Égypte aux Indes, de Tunisie en Chine, d'Honolulu au Canada). Il fut directeur littéraire d'« Excelsior » avant la guerre et remplit les mêmes fonctions après la Libération à « La Dépêche de Paris ». Comme journaliste, il donne des articles un peu partout dans la presse. Pierre Lagarde est aussi secrétaire général du Prix Interallié.

Il a publié une quinzaine de livres, tant poèmes, essais, récits de voyages que romans. L'un de ces derniers « Valmaurie » (Edit. Baudinière) obtint en 1944 le Grand Prix du Roman de l'Académie Française.

Bien que tous ses romans (« Poison », « Crime », « Valmaurie », « Clinique B ») soient de genre et de ton différents, on y retrouve toujours les mêmes qualités : accent et personnalité du style, écriture rigoureuse qui peint, suggère ou envoûte, art de nouer et de dénouer un drame. Mais il y a en outre, dans son œuvre, un autre fil d'Ariane que Marcel Prévost avait découvert à la publication de « Poison » dès avant la guerre : le goût de l'étrange et du fantastique. C'est de ce goût dont faisait déjà preuve Pierre Lagarde en écrivant « Le Solitaire de l'an 5000 ». C'est intentionnellement que nous parlons au passé, car — en un temps où la « science-fiction » commence à être à l'ordre du jour et à vouloir conquérir une place valable dans le royaume des Lettres — il faut mettre ici en valeur le fait que Pierre Lagarde écrivit « Le Solitaire de l'an 5000 », il y a dix-sept ans ! C'est en effet en 1937 que l'hebdomadaire « Eve » présenta ce récit pour la première fois et nous ne saurions trop féliciter (malheureusement tardivement !) le directeur littéraire de ce journal à l'époque, d'avoir eu la hardiesse de le publier, en un moment où le public était moins « préparé » qu'aujourd'hui à ce genre de littérature. On est en général plus conformiste et plus... prudent de nos jours, à cet égard, dans les salles de rédaction.



L'HOMME eut un cri, une sorte de rauque aboiement où nulle syllabe ne se percevait, mais qui composait une modulation aigre, sifflante. Ce cri exprimait un joie sauvage. Devant l'homme, un autre homme, allongé, les poings crispés sur

une racine, les membres mêlés aux rejets d'un jeune arbre, une salive rousse et mousseuse séchée au bord des lèvres.

Mort. Enfin mort...

Le rival, l'ennemi, l'Autre, le Seul...

Quel âge avait-il? Cent cinquante, cent soixante ans. Il eût pu vivre le double. Le triple : toujours...

L'homme se mit à rire, d'un petit rire grinçant.

Son ennemi était mort. Mort. Comme tous les autres hommes. Tué par celui qui restait vivant, qui resterait vivant toujours.

Allons, faisons d'abord disparaître le cadavre.

Il n'avait pas vu de cadavre depuis longtemps. Mais il savait comment un cadavre se désagrège, en moins d'une minute, dans la Tour du Feu.

Il chargea le mort sur ses épaules, et marcha.

*
**

La terre sonnait sous son pas. La Terre... Elle demeurait, elle tournait toujours, et le soleil brillait. Il y avait un jour, il y avait une nuit. Il n'y avait plus d'hommes.

L'humanité... L'homme aurait pu parodier sans le savoir une parole royale : l'Humanité, c'est Moi ! Il restait seul. Jadis, il y avait des hommes, des millions, des milliards d'hommes. On naissait, on s'épousait et on se tuait. Il y avait des villes, des pays, des frontières. Il y avait des Jaunes, des Noirs, des Blancs. Ils se faisaient la guerre les uns aux autres, et se décimaient. En l'an 3000, il y avait eu une guerre étonnante entre la Chine et le Japon. Une guerre minutieusement préparée de part et d'autre, et qui avait éclaté, selon une vieille habitude, sans déclaration. Les Chinois avaient foré la terre, avaient creusé en secret un immense tunnel sous la mer, un tunnel plus large qu'une capitale. Les Japonais n'avaient rien deviné, prenant les coups sourds qu'ils percevaient pour un de ces tremblements de terre auxquels ils étaient habitués depuis toujours. D'ailleurs, ils étaient occupés, de leur côté, à préparer une invasion aérienne d'une rare puissance. Cent mille avions, qui, d'un coup, transporteraient l'armée tout entière.

Et le même jour, au même instant, tous les Chinois, faisant craquer l'écorce de la terre, occupaient Tokio, Kyôto, Nagasaki, Kobé, tandis que les Japonais tombaient du ciel sur Pékin, Nankin, Shanghai, Canton. Le même jour, les Japonais, ayant pris toutes les villes chinoises, annonçaient au monde, sur les ondes de la radio, qu'ils avaient gagné la guerre, et les Chinois proclamaient, sur les mêmes ondes, qu'ils étaient maîtres du Japon.

L'homme avait su cela jadis. Il avait su qu'une guerre générale avait éclaté sous le prétexte de mettre de l'ordre en Orient, et que les deux tiers de l'humanité s'y étaient perdus. Tout cela, depuis, il l'avait oublié. Cela datait déjà de deux mille ans.

Depuis, la science et le progrès n'avaient tendu que vers un objectif : diminuer encore le nombre des hommes, pour que les vainqueurs, c'est-à-dire les vivants, fussent de plus en plus puissants, de plus en plus riches. Guerres, épidémies, hécatombes, on avait tout fait. Jusqu'à ce qu'il ne restât plus sur la terre qu'une dizaine d'hommes pour se partager le monde, ses continents et son or.

Et chacun des Dix n'avait pas tardé à jalouser les autres. Ces rois sans peuple, servis par des robots, entrèrent en lutte. Ils avaient découvert le secret de la longévité en renonçant à transmettre la vie. Plus de force perdue, plus de vigueur offerte, plus d'amour. Au reste, plus de femmes.

Comme au commencement du monde, l'homme vivait cinq cents, six cents ans. Davantage. La maladie n'avait plus de prise sur lui. Et la force vivante du monde, d'être accumulée en quelques êtres seulement, prenait une vitalité singulièrement accrue. Un philosophe avait même risqué cette hypothèse hardie, que les faits semblaient justifier en partie : le jour où il n'y aurait plus au monde qu'un seul homme, cet homme-là serait immortel.

*
*
*

La Tour de Feu ne s'élève pas vers les nuées comme s'élevèrent jadis la Tour de Babel ou la Tour Eiffel. Elle s'enfonce dans le sol. C'est une manière de puits profond, aux arêtes lisses. La ville entière est construite de cette façon. Rien ne dépasse le niveau du sol. Des ascenseurs conduisent dans les entrailles de la terre, où des galeries s'ordonnent comme des avenues, et où règnent toujours une chaleur et une lumière égales.

L'homme, avec son fardeau, arrive près de la Tour. A peine est-il entré dans une sorte de cylindre métallique et spacieux que ce cylindre se met automatiquement en mouvement, avec un bruit de fusée. Une sonnerie annonce l'arrivée. Cette sonnerie, en même temps, déclenche, par les ondes que sa sonorité met en mouvement, toute l'activité méthodique et réglée des robots.

Des portes s'ouvrent, des lampes s'allument, de lourds personnages massifs et artificiels, cuirassés de métal, avec des pinces en guise de mains, s'empressent.

Qu'importe qu'ils n'aient point d'âme ? Ils agissent, ils obéissent. La précision de leurs gestes, de leurs actes, est plus rigoureuse qu'un raisonnement. Le cadavre a été empoigné, posé contre un instrument dont on ne voit d'abord que des tubes nickelés et des fils de cuivre. Ces fils sont enroulés aux poignets et aux chevilles du mort. Une étincelle jaillit, qui produit une sorte de flamme noire. Le cadavre a disparu, dévoré par ce feu subit, entraîné peut-être en d'autres zones inconnues : il ne reste qu'un petit nuage rose qui flotte, se disperse et devient bientôt invisible.

Alors, l'homme éclate d'un rire strident. Il est seul maintenant. Seul maître de tout. Et, si le philosophe a dit vrai, immortel.

En somme, l'Homme est devenu dieu.

Quel triste dieu !...

Si quelqu'un, quelqu'un des siècles antérieurs, des millénaires passés, pouvait le voir ! Il a perdu le langage, depuis longtemps. Quand il n'y avait plus sur terre que quelques hommes, aucun échange n'existait entre eux que celui des forces du mal. Parler ? A quoi bon ? On agissait. On orientait vers l'ennemi des rayons qui tuaient. Et l'ennemi inventait des sortes de miroirs qui renvoyaient ces rayons. On provoquait à distance des invasions microbiennes, des lèpres affreuses. Lorsqu'ils n'avaient plus été que deux sur la terre, ils eussent pu se partager le monde : chacun le voulut pour soi seul. Un atavisme millénaire exigeait ce duel sans merci. Et la superstition de devenir éternel.

Point de langage ; point non plus de vêtement. L'homme est nu. Et la nature qui veille a couvert son corps de poils comme d'une fourrure luisante. Il n'est pas beau. Qu'importe ? Nul regard ne se posera sur lui. Les robots qui le servent n'ont point d'yeux.

Son plus vif plaisir, si l'on peut admettre qu'il y trouve du plaisir, est d'errer dans la brousse, sans but défini, simplement pour rompre ses membres et trouver, au retour, le sommeil.

Ainsi l'homme, nu, muet, errant, semble coulé dans le moule de ses plus lointains ancêtres : le dernier mot de la civilisation rejoindrait-il le premier mot de la sauvagerie ?

Pourtant, de quelles forces dispose l'homme !

Le monde est à lui. A lui seul. Il possède tout. Veut-il se déplacer, les progrès de la science, comme par magie, lui permettent des miracles. Au centre d'une immense plaine, un appareil devant lequel il s'installe. Des leviers, des boutons. Une aiguille circule sur une vaste sphère qui représente le globe. L'homme arrête l'aiguille sur un point déterminé. Aussitôt, le lieu choisi s'édifie autour de lui. De même qu'autrefois la télévision permettait de résumer sur un écran de petite dimension une scène lointaine, cette machine étonnante rapproche tous les lieux du monde. Non seulement d'une façon plane, comme jadis ; mais avec le relief, l'élévation, la profondeur. Une fois le paysage construit autour de lui, l'homme peut s'y déplacer, s'y mouvoir à son gré. En quelques instants il fait le tour du monde, sans avoir l'impression de se déplacer.

Mais que voit-il ? Des villes détruites, des ruines, des forêts. Plus d'hommes. Le monde n'est plus qu'un désert hostile.

D'abord, il l'a parcouru avec fièvre. Devant chaque paysage, devant chaque vestige, l'orgueil le prenait, gonflait sa poitrine, faisait battre son cœur : « C'est à moi, à moi seul... »

L'or, la merveille de l'or !... Tout l'or du monde est à lui. Une armée de robots a recueilli l'or de toutes les mines. L'or du Klondyke, l'or de Roumanie, l'or du Transvaal, l'or du Cap, l'or de l'Alaska. Des montceaux d'or, des montagnes de pépites, une ville d'or.

Et après ? Pourquoi cet or ? A quoi bon ? Ce n'était qu'une matière d'échange. Contre quoi l'homme l'échangerait-il, puisque tout est à lui, à lui seul ? Inanité de la richesse, quand elle est si totale. Propriétaire du monde, l'homme se sent affreusement pauvre, dépouillé de tout parce qu'il possède tout.

La richesse ? Mais ce n'est jamais, ce ne fut jamais qu'un moyen d'étonner les autres. Il n'y a plus d'autres. Et l'homme ne se dupe pas lui-même.

Dans ce dénuement extraordinaire, une affreuse détresse le prend.

— A quoi bon ?

C'est ce qu'il dirait s'il s'exprimait en mots. Il pousse seulement un grôgnement, jailli des entrailles, et qui fait trembler la forêt.

— A quoi bon ?

Qu'a-t-il pour apaiser cette fièvre ? L'amour ? Il l'ignore. Et nul être existe qu'il puisse aimer. Les choses, les rivières, les astres, les montagnes, tous ces témoins de sa solitude, il commence à les haïr.

Il ne lui reste que son égoïsme forcené, poussé à l'extrême. Mais l'égoïsme est sans attrait, qui ne peut dominer personne.



L'homme est revenu vers la Tour de Feu, comme pour un pèlerinage. C'est là qu'il a vu disparaître, petite fumée qui monte et s'efface, son dernier semblable, cet autre homme qu'il a tué.

Il s'approche du cylindre, y entre. Le mécanisme l'enfonce dans les entrailles du sol. Le voici de nouveau devant l'instrument qui efface la chair, qui disperse les os. Les tubes nickelés, les fils de cuivre, les machines, les pôles entre lesquels jaillissent des étincelles, tout prend soudain à ses yeux figure nouvelle. Et si cela présentait l'évasion possible, le départ vers ailleurs ?

Des croyances oubliées ressuscitent en lui, plus ou moins conscientes. Il sait que, s'il se couche à cet endroit déterminé, et qu'il demeure immobile, les robots s'empresseront d'agir, de toutes leurs forces déclenchées, qu'il sera pris, porté vers l'appareil, ligoté, et que le feu noir, le feu noir qui libère, le feu noir qui disperse, jaillira.

En un instant, il revoit le monde, ce monde vide qui est à lui et dont il est si las. C'en est fait. Il se couche, ne bouge plus, entend les sonneries qui vrillent l'air, le pas de plomb des robots qui s'approchent de lui. Il se sent soulevé, agrippé par des sortes de tenailles, porté vers l'appareil de mort. Le voici prisonnier des fils qui lui enserrant les poignets, le cou, les chevilles. Tout son être s'arc-boute dans cette volonté d'en finir, de s'évader du temps, des choses, de la terre, de retrouver

ailleurs, peut-être, en quelque région inconnue d'une planète étrangère, en quelque ciel qu'il ne conçoit point, mais que, vaguement, il espère, des êtres enfin qui lui ressemblent.

L'étincelle a jailli, l'étincelle qui est une flamme noire. L'homme est aveuglé de nuit. Ses oreilles bourdonnent. Un vacarme infernal l'atteint, auquel succède un silence total. Est-ce cela, la Mort? Mais il perçoit ce silence. Il peut ouvrir les yeux. Il n'a donc pas été transmué, comme l'autre, en une fumée flottante et rose? Il sent ses poignets et ses chevilles comme s'il avait reçu de brusques coups de fouet. Il peut remuer, respirer, bouger la tête. Il se penche. Ses bras sont libres. Ses jambes aussi. Les fils de cuivre qui les ligotaient ont fondu. Il fait quelques pas, se retourne, regarde de tous côtés. Il est vivant, toujours vivant. Vivant au milieu des choses mortes. L'appareil est tordu, brisé, fondu; les robots, tous les robots sont à terre, en désordre, dans un mélange affreux de rouages, de faux membres métalliques, de casques, d'articulations d'acier.

« Quand il n'en restera qu'un, celui-là sera immortel... »

Le souvenir de la parole prophétique qui l'avait grisé jadis le fait à présent trembler. Serait-ce vrai? Est-ce possible? Toujours est-il que l'homme a, cette fois, triomphé de la machine. L'étincelle de mort n'a pu avoir raison de lui. Les ondes, furieuses sans doute d'être impuissantes contre lui, se sont retournées vers tout le reste. Et tout le reste n'est que ruine.

* *

Prisonnier. Il est prisonnier de l'univers. Au secret d'une cellule aussi vaste que la terre, mais encore trop étroite pour lui. Il a tout vu. Rien ne l'attire. Il est voué à la plus amère des détresses, celle qu'on sait ne pouvoir jamais apaiser. Espérer? Espérer quoi? Il a tout. Et ce tout-là ne lui est rien.

Il erre. Il poursuit son chemin, sans goût, victime d'un abattement qui ne peut que grandir. Chaque soir il revient vers la plaine d'où un mystérieux appareil peut l'entraîner vers tous les lieux du monde. Il regarde les leviers, les boutons, les lampes, la sphère, où les continents et les mers mêlent leurs lignes et leurs rivages. Il dédaigne de susciter autour de lui des horizons lointains. A quoi bon? C'est toujours ce grand souffle d'angoisse qui le torture et qu'il exprime. A quoi bon?

Un jour, pourtant, par désœuvrement, par ennui, par terreur de son inutilité formelle, il a manœuvré à nouveau les leviers et les boutons. Et le miracle s'est produit.

* *

La chose, en elle-même, n'est rien : un peu de feu, jailli de quelques branchages. Mais l'homme, aussitôt, est tombé en arrêt. Ces branchages semblent ordonnés, ce feu paraît volontaire. Ce n'est pas la foudre qui a allumé cette flamme. Ce feu ressemble au feu que l'on faisait jadis, pour

cuire des aliments, quand on ne se nourrissait pas encore de pilules synthétiques.

Mais alors... alors, il ne serait pas seul? Alors, un autre être vivrait? Un semblable?

Par atavisme, sans raisonner, l'homme se cache, s'approche en ennemi de ce feu découvert, rampe sur le sol, se dissimule derrière les buissons, les aspérités de terrain. Ce feu l'hypnotise. Un homme? Un autre homme, qu'il va falloir tuer?

Alors, une voix s'élève. Une voix étonnante, comme il n'en a jamais entendu. Une voix gracile, légère, qui murmure une sorte de mélodie plaintive et tendre. Cette voix l'oriente. Au sortir d'un massif, l'homme découvre un être nu, comme lui, mais plus menu, plus fragile, dirait-on. De longs cheveux coulent sur ses épaules, sur sa gorge arrondie, sur ses hanches larges. A travers l'ondulation des cheveux, la peau paraît étrangement mate, lisse, dorée. Une femme!... Une femme, la chose la plus extraordinaire, la plus impossible! Une femme, issue d'une autre femme. La vie qui s'est transmise alors qu'il la croyait à jamais abolie, disparue du monde.

L'homme s'est approché, lentement. Il ne se cache plus. Il tente de donner à son cri quelque chose de moins brutal qu'à l'habitude. La femme s'est retournée, ouvrant de larges yeux emplis de crainte et de stupeur. Puis, sans un murmure, elle dissimule son visage dans ses bras, et tremble.

D'instinct, l'homme a honte; s'arrêtant, il a cueilli d'immenses feuilles à un arbre, les a ajustées, fixées autour de ses reins. Et, tout près d'elle maintenant, il lui touche doucement la nuque, d'une main qui découvre la caresse et s'y complait.

**

Un étrange trouble s'est emparé d'eux, les a rapprochés, les a menés à de soudaines extases, à de charmantes lassitudes. Leurs jeux se sont mêlés d'une gravité nouvelle. Le monde ne leur semble plus hostile, mais fraternel. Les arbres, les horizons, les bêtes sont le décor tout neuf de leur double tendresse ingénue et fiévreuse.

Ce soir, c'est en chantant que l'homme revient vers elle, après une course dans la forêt. Son chant éclate, forcené et ravi. Il a rompu l'enchantement qui le retenait prisonnier. Il a déchiré les charmes qui la ligotaient à la solitude.

Il va retrouver sa compagne. Et cette compagne, un jour, mettra au monde une vie nouvelle. Et des êtres viendront qui, petit à petit, repeupleront la terre. L'homme rêve en chantant, épanoui.

La terre est belle! Le ciel est beau! L'amour chante! La mort viendra! Il n'est plus le vivant enchaîné à sa vie solitaire et sans espoir.

Et, parce qu'il est enfin, par le miracle de la Femme, vraiment redevenu un Homme, il commence à redouter cette mort future qu'il avait tout fait pour atteindre.

La porte de bronze

(The bronze door)

par **RAYMOND CHANDLER**

Nous ne pensons pas que les amateurs de « science-fiction » ou de fantastique soient si absorbés par la lecture de leur genre favori qu'ils en arrivent à ignorer le nom de Raymond Chandler, très connu des fervents de romans policiers. D'ailleurs — et l'étroite parenté de « Fiction » et de « Mystère-Magazine » le prouve — les deux genres ne sont-ils pas communs à bon nombre de lecteurs et l'on pourrait ajouter... d'auteurs ?

Dans notre pays, par exemple, Maurice Leblanc nous a laissé, en même temps que les « Arsène Lupin », deux beaux romans de « science-fiction » : « Les Trois Yeux » et « Le Formidable événement » ; Gaston Leroux en même temps que les « Rouletabille » écrivait : « Le Capitaine Hyx », « La Bataille Invisible », « Le Cœur Cambriolé », « L'Homme qui a vu le Diable », et nous ne citerons Maurice Renard que pour mémoire.

Nous rappellerons donc seulement que Raymond Chandler est un des maîtres du roman policier américain « noir » ; un disciple du style dont Dashiell Hammett fut le promoteur et où s'illustrèrent James Hadley Chase et Chandler lui-même. Plusieurs de ses romans tels que : « Adieu, ma jolie », « Le Grand Sommeil », « La Dame du Lac », ont été publiés en France dans la Série Noire.

Il paraît qu'en dehors de ces romans d'un genre assez particulier, il arrive souvent à Raymond Chandler d'écrire pour son plaisir, en une sorte de délassement, des nouvelles étranges et fantastiques. C'est un récit de ce genre que nous vous présentons aujourd'hui. Il a été publié en France pour la première fois en 1949 par La Nouvelle Edition dans le livre de Chandler intitulé « La rousse rafle tout », livre qui fut réédité ultérieurement par Les Presses de la Cité. « La Porte de Bronze » est une nouvelle criminelle, et même de détection en quelque sorte — pourrait-il en être autrement avec un tel auteur ? — mais dans laquelle Raymond Chandler s'est laissé emporter par le côté fantastique, en bâtissant sur cette thèse émise par son héros : « certaines choses peuvent arriver à un homme, si cet homme les laisse se produire. »



Le petit homme arrivait de la côte de Calabar ou de Papouasie ou des îles des Amis ou de quelque autre coin du globe aussi perdu. C'était un pionnier de l'Empire, aux tempes dégarnies, maigre et jaune, légèrement pris de boisson au bar du club. Il portait une cravate bien défraîchie aux couleurs de son école, et que, pendant des années il avait sans doute soigneusement conservée dans une boîte en fer-blanc, afin que les mille-pattes ne la grignotent pas.

Mr. Sutton-Cornish ne le connaissait pas encore, mais il connaissait la cravate, car c'était aussi les couleurs de son école. Timidement, il adressa la parole à l'homme et celui-ci lui répondit parce qu'il était un peu ivre et ne connaissait personne d'autre. Ils burent quelques verres ensemble et parlèrent de leur vieille école, avec cet air curieusement distant mais non dénué de sympathie, propre aux Anglais qui n'ont pas été présentés l'un à l'autre.

Pour Mr. Sutton-Cornish c'était un événement important, car au club jamais personne ne lui adressait la parole, sauf les employés. Il était tellement effacé. Du reste, il n'est pas nécessaire de parler dans les clubs de Londres. C'est là leur raison d'être.

Pour la première fois depuis quinze ans Mr. Sutton-Cornish rentra chez lui à l'heure du thé, la langue un peu pâteuse. Assis dans le salon du premier étage, le regard vide, il essayait de tenir en équilibre sa tasse de thé tiède et revoyait mentalement le visage de l'homme. Il se l'imaginait plus jeune, plus joufflu, son visage allant parfaitement au-dessus d'un col Eton ou sous une casquette de cricket aux couleurs de l'école.

Subitement il se souvint et gloussa. Une autre chose qui ne lui était pas arrivée depuis bien des années.

— « C'est Llevellyn, ma chère, » dit-il, « Llevellyn jeune. Il avait un frère aîné. Tué à la guerre. Artillerie montée. »

Mrs. Sutton-Cornish leva sur lui un regard glacé par-dessus la douillette lourdement brodée recouvrant la théière. Ses yeux marron, mais de la couleur des marrons secs, poussiéreux, étaient chargés de dédain. Son lourd visage avait une teinte uniformément grise. Cette fin d'après-midi d'automne était également grise, comme les lourds rideaux doublés, ornés de monogrammes, tirés sur les fenêtres. Même les ancêtres sur les murs étaient tous gris... tous, sauf la brebis galeuse, le général.

Le gloussement s'étrangla dans la gorge de Mr. Sutton-Cornish. Le regard gris, appuyé, de sa femme s'en était chargé. Puis il eut un léger tressaillement. Il n'était pas très assuré, sa main tremblait. Il renversa son thé sur le tapis, presque délicatement, avec la tasse et tout le reste.

— « Crénom ! » fit-il d'une voix épaisse. « Navré, ma chère. Heureusement, mon pantalon n'a rien. Désolé, ma chère. »

Pendant une longue minute on n'entendit plus que le souffle de l'imposante poitrine de Mrs. Sutton-Cornish. Puis, brusquement, tout un tas de choses se mirent à tinter sur elle... à tinter, à cliqueter, à grincer. Elle retentissait de petits sons étranges comme une maison

hantée. Mais Mr. Sutton-Cornish eut un frisson parce qu'il savait qu'elle tremblait de rage.

— « Ah-h-h ! » souffla-t-elle très, très lentement après un long silence.

On aurait cru se trouver devant un peloton d'exécution.

— « Ah !-h-h ! Êtes-vous ivre, James ? »

Quelque chose bougea soudain à ses pieds. Teddy, le loulou, cessa de ronfler, leva la tête et flaira la bagarre. Il émit un aboiement court, perçant, simplement un petit coup d'essai et se dressa sur ses pattes. Ses yeux bruns, saillants se fixèrent malicieusement sur Mr. Sutton-Cornish.

— « Je crois que je ferais mieux de sonner, ma chère ? » dit humblement Mr. Sutton-Cornish en se levant. « N'est-ce pas ? »

Elle ne daigna pas lui répondre, par contre, elle parla tendrement à Teddy avec une sorte de tendresse mielleuse, frisant le sadisme.

— « Teddy, » dit-elle doucement. « Regarde cet homme. Regarde-le bien, Teddy. »

D'une voix épaisse, Mr. Sutton-Cornish dit :

— « Ne le laissez pas me mordre, ma chère. N... ne le laissez pas me mordre, ma chère, je vous en prie. »

Pas de réponse. Teddy se ramassa et lui jeta un regard mauvais. Mr. Sutton-Cornish détourna les yeux et les leva vers son ancêtre le général, la brebis galeuse. Le général portait une tunique rouge, un ruban bleu en bandoulière, pareil à une barre de bâtardise (1) Son teint était cramoiisé comme celui de tous les généraux de son époque. Une panoplie de décorations ornait sa poitrine et il avait le regard hardi, la hardiesse du pécheur endurci. Le général n'était pas une rosière. Il avait brisé plus de ménages qu'il ne s'était battu en duel et il s'était plus battu en duel qu'il n'avait gagné de batailles et il avait gagné un nombre imposant de batailles.

En contemplant ce visage taillé à coups de serpe, Mr. Sutton-Cornish reprit courage, se pencha et prit un petit sandwich triangulaire sur la table à thé.

— « Tiens, Teddy, » s'écria-t-il « Attrape ! Attrape ! »

Il lança le sandwich qui retomba juste devant les petites pattes brunes de Teddy. Teddy le flaira sans conviction et bâilla. Ses repas lui étaient servis dans de la porcelaine fine, on ne lui lançait pas sa nourriture. D'un air parfaitement innocent il se glissa vers le bord du tapis et brusquement se jeta dessus en grondant.

— « A table, James ! » dit lentement Mrs. Sutton-Cornish d'un air sinistre.

En se levant, Mr. Sutton-Cornish posa le pied sur la tasse à thé. Elle se brisa en fines et légères lamelles de porcelaine. Il se sentit à nouveau parcouru d'un frisson.

(1) En art héraldique, les armoiries de bâtardise se distinguent par une brisure (barre, bande, etc.) brochant sur le tout des armes principales.

C'était l'instant propice. Il se dirigea rapidement vers la sonnette. Teddy lui permit presque d'atteindre son but, faisant toujours semblant d'être absorbé par la frange du tapis. Subitement il cracha un bout de laine et chargea, sournoisement et en silence, ses petites pattes comme du duvet sur la haute laine du tapis. Mr. Sutton-Cornish était justement sur le point de saisir le cordon de la sonnette.

De petites dents brillantes s'enfoncèrent rapidement, d'une façon experte, dans une guêtre gris perle.

Mr. Sutton-Cornish poussa un cri, pivota vivement sur ses talons... et lança un coup de pied. Son soulier impeccablement ciré refléta au passage l'éclat de l'ampoule électrique. Une petite masse brune, soyeuse, flotta dans l'air et atterrit en geignant.

Puis un silence absolument indescriptible régna dans la pièce, celui de la chambre froide la plus isolée d'un entrepôt frigorifique, à minuit.

Teddy ne poussa qu'un seul gémissement, mais ce fut fait avec un art consommé. Le corps aplati il se réfugia en rampant sous le fauteuil de Mrs. Sutton-Cornish. Les jupes de sa maîtresse, d'un brun rouge, se soulevèrent et le museau de Teddy émergea lentement dans un cadre de soie, pareil à la tête d'une vieille femme méchante, recouverte d'un châle.

— « Il m'a pris à contre-pied, » balbutia Mr. Sutton-Cornish, s'appuyant contre la cheminée. « Je ne voulais pas... je n'avais nullement l'intention... »

Mrs. Sutton-Cornish se leva, drapée dans sa dignité. Sa voix était pareille au mugissement sinistre d'une sirène de brume sur une mer charriant de la glace.

— « Chinverly, » dit-elle. « Je pars immédiatement pour Chinverly. Immédiatement. A l'instant même... Ivre ! Ivre d'une façon dégoûtante au milieu de l'après-midi. Donner des coups de pied à de pauvres petits animaux sans défense. C'est ignoble. Je ne trouve pas de mots pour qualifier votre conduite. *Ouvrez cette porte !* »

Mr. Sutton-Cornish traversa la pièce en titubant et ouvrit la porte. Mrs. Sutton-Cornish sortit. Teddy trottnait à côté d'elle, mais à bonne distance de Mr. Sutton-Cornish et pour une fois il n'essaya même pas de faire trébucher sa maîtresse sur le seuil.

Après avoir franchi la porte elle vira, pareille à un paquebot.

— « James, avez-vous quelque chose à me dire ? » demanda-t-elle. Il ricana. Simplement à cause de la tension de ses nerfs.

Elle lui lança un regard terrible, vira à nouveau, puis lança par-dessus son épaule :

— « C'est la fin, James. La fin de notre union. »

Pour envenimer la situation Mr. Sutton-Cornish lui demanda :

— « Mon Dieu, ma chère... sommes-nous mariés ? »

Elle fut sur le point de virer une fois de plus, mais n'en fit rien. Un râle, pareil à celui d'un homme que l'on étrangle dans un donjon, sortit de sa gorge. Puis elle s'éloigna.

La porte de la pièce resta ouverte, semblable à une mâchoire paralysée. Mr. Sutton-Cornish était presque sur le seuil, les oreilles attentives. Il resta immobile jusqu'à ce qu'il entendît des pas à l'étage supérieur — des pas lourds — ceux de sa femme. Il poussa un soupir et contempla sa guêtre déchirée. Puis il se glissa au rez-de-chaussée, dans son cabinet de travail, une pièce longue et étroite, adjacente au hall d'entrée. Il se versa un whisky.

Il fit à peine attention aux bruits du départ : les bagages que l'on descendait, le ronflement d'une grosse voiture sous ses fenêtres, le dernier jappement sorti de la gorge éraillée de Teddy. La maison devint absolument silencieuse. Dehors les réverbères étaient allumés dans un léger brouillard. Des taxis passaient en cornant sur la chaussée humide. Le feu baissa dans la cheminée.

Mr. Sutton-Cornish se tenait debout devant celle-ci, chancelant légèrement, scrutant son long visage gris dans la glace.

— « Allons faire un petit tour, » dit-il sèchement. « Toi et moi. Nous avons toujours été seuls, n'est-ce pas. Il n'y a jamais eu personne d'autre. »

Il réussit à se faufiler dans le hall sans que Collins, le maître d'hôtel, l'entendît. Il prit son foulard, enfila son pardessus, mit son chapeau et saisit sa canne et ses gants. Puis il sortit sans bruit dans la nuit tombante.

Il marqua un temps d'arrêt au bas des marches du perron et contempla la maison. N° 14 Grinling Crescent. La maison de son père, la maison de son grand-père, la maison de son arrière-grand-père. Tout ce qui lui restait. Le reste était à elle. Même les vêtements qu'il portait, même l'argent de son compte en banque. Mais la maison était encore à lui... du moins elle était encore à son nom.

Quatre marches blanches, aussi immaculées que des âmes de vierges, menaient vers une porte vert pomme, aux panneaux massifs, peinte comme on peignait il y a bien longtemps à la belle époque. Elle était munie d'un marteau en cuivre et d'un loquet à pousier au-dessus de la poignée et d'une de ces sonnettes que l'on doit simplement tourner au lieu de la tirer ou de la pousser, et le timbre retentissait juste derrière la porte, ce qui semblait assez ridicule à ceux qui n'avaient pas l'habitude.

Il se retourna et regarda de l'autre côté de la rue le petit jardin public grillagé, toujours fermé à clef, où par les jours de soleil les petits enfants bien soignés de Grinling Crescent se promenaient le long des chemins bien ratissés, autour du petit lac artificiel, entre les massifs de rhododendrons, donnant la main à leurs nurses.

Il voyait tout ceci comme à travers un brouillard, puis il redressa ses épaules chétives et s'éloigna dans le crépuscule, pensant à Nairobi, à la Papouasie et aux îles des Amis, pensant à l'homme à la cravate de la vieille école aux couleurs passées, qui retournerait là-bas et étendu dans la jungle, cherchant le sommeil, rêverait de Londres.

— « Fiacre, Monsieur? »

Mr. Sutton-Cornish s'arrêta net au bord du trottoir et regarda, les yeux ronds. La voix venait d'en haut. Une de ces voix éraillées par le brouillard et par la bière que l'on n'entend plus souvent de nos jours. Elle venait du siège haut perché d'un cab.

Celui-ci était sorti de l'obscurité, glissant comme de l'huile le long de la rue, sur de hautes roues caoutchoutées, les sabots du cheval faisant un *clop-clop* amorti, régulier, que Mr. Sutton-Cornish n'avait pas entendu avant de se faire interpeller par le cocher.

Il paraissait cependant tout à fait réel. Le cheval portait des œillères fatiguées et avait cet aspect à la fois bien nourri et cependant malingre que les chevaux de fiacre avaient dans le temps. Les portières articulées du cab étaient repliées et Mr. Sutton-Cornish pouvait apercevoir à l'intérieur le capitonnage gris. Les longues rênes étaient toutes fendillées et, les suivant du regard jusqu'en haut, il découvrit le cocher rougeaud, son haut-de-forme aux larges bords, les énormes boutons sur la pèlerine de son manteau et la couverture usée qui l'emmaillotait de la taille aux pieds. Il tenait son long fouet avec légèreté et délicatesse comme il sied à un cocher de fiacre.

Ce qui était troublant, c'est que; depuis longtemps, il n'y avait plus de cabs!

Mr. Sutton-Cornish avala sa salive, enleva un gant et étendit la main pour toucher la roue. Elle était froide, très solide et souillée de boue glauque des rues de la ville.

— « Je me demande si j'en ai déjà vu d'autres depuis la guerre? » dit-il à voix haute, très assurée.

— « Quelle guerre, patron? »

Mr. Sutton-Cornish sursauta. Il toucha encore une fois la roue. Puis il sourit et remit son gant lentement et soigneusement.

— « Je monte, » dit-il.

— « Ne bouge pas, Prince, » siffla le cocher asthmatique.

Le cheval agita sa longue queue d'une façon méprisante. Lui dire à lui de ne pas bouger!

Mr. Sutton-Cornish monta en enjambant la roue plutôt maladroitement parce que, après tant d'années, il avait perdu la pratique de cet exercice. Il referma les portières articulées et s'installa confortablement sur la banquette, humant l'agréable odeur de sellerie.

La trappe au-dessus de sa tête s'ouvrit et le gros nez du cocher, ses yeux d'alcoolique, formèrent un tableau incroyablement dans l'ouverture, tel un poisson d'eau profonde vous fixant à travers la paroi de verre d'un aquarium.

— « Où allons-nous, patron? »

— « Eh bien... à Soho. » (1)..

(1) Soho est le quartier de Londres où réside le plus grand nombre d'étrangers et où se situent les restaurants français.

C'était l'endroit le plus exotique auquel il put penser... pour une promenade en fiacre.

Le cocher le regarda fixement.

— « Ça ne vous plaira pas, patron. »

— « Ça n'a pas besoin de me plaire, » dit Mr. Sutton-Cornish avec amertume.

Le cocher continua à le regarder pendant un moment encore.

— « Ouais, » dit-il, « Soho. Comme qui dirait Wardour Street. A votre guise, patron. »

La trappe se referma avec un bruit sec, le fouet claqua délicatement à côté de l'oreille droite du cheval et le fiacre s'ébranla.

Mr. Sutton-Cornish était assis parfaitement immobile, son foulard serré autour de son cou décharné, sa canne entre ses genoux et ses mains gantées appuyées sur le pommeau de celle-ci. Il fouillait silencieusement la brume du regard, tel un amiral sur sa passerelle de commandement. Le cheval quitta Grinling Crescent avec son *clop-clop* caractéristique, traversa Belgrave Square, se dirigea vers Whitehall, remonta sur Trafalgar Square et le traversa pour s'engager dans St-Martin's Lane.

Il n'allait ni vite ni lentement et, cependant, il avançait à la même vitesse que tous les autres véhicules. Il roulait sans bruit, sauf pour le *clop-clop*, à travers un monde qui empestait d'émanations d'essence et d'huile brûlée, qui était strident de coups de sifflet et hurlant d'avertisseurs.

Et personne ne semblait le remarquer et rien ne semblait lui barrer la route. Mr. Sutton-Cornish se dit que c'était bien extraordinaire. Mais après tout un cab n'avait rien à voir avec ce monde-là. C'était un fantôme, une couche inférieure du temps, le premier écrit sur un palimpseste révélé par des rayons ultraviolets dans une chambre noire.

— « Il est évident, » dit-il en s'adressant à la croupe du cheval, puisqu'il n'avait personne d'autre à qui parler, « que des choses pourraient arriver à un homme, si cet homme les laissait simplement arriver. »

Le long fouet claqua à l'oreille de Prince, aussi léger qu'une mouche à truite lancée vers une niche obscure sous un rocher.

— « Et l'aventure est déjà commencée, » dit-il d'un air maussade.

Le fiacre ralentit au bord d'un trottoir et la trappe se rouvrit.

— « Eh bien, nous y voilà, patron. Que diriez-vous d'un de ces petits dîners à la française pour dix-huit pence? Vous savez bien, patron, six plats et rien à se mettre sous la dent. Vous m'offrez à dîner, ensuite c'est moi qui vous offre à dîner et nous avons toujours aussi faim. Qu'en dites-vous? »

Une main glacée étreignit le cœur de Mr. Sutton-Cornish. Un dîner de six plats pour dix-huit pence? Un cocher de fiacre qui demandait : « Quelle guerre, patron? » Il y avait vingt ans de ça peut-être...

— « Je descends ici ! » s'écria-t-il d'une voix stridente.

Il ouvrit violemment la portière, lança quelques pièces vers le visage encadré dans la trappe et sauta sur le trottoir par-dessus la roue.

Il ne courait pas vraiment, mais il marchait très vite en rasant un mur sombre, un peu sournement. Mais rien ne le suivit, même pas le *clop-clop* des sabots du cheval. Il tourna dans une petite rue pleine de monde.

La lumière venait de la porte ouverte d'une boutique. Sur la façade on lisait « *Curiosités et Antiquités* » en lettres gothiques qui, autrefois avaient été dorées. Une torche brûlait sur le trottoir pour attirer l'attention et c'est à la lueur de celle-ci qu'il lut l'enseigne. Une voix venait de l'intérieur. Elle appartenait à un petit homme replet, debout sur une caisse, qui psalmodiait par-dessus les têtes d'une foule apathique d'hommes silencieux, moroses, d'aspect étrange. Dans la voix psalmodiante perçait une note de fatigue devant tant d'efforts inutiles.

— « Allons, Messieurs, quel prix dites-vous? Que me donnez-vous pour cette pièce magnifique d'art oriental? Une livre pour commencer, Messieurs? Un billet d'une livre, monnaie du roi. Allons, qui dit une livre, Messieurs? Qui dit une livre? »

Personne ne dit rien. Le petit homme replet sur sa caisse secoua la tête, s'essuya la figure avec un mouchoir douteux et respira profondément. Puis il aperçut Mr. Sutton-Cornish derrière le petit rassemblement. Il fondit sur lui.

— « Et vous, Monsieur? Vous avez l'air de quelqu'un qui possède une propriété à la campagne, or, cette porte est exactement ce qu'il faut pour une maison de campagne. Qu'en dites-vous, Monsieur? Faites une offre, simplement pour donner le départ à l'enchère! »

Mr. Sutton-Cornish cligna des yeux.

— « Hein? Que dites-vous? » aboya-t-il.

Les hommes apathiques esquissèrent des sourires et parlèrent entre eux sans bouger leurs lèvres épaisses.

— « Sauf votre respect, Monsieur, » piailla le vendeur, « si vous avez une maison de campagne cette porte vous est indispensable. »

Mr. Sutton-Cornish tourna lentement la tête dans la direction où pointait la main du vendeur et regarda pour la première fois la porte de bronze.



Il n'y avait qu'elle du côté gauche de la boutique presque vide. Elle se dressait sur son piédestal à environ deux-pieds du mur latéral. C'était une porte à deux battants, apparement en bronze massif, quoique cela parut impossible à cause de sa taille. Elle était ornée d'une quantité invraisemblable d'inscriptions arabes en relief, contant une histoire interminable qui ne trouvait pas de lecteurs dans ce magasin, un brouillamini de courbes et de traits qui auraient pu exprimer n'importe quoi depuis une anthologie du Coran jusqu'au règlement intérieur d'un harem bien organisé.

Les deux battants de cette porte n'en étaient qu'une partie. Elle reposait sur un socle massif et la superstructure était couronnée d'une arche mauresque. A la jointure des deux battants une clef énorme dépassait d'une serrure formidable, un genre de clef qu'un géolier du Moyen-Age aurait portée à sa ceinture, faisant partie d'un énorme trousseau cliquetant. Une clef sortie tout droit du Moyen-Age... une clef du magasin des accessoires.

— « Oh !... ce machin-là, » dit Mr. Sutton-Cornish dans le silence le plus complet. « Ah ! Vraiment ! Non, je ne veux pas de ça ! »

Le vendeur poussa un soupir. Sans doute jamais espoir n'avait été plus mince, mais il valait tout de même un soupir. Puis il saisit un objet qui aurait pu être en ivoire sculpté, mais n'en était pas, le contempla d'un air pessimiste et reprit son boniment.

— « Allons, Messieurs, dans ma main vous voyez un des plus beaux spécimens... »

Mr. Sutton-Cornish sourit du bout des lèvres et longea le groupe d'hommes jusqu'à la porte de bronze.

Il se tint devant elle, s'appuyant sur sa canne d'acier recouverte d'une peau de rhinocéros vernie de couleur acajou patiné, une canne qui aurait pu supporter le poids d'un homme énorme. Après un moment il tendit nonchalamment la main vers la porte et essaya de tourner la clef dans la serrure. Elle céda à contrecœur, mais tourna tout de même. La poignée était en forme d'anneau. Il la tourna également et réussit à tirer vers lui un des battants de la porte.

Il se redressa et d'un geste nonchalant projeta sa canne dans l'entrebâillement. Et alors, pour la deuxième fois au cours de cette soirée, il lui advint quelque chose d'incroyable.

Il se retourna précipitamment. Personne ne prêtait la moindre attention à lui. Les hommes silencieux se dispersèrent dans la nuit. Dans le silence résonnait un martèlement, venant de l'arrière-boutique. Le petit vendeur replet avait de plus en plus l'air de gober un œuf pourri.

Mr. Sutton-Cornish contempla sa main droite gantée. Elle était vide. La canne n'y était plus. Il fit un pas de côté et regarda derrière la porte. Pas la moindre trace de la canne sur le sol poussiéreux.

Il n'avait rien senti. Rien ne l'avait bousculé. Il avait simplement passé sa canne dans l'entrebâillement et puis... elle avait disparu.

Il se baissa et ramassa un bout de papier déchiré, le froissa rapidement en boule, jeta encore un coup d'œil derrière lui et le lança à travers la porte entrebâillée.

Puis il poussa un léger soupir dans lequel une sorte d'enchantement néolithique luttait contre son étonnement d'homme civilisé. La boulette en papier ne tomba pas au sol derrière la porte. Elle tomba dans l'espace et disparut du monde visible.

Mr. Sutton-Cornish avança sa main droite vide et, très lentement, très soigneusement, referma la porte. Puis il resta simplement là, se passant la langue sur les lèvres.

Après un moment, il dit très doucement :

— « Une porte de Harem. La porte de sortie d'un harem. Quelle idée lumineuse. »

Vraiment une idée exquise. La houri vêtue de soie, après sa nuit d'amour avec le sultan, serait conduite poliment devant cette porte et la franchirait sans appréhension. Puis, plus rien. Pas de sanglots dans la nuit, pas de cœur brisé, par d'eunuque noir au large cimetière, pas de cordelette de soie, pas de sang, pas de plouf amorti dans les eaux du Bosphore à minuit. Simplement rien. Un adieu à l'existence froid, propre, parfaitement minuté et absolument irrévocable. Quelqu'un fermerait la porte, donnerait un tour de clef, enlèverait celle-ci et en attendant la prochaine visite ce serait tout.

Mr. Sutton-Cornish ne remarqua pas que la boutique s'était complètement vidée. Il entendit vaguement la porte de la rue se refermer, mais sans y attacher d'importance. Le martèlement dans l'arrière-boutique cessa pendant un moment. Il entendit des voix. Puis des pas s'approchèrent. Dans ce silence c'étaient des pas fatigués, ceux d'un homme épuisé par cette journée et par tant d'autres semblables. Une voix s'éleva toute proche de Mr. Sutton-Cornish, une voix de fin de journée de labeur.

— « Une belle œuvre d'art, Monsieur. Pour être franc... cela dépasse un peu ma compétence. »

Mr. Sutton-Cornish ne regarda pas encore son interlocuteur.

— « Cela dépasse la compétence de n'importe qui, » dit-il gravement.

— « Je vois que cette porte vous intéresse, somme toute. »

Mr. Sutton-Cornish tourna lentement la tête. Descendu de sa caisse, le vendeur était un tout petit homme. Un petit homme miteux, négligé, aux yeux rouges, pour qui la vie n'avait pas été bien rose.

— « Oui, mais qu'en ferais-je ? » demanda Mr. Sutton-Cornish d'une voix rauque.

— « Eh bien... c'est une porte comme toutes les autres, Monsieur. Un peu lourde peut-être. Un peu étrange. Néanmoins une porte comme n'importe laquelle. »

— « C'est ce que je me demande, » dit Mr. Sutton-Cornish, sa voix toujours rauque.

Le vendeur lui lança un rapide coup d'œil scrutateur, haussa les épaules et abandonna la partie. Il s'assit sur une caisse vide, alluma une cigarette et se retrempa sordidement dans sa vie privée.

— « Quel prix en demandez-vous ? » s'enquit Mr. Sutton-Cornish brusquement. « Quel est votre prix, Monsieur... »

— « Skimp, Monsieur. Josiah Skimp... Eh bien, un billet de vingt livres, Monsieur ? seul le bronze les vaut déjà à la casse. »

Les yeux du petit homme luisaient à nouveau.

Mr. Sutton-Cornish hochait la tête d'un air rêveur.

— « Je ne m'y connais pas du tout. »

— « Elle fait un sacré poids, Monsieur. »

Mr. Skimp se leva d'un bond, se dirigea vers la porte et ouvrit un des battants en grognant :

— « Le diable m'emporte si je sais comment elle est venue ici. Elle est faite pour des doubles mètres, pas pour des nabots de mon genre. Regardez, Monsieur. »

Naturellement, Mr. Sutton-Cornish eut un pressentiment plutôt horrible. Mais il ne fit rien pour contrecarrer Mr. Skimp. Il en était incapable. Sa bouche était sèche et ses jambes étaient de vrais glaçons. Le contraste entre cette porte imposante et sa propre taille ridicule semblait amuser Mr. Skimp. Son petit visage rond esquaissa un bref rictus, puis il leva la jambe et sauta.

Mr. Sutton-Cornish le suivit du regard... aussi longtemps qu'il y eut quelque chose à regarder. En fait, il regarda bien plus longtemps. Dans le silence, le martèlement dans l'arrière-boutique semblait devenir un roulement de tonnerre.

Après de longues minutes Mr. Sutton-Cornish se pencha une fois de plus en avant et referma la porte. Cette fois il tourna la clef, la retira de la serrure et la glissa dans la poche de son pardessus.

— « Il faut absolument que je fasse quelque chose, » grommela-t-il. « Il le faut... il est impossible de laisser les choses en cet état... »

Sa voix se perdit et puis il eut un violent sursaut, comme s'il avait été parcouru par une douleur lancinante. Il éclata de rire, un rire faux, plutôt d'un ricanement déplaisant.

— « C'est affreux, » dit-il dans un souffle. « Mais extraordinairement drôle. »

Il était toujours à la même place, comme enraciné au sol, lorsqu'un jeune homme, un marteau à la main, s'approcha de lui.

— « Mr. Skimp est-il sorti, Monsieur?... L'avez-vous vu? Il est l'heure de la fermeture, Monsieur. »

Mr. Sutton-Cornish ne leva pas les yeux sur le pâle jeune homme au marteau. La langue pâteuse, il dit :

— « Oui... Mr. Skimp... est sorti. »

Le jeune homme allait se retirer. Mr. Sutton-Cornish fit un geste.

— « J'ai acheté cette porte... à Mr. Skimp, » dit-il. « Vingt livres. Voulez-vous prendre l'argent... voici ma carte. »

Le pâle jeune homme s'épanouit, ravi d'un contact personnel avec un acheteur. Mr. Sutton-Cornish sortit son porte-billets, y prit quatre billets de cinq livres ainsi qu'une carte de visite. Il écrivit quelque chose sur la carte en se servant de son petit stylomine en or. Sa main était extraordinairement sûre.

— « N° 14, Grinling Crescent, » dit-il. « Faites-la livrer demain sans faute. Elle est... elle est très lourde. Naturellement, les frais de transport sont à ma charge. Mr. Skimp voudra bien... »

Sa voix se perdit. Mr. Skimp ne voudrait rien du tout.

— « C'est entendu, Monsieur. Mr. Skimp est mon oncle. »

— « Oh ! c'est trop... Je veux dire... eh bien ! Voici dix shillings pour vous, mon garçon. »

Mr. Sutton-Cornish quitta la boutique précipitamment, sa main droite se refermant sur la grosse clef dans la poche de son pardessus.

Un taxi tout à fait banal le ramena chez lui pour dîner. Il dîna seul... après avoir avalé trois whiskies. Mais il n'était pas aussi seul qu'il paraissait l'être. Il ne le serait plus jamais.

..

La porte arriva le lendemain matin, emmaillottée de toiles d'emballage, entortillée de cordes, ne ressemblant à rien du tout.

Quatre costauds, en tabliers de cuir, montèrent les quatre marches du perron la sueur au front et la poussèrent dans le hall, à grand renfort de gros mots. Ils avaient une poulie pour la faire descendre du camion, mais les marches faillirent être une épreuve insurmontable. Une fois dans le hall, ils placèrent la porte sur deux diables et ensuite ce ne fut plus qu'un travail ordinaire mené à bien dans une profusion de jurons. Ils la placèrent au fond du cabinet de travail de Mr. Sutton-Cornish devant une sorte d'alcôve. Mr. Sutton-Cornish avait son idée.

Il leur donna un généreux pourboire, ils partirent et Collins, le maître d'hôtel, laissa la porte d'entrée ouverte pendant un bon moment pour changer l'air.

Des charpentiers arrivèrent. La porte fut dépouillée de son emballage et ils l'installèrent, l'encadrèrent de sorte qu'elle devint une partie intégrante de la cloison fermant l'alcôve. Cette cloison fut pourvue d'une petite porte latérale. Lorsque le travail fut terminé et toutes les saletés enlevées, Mr. Sutton-Cornish demanda une burette d'huile et s'enferma dans son cabinet de travail. Alors, et seulement alors, il sortit la grosse clef de bronze de sa poche, l'introduisit dans l'énorme serrure et ouvrit toute grande la porte de bronze à deux battants.

Il huila les gonds pour plus de sécurité. Puis il referma la porte et huila la serrure, retira la clef et sortit faire une bonne promenade jusqu'à Kensington Gardens. Pendant son absence Collins et la première femme de chambre, Bruggs, examinèrent la porte. La cuisinière ne monta pas.

— « Je me demande ce que le vieil idiot veut faire de ce truc-là ? » dit le maître d'hôtel, imperturbable. « Je veux bien lui accorder encore une semaine, Bruggs. Si elle n'est pas rentrée dans huit jours, je quitte la place. Et vous, Bruggs ? »

— « Laissez-le donc s'amuser, » dit Bruggs en rejetant la tête en arrière. « Cette vieille truie qu'il a épousée... »

— « Bruggs ! »

— « Je vous dis zut pour être polie, Mr. Collins, » déclara Bruggs en quittant la pièce.

Mr. Collins s'y attarda le temps suffisant pour goûter au whisky du gros carafon posé sur le guéridon du cabinet de travail de Mr. Sutton-Cornish.

*
*
*

Dans une étroite et haute vitrine placée au fond de l'alcôve, derrière la porte de bronze, Mr. Sutton-Cornish disposa quelques bibelots de vieille porcelaine, des ivoires sculptés et quelques idoles en ébène luisant, très anciens et inutiles. Ce n'était pas grand-chose pour justifier la présence d'une porte aussi monumentale. Il ajouta trois statuettes de marbre rose. L'alcôve continuait à manquer d'atmosphère. Naturellement la porte de bronze n'était jamais ouverte à moins que celle de la pièce soit fermée à double tour.

Tous les matins, Bruggs et Mary, la seconde femme de chambre, époussetaient l'alcôve, mais naturellement elles y entraient par la porte latérale ménagée dans la cloison. Cela amusa Mr. Sutton-Cornish pendant un certain temps, puis il commença à s'en lasser. Ce fut environ trois semaines après le départ de sa femme et de Teddy que quelque chose se produisit pour le dérider.

Il reçut la visite d'un homme de belle stature, aux moustaches cirées, aux yeux gris perçants, qui lui présenta sa carte : sergent détective Thomas Lloyd de Scotland Yard. Il déclara qu'un certain Josiah Skimp, résidant à Kensington, avait disparu de son domicile, au grand désespoir de sa famille, et que son neveu, un certain George William Hawkins, résidant également à Kensington, avait déposé que Mr. Sutton-Cornish était présent dans une boutique de Soho, le soir même de la disparition de Mr. Skimp. En fait, Mr. Sutton-Cornish pourrait même fort bien être la dernière personne connue qui ait parlé à Mr. Skimp.

Mr. Sutton-Cornish disposa sur un guéridon le carafon de whisky et les cigares, joignit le bout de ses doigts et hocha gravement la tête.

— « Je me souviens parfaitement de lui, Sergent. C'est même Mr. Skimp qui m'a vendu cette porte étrange que vous voyez là. Elle est curieuse, n'est-ce pas ? »

Le détective jeta un coup d'œil sur la porte, son regard était vide et indifférent.

— « Je ne m'intéresse pas à cette porte. Cependant, maintenant que vous m'en parlez je me souviens qu'il en a été question. Ils ont eu un mal fou à la déménager. Un excellent whisky que vous avez là, Monsieur. Excellent ! »

— « Vous n'avez qu'à vous servir, Sergent, il est à votre disposition. Donc vous dites que Mr. Skimp a levé le pied et a disparu. Désolé de ne pouvoir vous aider. Savez-vous que je ne le connaissais pas du tout. »

Le détective hocha sa grosse tête rousse.

— « J'en étais certain, Monsieur. Scotland Yard a eu connaissance de cette affaire il y a seulement quelques jours. Ma visite ne dépasse pas le cadre de l'enquête habituelle que nous faisons dans des cas pareils.

Mais, dites-moi, est-ce que, par exemple, Mr. Skimp vous a paru énervé? »

— « Tout ce que je peux vous dire c'est qu'il avait l'air très fatigué, » déclara Mr. Sutton-Cornish après avoir réfléchi. « Il paraissait en avoir plein le dos... peut-être de toutes ces ventes aux enchères. Je lui ai parlé quelques instants à peine, à propos de cette porte. Un brave petit bonhomme... mais très fatigué. »

Le détective ne se donna pas la peine de regarder à nouveau la porte. Il vida son verre de whisky et se permit de le remplir une fois de plus.

— « Pas d'histoires de famille, » dit-il. « Pas beaucoup d'argent, mais de nos jours qui en a? Pas de scandale. Pas même mélancolique aux dires de ses proches. C'est étrange. »

— « Il y a des types très étranges à Soho, » dit Mr. Sutton-Cornish d'un air aimable.

Le détective médita cette réponse.

— « Mais généralement inoffensifs. Dans le temps c'était un quartier mal famé, mais plus maintenant. Puis-je me permettre de vous demander ce que vous y faisiez, Monsieur? »

— « J'y flânais, » dit Mr. Sutton-Cornish. « J'y flânais, tout simplement. Encore un peu de whisky? »

— « Oh ! vraiment, trois whiskies dans la matinée... Eh bien, juste une larme. Une fois n'est pas coutume. Merci beaucoup, Monsieur. »

Le Sergent détective Lloyd partit... plutôt à regret.

Environ dix minutes après son départ, Mr. Sutton-Cornish se leva et ferma à clef la porte de son cabinet de travail. Il traversa doucement la longue pièce étroite et sortit la grande clef de bronze de la poche intérieure de son veston où désormais il la portait toujours.

Maintenant la porte s'ouvrait facilement et sans grincer. Malgré son poids elle était bien équilibrée. Il l'ouvrit toute grande à deux battants.

— « Mr. Skimp, » dit-il dans le vide, avec beaucoup de douceur. « La police vous recherche, Mr. Skimp. »

Le comique de la situation le divertit jusqu'à l'heure du déjeuner.

* *

Mrs. Sutton-Cornish revint dans l'après-midi. Elle apparut soudain devant lui, dans son cabinet de travail, reniflant l'odeur de tabac et de whisky. Elle refusa de s'asseoir et resta debout, majestueuse et menaçante devant la porte refermée. Pendant un instant Teddy resta à côté d'elle, puis il se précipita sur les franges du tapis.

— « Ne fais pas ça, vilaine petite bête. Arrête immédiatement, mon petit amour, » dit Mrs. Sutton-Cornish.

Elle prit Teddy dans ses bras et le caressa. Blotti contre elle, il lui léchait le nez en toisant Mr. Sutton-Cornish.

— « Je viens d'apprendre, » dit Mrs. Sutton-Cornish, d'une voix cassante comme du suif desséché, « après plusieurs conférences très

ennuyeuses avec mon avoué, que je ne peux rien entreprendre sans votre aide. Naturellement, il m'est très désagréable de vous demander de m'aider. »

Mr. Sutton-Cornish fit quelques gestes d'invite en direction d'un fauteuil et, comme ils étaient ignorés, alla s'appuyer avec résignation contre la cheminée. Il déclara qu'il pensait bien que cela devait se passer ainsi.

— « Peut-être ne vous rendez-vous pas compte que je suis encore une femme relativement jeune. Et nous vivons dans un âge moderne, James. »

Mr. Sutton-Cornish eut un pâle sourire et jeta un regard sur la porte de bronze. Elle ne l'avait pas encore remarquée. Puis il pencha la tête, plissa le nez et dit avec douceur et indifférence :

— « Vous songez à un divorce ? »

— « Je ne pense qu'à cela, » répondit-elle assez brutalement.

— « Et naturellement vous désirez que je me compromette de la façon habituelle, à Brighton, avec une femme qui, au procès, passera pour être une actrice. »

Elle le foudroya du regard. Teddy l'imita. Mais leurs foudres conjuguées ne troublèrent même pas Mr. Sutton-Cornish. A présent, il disposait d'autres ressources.

— « Pas avec ce chien, » lança-t-il négligemment lorsqu'elle ne répondit pas.

Elle s'étrangla de rage, eut un renâlement accompagné d'un grognement. Puis elle s'assit très lentement, très lourdement, un peu décontenancée. Teddy sauta sur le tapis.

— « De quoi parlez-vous, James ? » demanda-t-elle d'une voix voilée.

Il se dirigea à pas nonchalants vers la porte de bronze, s'y adossa et du doigt en explora les magnifiques reliefs. Même alors elle ne remarqua pas la porte.

— « Vous désirez divorcer, ma chère Louella, » dit-il lentement, « pour pouvoir épouser un autre homme. Cela n'a aucun sens... tant que vous aurez ce chien. Vous ne devriez pas me demander de m'humilier ainsi. C'est vraiment inutile. Aucun homme ne voudrait épouser ce chien. »

— « James... essayez-vous de me faire chanter ? »

Sa voix était vraiment horrible. Elle beuglait presque. Teddy se glissa vers les rideaux de la fenêtre et fit semblant de s'y pelotonner.

— « Et même si un homme était enclin à le faire, » dit Mr. Sutton-Cornish d'une voix extraordinairement calme. « Je ne devrais pas lui en donner la possibilité. Je devrais avoir suffisamment de pitié humaine. »

— « James ! Comment osez-vous ! Votre mauvaise foi me rend malade ! »

Pour la première fois de sa vie James Sutton-Cornish éclata de rire au nez de sa femme.

— « Voilà une des deux ou trois tirades les plus idiotes qu'il m'ait

jamais été donné d'entendre, » dit-il. « Vous êtes une femme d'un certain âge, réfléchie et bougrement embêtante. Si vous voulez que quelqu'un vous fasse une cour servile, vous n'avez qu'à vous payer un gigolo. Mais ne venez pas me demander de perdre tout respect de moi-même afin de lui permettre de vous épouser et de me chasser de la maison de mes ancêtres. Et maintenant débarrassez le plancher et n'oubliez pas d'emporter votre sale insecte brun. »

Elle se leva vivement, trop vivement pour elle et resta immobile pendant quelques secondes, hébétée. Ses yeux étaient aussi dépourvus d'expression que ceux d'un aveugle. Dans le silence, Teddy déchirait furieusement un rideau avec des grognements amers, ils étaient si préoccupés que ni l'un ni l'autre ne le remarquèrent.

Elle dit très lentement et, presque aimablement :

— « James Sutton-Cornish, nous allons bien voir combien de temps vous resterez dans la maison de vos ancêtres, pauvre indigent ! »

Elle franchit très rapidement la courte distance jusqu'à la porte, sortit et la claqua derrière elle.

*
**

Le claquement de la porte, événement extraordinaire dans cette maison, semblait avoir éveillé de nombreux échos qui, depuis bien longtemps n'avaient pas été mis à contribution. De sorte que Mr. Sutton-Cornish ne perçut pas immédiatement un petit bruit étrange, mélange de reniflement et de gémissement, avec tout juste une trace d'aboïement à l'intérieur même de son bureau.

Teddy. Le pauvre Teddy n'avait pas réussi à atteindre la porte à temps. Pour une fois le départ subit, exaspéré, de sa maîtresse l'avait pris au dépourvu. Teddy était enfermé dans le cabinet de travail en compagnie de Mr. Sutton-Cornish.

Pendant un bon moment Mr. Sutton-Cornish le regarda, sans le voir, encore troublé par l'entretien qu'il venait d'avoir avec son épouse, ne comprenant pas encore ce qui s'était produit. Le petit museau noir, humide, explora la fente sous la porte close. De temps en temps, tout en continuant à geindre et à flairer, Teddy tournait un œil protubérant, brun rougeâtre, pareil à une bille humide vers cet homme qu'il haïssait.

Mr. Sutton-Cornish sortit brusquement de sa rêverie. Il se redressa, rayonnant.

— « Eh bien, mon vieux ! » ronronna-t-il. « Pour une fois nous voilà tous deux entre hommes. »

Son œil brillant pétilla de ruse. Teddy le remarqua et se glissa sous un fauteuil. Il était silencieux maintenant, très silencieux. Et Mr. Sutton-Cornish l'était également en longeant rapidement le mur pour fermer la porte de son cabinet de travail à double tour. Puis, tout aussi rapidement, il se dirigea vers l'alcôve, sortit la clef de la porte de bronze de sa poche, fit jouer la serrure et ouvrit la porte... toute grande.

Sans se presser il revint vers Teddy, dépassa Teddy, alla jusqu'à la fenêtre.

— « Et voilà, mon vieux. C'est amusant, hein? Un coup de whisky, mon vieux? »

Teddy grogna timidement sous le fauteuil et Mr. Sutton-Cornish se glissa vers lui de biais, prudemment, puis subitement il se baissa et plongea. Teddy réussit à se sauver sous un autre fauteuil, plus près de l'alcôve. Il haletait. Ses yeux étaient plus protubérants et plus humides que jamais, mais, sauf sa respiration haletante, il était silencieux. Mr. Sutton-Cornish le poursuivant patiemment de fauteuil en fauteuil, était aussi silencieux que la dernière feuille d'automne tombant en lents tourbillons dans un taillis que nulle brise n'agite.

A cet instant, la poignée de la porte tourna brusquement. Mr. Sutton-Cornish marqua un temps d'arrêt pour sourire et faire claquer sa langue. Un frapement sec suivit. Il l'ignora. On frappa de plus en plus fort et une voix furieuse accompagnait ces frapements.

Mr. Sutton-Cornish continua à poursuivre Teddy. Celui-ci faisait de son mieux, mais la pièce était étroite et Mr. Sutton-Cornish était patient et plutôt agile quand il voulait. Il lui était même égal de perdre de sa dignité au profit de son agilité.

Les coups sur la porte et les cris au-delà de celle-ci continuèrent, mais à l'intérieur du cabinet de travail la situation ne pouvait avoir qu'un seul dénouement. Teddy atteignit le seuil de la porte de bronze, la flaira, fut sur le point de lever une patte arrière méprisante, mais se ravisa parce que Mr. Sutton-Cornish était trop près de lui. Il lui jeta un grognement sourd par-dessus l'épaule et sauta le seuil fatal.

Mr. Sutton-Cornish courut vers la porte de son cabinet de travail, tourna rapidement la clef dans la serrure, se glissa vers un fauteuil et s'y laissa choir en riant. Il riait encore lorsque Mrs. Sutton-Cornish eut de nouveau l'idée d'essayer d'ouvrir la porte, sentit celle-ci céder et entra en trombe dans la pièce. A travers ses paupières mi-closes par son rire solitaire, Mr. Sutton-Cornish vit le regard glacé de son épouse, puis il entendit le bruissement de ses jupes alors qu'elle fouillait la pièce. Elle appelait Teddy.

Puis, brusquement, il l'entendit crier :

— « Qu'est-ce que ce machin-là? Mais c'est le comble de la folie... Teddy! Viens, mon petit chien-chien à sa mémère! Viens mon petit agneau joli! Teddy! »

Même dans son rire, Mr. Sutton-Cornish sentit les ailes du regret lui caresser la joue. Pauvre petit Teddy! Son rire s'éteignit, il se redressa dans son fauteuil, tendu, et sur le qui-vive. La pièce était trop silencieuse.

— « Louella! » s'écria-t-il d'une voix stridente.

Il n'y eut pas le moindre son.

Il ferma les yeux, les rouvrit, avala sa salive, rampa autour de la pièce, le regard fixe. Il s'arrêta très longtemps devant la petite alcôve

regardant à travers le portail de bronze l'innocente petite collection de bibelots au-delà.

Il referma la porte de bronze les mains tremblantes, enfouit la clef tout au fond de sa poche et se versa un whisky bien raide.

— « A vrai dire je n'ai jamais songé à une chose pareille... jamais... jamais... au grand jamais... »

Après une longue pause, il ajouta :

— « Du moins je ne crois pas ? »

Revigoré par le whisky, il se glissa dans le hall et sortit furtivement de la maison sans que Collins le vit. Aucune voiture ne stationnait dehors. La chance voulait que, de toute évidence, sa femme fut arrivée de Chinverly par le train et ait pris un taxi à la gare. Bien sûr ; ils pourraient retrouver le taxi... plus tard, lorsqu'ils feraient des recherches. Ça leur ferait une belle jambe !

Collins était la seconde difficulté. Mr. Sutton-Cornish réfléchit un bon moment au sujet de Collins, jetant des regards en direction de la porte de bronze, très tenté, mais finalement il secoua la tête négativement.

— « Non, pas ainsi, » marmonna-t-il. « Il faut savoir s'arrêter à temps. Je ne peux pas en faire toute une procession. »

Il but un peu plus de whisky, puis tira le cordon de la sonnette. Collins lui facilita plutôt les choses.

— « Vous avez sonné, Monsieur ? »

— « Qu'avez-vous cru entendre... des petits oiseaux ? » demanda Mr. Sutton-Cornish, la langue un peu pâteuse.

Le menton de Collins s'allongea d'au moins cinq centimètres.

— « La reine-mère ne sera pas là pour dîner. Je dînerai moi-même dehors. C'est tout. »

Collins le regarda, les yeux ronds. Son visage devint gris avec juste une trace rouge aux pommettes.

— « Vous faites allusion à Mrs. Sutton-Cornish, Monsieur ? »

Mr. Sutton-Cornish hoqueta.

— « A qui d'autre ? Elle est repartie à Chinverly pour continuer à mijoter encore un peu dans son propre jus et, croyez-moi, il doit y en avoir. »

Avec une politesse glaciale Collins dit :

— « Je tenais à vous demander, Monsieur, si Mrs. Sutton-Cornish reviendrait ici... pour y rester. Autrement... »

— « Allons, accouchez ! »

Un nouveau hoquet.

— « Autrement je ne tiendrais pas à rester au service de Monsieur. »

Mr. Sutton-Cornish se leva, s'approcha de Collins et lui souffla dans

la figure. Haig & Haig. Un whisky d'excellente qualité. Un souffle agréable dans son genre.

— « Foutez-moi le camp ! » s'écria-t-il d'une voix éraillée. « Et plus vite que ça ! Montez faire vos paquets. Votre chèque sera prêt. Un mois entier. Trente-deux livres tout compris, je crois ? »

Collins recula et se dirigea vers la porte.

— « Cela me conviendra parfaitement, Monsieur. Trente-deux livres est bien la somme exacte. »

Il atteignit la porte, mais avant de l'ouvrir, ajouta :

— « Je ne saurais accepter aucun certificat venant de *vous*. »

Il sortit refermant doucement la porte.

— « Ah ! » fit Mr. Sutton-Cornish.

Puis il eut un sourire rusé, cessa de feindre la colère ou l'ivresse et s'installa à son bureau pour établir le chèque.

Il dina dehors ce soir-là et le soir suivant et le soir d'après. La cuisinière rendit son tablier le troisième jour, emmenant l'aide-cuisinière. Il restait Bruggs et Lary, les femmes de chambre. Le cinquième jour, Bruggs pleura en donnant son congé.

— « Je préférerais partir tout de suite, Monsieur, si vous voulez bien, » dit-elle en sanglotant. « Cette maison me donne des cauchemars depuis que la cuisinière et Mr. Collins et Teddy et Mrs. Sutton-Cornish sont partis. »

Mr. Sutton-Cornish lui tapota le bras.

— « La cuisinière et Mr. Collins et Teddy et Mrs. Sutton-Cornish, » répéta-t-il. « Si seulement elle pouvait entendre *cet* ordre de préséance ! »

Bruggs le regardait, les yeux rouges. Il lui tapota à nouveau le bras.

— « C'est entendu, Bruggs, je vous réglerai votre mois. Et dites à Mary de partir également. Je crois que je fermerai la maison pour aller vivre pendant un certain temps dans le Midi de la France. Allons, ne pleurez pas, Bruggs. »

— « Non, Monsieur. »

Elle quitta la pièce en pleurant à chaudes larmes.

Naturellement il ne partit pas dans le Midi de la France. C'était trop amusant de rester où il était... enfin seul, dans la demeure de ses ancêtres. Ce n'était peut-être pas le genre d'existence qu'ils auraient approuvé, sauf le général, et encore. Mais c'était tout ce qu'il pouvait faire.

Dans les vingt-quatre heures, la maison commença déjà à avoir les murmures des lieux abandonnés. Il laissait les fenêtres closes et les rideaux tirés. Cela lui semblait être un geste de respect auquel il ne pouvait déceimment se soustraire.

..

Scotland Yard se meut avec l'assurance infailible d'un glacier et, parfois, avec autant de lenteur. Aussi s'écoula-t-il un mois et neuf jours avant que le sergent détective Lloyd revint au N° 14 Crinling Crescent.

Entre temps les marches du perron avaient, déjà depuis longtemps, perdu leur blancheur immaculée. La porte vert pomme avait pris une sinistre teinte grise. La plaque de cuivre autour de la sonnette, le heurtoir, la grande targette, étaient ternis et tachés comme les cuivres d'un vieux cargo doublant péniblement le Cap Horn. Ceux qui tiraient la sonnette repartaient lentement, jetant des regards en arrière et Mr. Sutton-Cornish surveillait leur retraite, dissimulé derrière un rideau tiré.

Il se préparait d'étranges repas dans la cuisine sonore, rentrant comme un malfaiteur la nuit tombée, avec de misérables paquets de nourriture sous le bras. Plus tard, il se faufilait à nouveau hors de la maison, le chapeau tiré sur les yeux et le col de son pardessus relevé, s'assurant d'un coup d'œil rapide que la rue était vide et filant le plus rapidement possible vers le coin de la rue. L'agent de service remarqua plusieurs fois son manège étrange et, perplexe, se frottait le menton.

Son cabinet de travail n'avait même plus une élégance fanée. Mr. Sutton-Cornish devint client de gargotes obscures où des camionneurs soufflaient sur leur soupe, sur des tables nues, dans des alvéoles ressemblant à des boxes pour chevaux ; des cafés tenus par des étrangers où des hommes aux cheveux noir corbeau, aux souliers à bouts pointus, dinaient interminablement devant de petites bouteilles de vin ; dans des maisons de thé anonymes, bondées, où la nourriture avait l'air et le goût aussi fades que les gens qui l'absorbaient.

Il n'était plus un homme parfaitement sain d'esprit. Son rire sec, solitaire, venimeux, résonnait comme des murs qui s'écroulent. Même les clochards faméliques sur les quais de la Tamise qui l'écoutaient parler parce qu'il avait des pièces de menue monnaie dans sa poche, même ceux-là étaient heureux de le voir partir, marchant avec précaution dans des chaussures qui n'étaient plus cirées, et balançant légèrement un fantôme de canne.

Puis, un soir, très tard, émergeant doucement des ténèbres grises, il trouva l'homme de Scotland Yard tapi près des marches sales du perron, ayant l'air d'un homme qui se croit invisible derrière un réverbère.

— « J'aimerais vous parler un instant, Monsieur, » dit-il en avançant rapidement de quelques pas et en tenant les mains de façon à pouvoir, au besoin, entrer immédiatement en action.

— « J'en suis ravi, croyez-le, » répondit Mr. Sutton-Cornish en ricanant. « Entrez donc. »

Il ouvrit la porte avec sa clef, donna de la lumière et avec l'assurance de l'habitude, enjamba une pile de lettres poussiéreuses sur le plancher.

— « Je me suis débarrassé des domestiques, » expliqua-t-il au policier. « J'ai toujours aspiré à être seul un jour ou l'autre ! »

Le tapis était jonché d'allumettes usées, de cendre de pipe, de bouts de papier et les encoignures du hall étaient voilées de toiles d'araignées. Mr. Sutton-Cornish ouvrit la porte de son cabinet de travail, y fit la

lumière et s'effaça pour laisser entrer le détective. Celui-ci passa devant lui avec prudence, examinant minutieusement l'état des lieux.

Mr. Sutton-Cornish le fit asseoir dans un fauteuil poussiéreux, lui lança un cigare et tendit la main vers le carafon de whisky.

— « Est-ce une visite d'affaires ou d'amabilité cette fois? » demanda-t-il avec malice.

Le sergent détective Lloyd posa son chapeau melon en équilibre sur son genou et examina le cigare d'un air dubitatif.

— « Je le fumerai plus tard, merci, Monsieur... Je suis venu vous voir pour affaire. J'ai été chargé d'une enquête en vue de découvrir où se trouve Mrs. Sutton-Cornish en ce moment. »

Mr. Sutton-Cornish sirotait paisiblement son whisky et pointa du doigt en direction du carafon. A présent il buvait son whisky sec.

— « Je n'en ai pas la moindre idée, » dit-il. « Elle doit être à Chinverly je suppose. Notre propriété de campagne. Pourquoi? »

— « Il se trouve qu'elle n'y est pas, » dit le sergent détective Lloyd, avec l'accent du titi londonien, ce qui ne lui arrivait plus que très rarement. « J'ai ouï dire que vous vous êtes séparés, » ajouta-t-il d'un air farouche.

— « Ça c'est une affaire qui *nous* regarde, mon vieux. »

— « Jusqu'à un certain point, oui. Je vous le concède. Mais étant donné que son avoué la cherche en vain et qu'elle n'est nulle part où on puisse la trouver, ce ne l'est plus. Dans *ces* conditions ce n'est *plus* une affaire qui ne regarde personne d'autre que vous. »

Mr. Sutton-Cornish réfléchit à ce qu'il venait d'entendre.

— « Il se pourrait que vous ayez mis le doigt sur quelque chose... comme disent les Américains, » concéda-t-il.

Le détective passa une grosse main pâle sur son front et se pencha en avant.

— « Allons, avouez, Monsieur, » dit-il calmement. « C'est préférable, à la longue. Ça vaut mieux pour tout le monde. Vous ne gagnerez rien par des bêtises. La loi est la loi. »

— « Un peu de whisky? » proposa Mr. Sutton-Cornish.

— « Pas ce soir, merci, » dit le sergent détective Lloyd d'un air farouche.

— « Elle m'a quitté, » dit Mr. Sutton-Cornish en haussant les épaules. « Et à cause de son départ les domestiques m'ont également abandonné. Vous devez savoir ce que sont les domestiques de nos jours. Je ne sais rien d'autre. »

— « Oh que si! » dit le policier perdant encore un peu de sa distinction. « Aucune accusation n'a été portée contre vous, mais je crois que vous savez bien, très bien. »

Mr. Sutton-Cornish eut un sourire plein d'aisance. Le détective fronça les sourcils et poursuivit.

— « Nous nous sommes permis de vous surveiller et pour un mon-

sieur de votre rang... vous avez mené une drôle de vie, si vous voulez bien me permettre de m'exprimer ainsi. »

— « Je vous y autorise et ensuite vous pourrez vider les lieux et aller au diable, » dit subitement Mr. Sutton-Cornish.

— « Pas si vite. Je ne partirai pas encore. »

— « Peut-être aimeriez-vous procéder à une perquisition chez moi ? »

— « Peut-être devrais-je le faire. Peut-être le ferai-je. Mais rien ne presse. Toute chose en son temps. Quelquefois nous avons même recours à des pelles. »

Le sergent détective Lloyd se permit de regarder Mr. Sutton-Cornish de travers, un regard plutôt mauvais.

— « Il me semble que les gens font des petits numéros de disparition lorsque vous êtes dans les parages. Nous avons déjà ce Skimp et à présent Mrs. Sutton-Cornish. »

Mr. Sutton-Cornish le fixa d'un regard où perçait une trace de malice.

— « Et d'après vos expériences, Sergent, où vont les gens lorsqu'ils disparaissent ? »

— « Parfois ils ne disparaissent pas. Parfois quelqu'un les fait disparaître. »

Le policier passa sa langue sur ses grosses lèvres avec une expression de chat.

Mr. Sutton-Cornish leva lentement le bras et tendit le doigt en direction de la porte de bronze.

— « Vous l'aurez voulu, Sergent, » dit-il, suave. « Vous allez être servi. C'est là-bas que vous devriez chercher Mr. Skimp, Teddy le loulou et ma femme. Là-bas... derrière cette antique porte de bronze. »

Le détective ne détourna pas son regard. Pendant un bon moment son expression ne changea pas. Puis il ricana doucement. Mais il y avait une autre lueur au fond de ses yeux et elle était bien au fond.

— « Allons faire une petite promenade tous les deux, » dit-il de bonne humeur. « L'air frais vous ferait grand bien. Allons... »

— « Là-bas, » annonça Mr. Sutton-Cornish, son bras rigide toujours tendu en direction de la porte de bronze, « derrière cette porte. »

— « Ah ! Ah ! »

Le sergent détective Lloyd agita un gros doigt, espiègle.

— « Vous êtes resté seul trop longtemps, Monsieur, voilà ce que c'est. Ruminant un tas de choses. Cela m'arrive également de temps en temps. Ça vous fait travailler du chapeau. Allons, venez faire une bonne petite promenade avec moi, Monsieur. Nous pourrions nous arrêter quelque part pour prendre un bon... »

Le grand homme roux appuya l'index sur le bout de son nez, rejeta la tête en arrière et agita en même temps son petit doigt. Mais ses yeux gris, au regard ferme, traduisaient une humeur toute différente.

— « Regardons d'abord la porte de bronze. »

Mr. Sutton-Cornish sauta de son fauteuil. Le détective le saisit immédiatement par le bras.

— « Pas de bêtises, hein ! » dit-il d'une voix glaciale. « Ne bougez pas. »

— « La clef est là, » dit Mr. Sutton-Cornish en désignant la poche intérieure de son veston, mais n'essayant pas d'y glisser la main.

Le détective sortit la clef pour lui et l'examina longuement.

— « Tous derrière cette porte... suspendus à des crochets à viande, » dit Mr. Sutton-Cornish. « Tous les trois. Un petit crochet pour Teddy. Un très grand crochet pour ma femme. Un *très* grand crochet à viande pour elle. »

Le maintenant de sa main gauche, le sergent détective Lloyd médita. Ses sourcils pâles étaient froncés. Son épais visage tanné était sans pitié... mais sceptique.

— « On ne risque rien à regarder, » dit-il enfin.

Il conduisit Mr. Sutton-Cornish à travers la pièce, mit la clef de bronze dans l'énorme serrure antique, la tourna et ouvrit la porte. Il en ouvrit les deux battants. Il regarda à l'intérieur de cette innocente alcôve avec sa vitrine de bibelots et absolument rien d'autre. Il redevint cordial.

— « Vous avez bien dit des crochets à viande, Monsieur ? C'est très original, si vous me permettez de m'exprimer ainsi. »

Il éclata de rire, lâcha le bras de Mr. Sutton-Cornish et se balança sur ses talons.

— « A quoi diable cela sert-il ? » demanda-t-il.

Mr. Sutton-Cornish se ramassa très rapidement sur lui-même et lança son maigre corps à une vitesse folle contre l'athlétique policier.

— « Allez-y faire une petite promenade... et vous verrez bien ! » hurla-t-il.

Le sergent détective Lloyd était un grand gaillard, solide et il avait sans doute l'habitude des bagarres. Mr. Sutton-Cornish ne l'aurait pas fait bouger d'un doigt, même en départ lancé. Mais le seuil de la porte de bronze était haut. Le policier se déroba avec cette rapidité acquise au cours de sa carrière, inclina son corps exactement à l'angle voulu, mais son pied buta contre le seuil de bronze.

Sans cela il aurait gentiment cueilli Mr. Sutton-Cornish en l'air et l'aurait soulevé se tortillant comme un chaton, entre son grand pouce et l'index. Mais le seuil l'avait déséquilibré. Il trébucha légèrement et son corps s'inclina, complètement hors de la trajectoire de Mr. Sutton-Cornish.

Mr. Sutton-Cornish fut précipité dans le vide — le vide encadré par cette majestueuse porte de bronze. Il tomba en avant, essayant de s'agripper... tomba... essaya de s'agripper... au-delà du seuil.

Le sergent détective se redressa lentement, tourna son cou épais et regarda, les yeux écarquillés. Il recula pour s'assurer avec certitude que le battant ne cachait rien. Il vit une vitrine garnie d'objets de porcelaine, de bibelots en ivoire sculpté et en ébène poli, et sur la vitrine trois petites statuettes de marbre rose.

Il ne vit rien d'autre. Il n'y avait rien d'autre à y voir.

— « Sacrebleu ! » jura-t-il enfin violemment.

Du moins il crut avoir juré. Quelqu'un avait juré. Il n'était pas bien sûr. Il ne fut plus jamais très sûr de rien... après cette nuit-là.

*
**

Le whisky avait l'air d'être bon. Il sentait bon. Tremblant de tous ses membres, pouvant à peine tenir le carafon, le sergent détective Lloyd versa un doigt de whisky dans un verre, humecta sa bouche desséchée et attendit.

Après un long moment il en avala une autre gorgée. Il attendit encore. Puis il en avala une rasade... une bonne rasade.

Il se laissa choir dans un fauteuil, le whisky à portée de sa main, sortit de sa poche un grand mouchoir en coton, soigneusement plié, le déplia lentement et s'épongea le visage, le cou et derrière les oreilles.

Peu à peu son tremblement diminua. La chaleur reflua en lui. Il se leva, but encore du whisky, puis lentement, plein d'amertume, se dirigea vers le fond de la pièce. Il ferma les battants de la porte de bronze, tourna la clef dans la serrure et la mit dans sa poche. Il ouvrit la petite porte latérale percée dans la cloison et, rassemblant tout son courage, entra dans l'alcôve. Il regarda l'envers de la porte de bronze. Il la toucha. Il ne faisait pas très clair dans ce réduit, mais il put constater qu'il était vide, à l'exception de cette ridicule petite vitrine. Il ressortit, secouant la tête.

— « C'est impossible, » dit-il à haute voix. « Complètement impossible. Absolument impossible. »

Puis avec ce crétinisme subit de l'homme raisonnable il entra dans une colère noire.

— « Si je me fais casser pour ceci, » grommela-t-il entre ses dents. « Eh bien, qu'ils me cassent ! »

Il descendit dans la cave obscure, fouilla dans tous les coins jusqu'à ce qu'il ait trouvé une hachette et remonta dans le cabinet de travail.

Il fit des décombres de la cloison. Mais une fois qu'elle fut en miettes, la porte de bronze resta seule sur son socle, entourée de débris de bois. Le sergent détective Lloyd reposa la hachette, s'essuya les mains et le visage sur son grand mouchoir et passa derrière la porte. Il y appuya son épaule et serra ses grandes dents jaunes.

Seule une brute décidée, douée d'une force immense aurait pu le faire. Dans un bruit de tonnerre qui sembla faire trembler toute la maison, la porte de bronze tomba en avant. Les échos de ce tintamarre se résorbèrent lentement le long des couloirs infinis de l'incrédulité.

Puis la maison redevint silencieuse. L'homme robuste sortit dans le hall et jeta un coup d'œil par la porte d'entrée.

Il remit son pardessus, enfonça bien son chapeau, replia soigneusement son mouchoir humide et le plaça dans sa poche revolver, alluma

le cigare que lui avait offert Mr. Sutton-Cornish, avala encore un verre de whisky et se dirigea vers la porte d'entrée d'un pas assuré.

L'ayant atteinte, il se retourna, fit délibérément une grimace à la porte de bronze, ennemie battue, mais toujours énorme et menaçante sur sa litière de bois cassé.

— « Que le diable t'emporte, qui que tu sois, » dit le sergent détective Lloyd. « Tu sauras, en tout cas, que je ne suis pas une femmelette. »

Il ferma la porte d'entrée derrière lui. Dehors, un léger brouillard, quelques pâles étoiles, une rue calme aux fenêtres éclairées. Deux ou trois voitures de luxe, les chauffeurs sans doute somnolant à l'intérieur, mais personne en vue.

Il traversa la rue en biais en longea les hautes grilles du parc. A travers les buissons de rhododendrons il distinguait la faible lueur du petit lac artificiel. Il s'assura que la rue était vide et sortit la grande clef de bronze de sa poche.

— « Ne loupe pas ton coup, » se dit-il doucement.

Son bras décrivit une courbe. Il y eut un petit plouf discret dans le lac artificiel, puis le silence. Le sergent détective Lloyd poursuivit tranquillement son chemin, tirant sur son cigare.

De retour à Scotland Yard il fit son rapport avec fermeté et pour la première fois de sa vie ce ne fut pas la vérité. Impossible d'éveiller qui que ce soit dans cette maison plongée dans l'obscurité. Il avait attendu trois heures. Tous les occupants devaient être absents.

L'inspecteur écouta le rapport de son subordonné, hocha la tête et bâilla.

**

Les héritiers Sutton-Cornish réussirent finalement à entrer en possession de leur héritage par une décision des tribunaux. Ils ouvrirent le N° 14 Crinling Crescent et trouvèrent la porte de bronze couchée sur un lit de poussière et de débris de bois, pleine de toiles d'araignées. Ils la regardèrent les yeux ronds et lorsqu'ils se rendirent enfin compte de ce que c'était, ils firent venir un antiquaire, pensant en tirer un peu d'argent. Mais celui-ci leur déclara avec un grand soupir que de tels machins ne valaient plus un sou de nos jours. Il leur conseilla de vendre la porte à la casse au premier brocanteur venu qui leur paierait le prix du métal. L'antiquaire repartit sans bruit avec un sourire goguenard.

Parfois, à Scotland Yard, lorsqu'on n'a pas grand-chose à faire au bureau des « Personnes Disparues », on sort le dossier Sutton-Cornish du classeur, on l'époussette, on le feuillette avec rancune, puis on le remet au fond du classeur.

Parfois, lorsque l'inspecteur — anciennement sergent détective — Thomas Lloyd longe une rue particulièrement sombre et calme, il se retourne subitement, sans raison aucune, et fait un saut de côté avec une agilité accrue par l'angoisse.

Mais en réalité personne à ce moment-là n'essaye de le descendre.

Le Rat qui parlait

(The rat that could speak)

par CHARLES DICKENS

Charles Dickens n'est généralement pas considéré comme un auteur de romans policiers, pas plus que comme un auteur fantastique. Il s'est pourtant essayé dans les deux genres. Il a écrit de nombreux contes fantastiques et a laissé inachevé — malheureusement — un passionnant roman de mystère : « Le mystère d'Edwin Drood » que, postérieurement à sa mort, plusieurs romanciers se sont efforcés de terminer en apportant leur propre solution au problème posé par Dickens. C'est d'ailleurs devant le succès remporté dans le genre par son beau-frère Wilkie Collins avec « La pierre de lune » et « La femme en blanc », que Dickens s'était pris au jeu.

Le fantastique avait, lui aussi, séduit l'auteur de « David Copperfield » et il attribuait ce penchant pour l'étrange aux contes et légendes surnaturelles que lui contait sa vieille nourrice Mercy lorsqu'il était tout jeune garçon. « Le rat qui parlait » est un de ses meilleurs contes du genre. Il est resté longtemps inédit et n'a été retrouvé que récemment. Il ne figure pas dans les œuvres complètes de Dickens et est inédit en français.



Il était une fois un charpentier de vaisseau, qui travaillait sur un chantier du Gouvernement, et son nom était Chips. Le nom de son père avant lui était Chips et le nom de son père avant lui était Chips, et c'étaient tous des Chips. Et Chips, le père, avait vendu son âme au diable pour un pot de fer et un boisseau de gros clous et une demi-tonne de cuivre et un rat qui avait le don de la parole ; et Chips, le grand-père, avait vendu son âme au diable pour un pot de fer et un boisseau de gros clous et une demi-tonne de cuivre et un rat qui avait le don de la parole ; et Chips l'arrière-grand-père avait vendu son âme au diable aux mêmes conditions ; et pendant bien, bien longtemps, la famille Chips avait profité de cette bonne affaire.

Aussi, un beau jour, alors que le jeune Chips était tout seul au travail dans le bassin de radoub, au fond de la cale obscure d'un trois-ponts de soixante-quatorze bouches à feu, le diable en personne surgit et lui dit :

*A Lemon has pips,
And a Yard has ships,
And I'll have Chips (1).*

(1) Un citron a des pépins, et un chantier a des bateaux, et moi j'aurai Chips.

En entendant ces paroles Chips leva la tête et vit le diable qui le lorgnait de ses yeux de braise ; et chaque fois que le diable clignait des yeux, des étincelles bleues en jaillissaient et ses cils faisaient un bruit sec d'acier battant le silex pour faire du feu. Et suspendu à un de ses bras, le diable avait un pot de fer, et sous ce bras il avait un boisseau de gros clous, et sous son autre bras il avait une demi-tonne de cuivre, et sur une de ses épaules était assis le rat qui avait le don de la parole. Le diable répéta :

*A Lemon has pips,
And a Yard has ships,
And I'll have Chips!*

Mais Chips ne répondit pas un traître mot et s'absorba dans son travail.

— « Qu'es-tu en train de faire, Chips ? » demanda le rat qui avait le don de la parole.

— « Je remplace par des planches neuves celles que toi et ton engeance ont rongées, » dit Chips.

— « Mais nous les rongerons de nouveau, » dit le rat qui avait le don de la parole, « et nous ferons une voie d'eau, et nous noierons l'équipage, et nous le grignoterons. »

Chips, qui n'était qu'un charpentier de vaisseau et non un marin, dit :

— « Que grand bien vous fasse ! »

Mais il n'arrivait pas à détacher ses yeux de la demi-tonne de cuivre et du boisseau de gros clous ; car le cuivre et les clous sont les amours des charpentiers de vaisseau et tout charpentier de vaisseau est toujours prêt à lever le pied en leur compagnie.

Aussi le diable dit :

— « Je vois bien ce que tu convoites, Chips. Tu ferais bien de profiter de cette aubaine. Tu connais les conditions du marché. Ton père, avant toi, les connaissait parfaitement, ainsi que ton grand-père et ton arrière-grand-père avant lui. »

Chips répondit :

— « J'aime le cuivre, j'aime les clous et je veux bien prendre le pot par-dessus le marché, mais je n'aime pas le rat. »

Ce à quoi le diable objecta féroce :

— « Tu ne peux avoir les métaux sans le rat... et n'oublie pas que ce rat est une curiosité. Tu n'en veux pas ! Je m'en vais ! »

Alors, de crainte de perdre la demi-tonne de cuivre et les clous, Chips s'écria :

— « Topons-là ! »

Ainsi il obtint et le cuivre, et les clous, et le pot de fer, et le rat qui avait le don de la parole. Le diable disparut. Chips vendit le cuivre, il vendit les clous et il aurait vendu le pot, mais chaque fois qu'il le proposait à quelqu'un, le rat était dedans et ne s'en laissait pas déloger, aussi les amateurs n'étaient plus preneurs. Alors Chips décida de tuer le

rat. Un jour où il travaillait au chantier, il avisa un énorme chaudron de poix bouillante à côté du pot de fer contenant le rat qui avait le don de la parole. Il versa de la poix bouillante dans le pot de fer et l'en remplit jusqu'aux bords. Il ne le quitta plus des yeux jusqu'à ce que la poix se refroidisse et se solidifie, puis il mit le pot de fer de côté pendant vingt jours, puis il réchauffa la poix et la reversa dans le chaudron, puis il noya le pot dans l'eau pendant vingt jours de plus, puis il donna le pot à des fondeurs pour le mettre au four pendant encore vingt jours et lorsqu'ils le lui rendirent, chauffé à blanc, il ressemblait plus à du verre qu'à du fer... mais le rat était toujours là, aussi alerte que jamais ! Et alors le rat dit avec un ricanement :

*A Lemon has pips,
And a Yard has ships,
And I'll have Chips!*

Aussitôt après avoir parlé, le rat bondit hors du pot et s'enfuit. Chips se mit à espérer que le rat l'oublierait. Mais le lendemain une chose terrible arriva. Quand sonna l'heure du dîner et que la cloche du chantier retentit pour annoncer la fin de la journée de travail, Chips glissa son mètre dans la longue poche de son pantalon et y trouva un rat... non pas le rat qui avait le don de la parole, mais un autre rat. Et dans son chapeau il trouva également un rat, et dans son mouchoir encore un autre rat. Et à partir de ce moment les rats du chantier devinrent terriblement familiers, ils grimpèrent à ses jambes pendant qu'il travaillait et sautaient sur ses outils au moment où il s'en servait. Et ils entrèrent dans sa maison, et dans son lit, et dans sa théière, et dans sa bière, et dans ses bottes. Et lorsqu'il offrit à la fille d'un marchand de grains, qu'il était sur le point d'épouser, une belle boîte à ouvrage qu'il avait faite de ses propres mains, un rat en bondit ; et lorsqu'il enlafa la taille de sa promise, un rat s'agrippa à elle. Aussi les fiançailles furent-elles rompues, bien que les bans aient été lus deux fois... ce dont l'employé de l'état civil se souvint parfaitement, d'autant mieux que lorsqu'il passa le livre des bans au pasteur pour la seconde lecture, un rat énorme avait jailli des pages.

Vous pourriez croire que tout ceci était bien terrible pour le pauvre Chips, mais ce n'était pas encore le plus terrible. Car, en outre, Chips savait tout ce que faisaient les rats, dans n'importe quel endroit où ils se trouvaient. C'est ainsi que parfois, le soir, lorsqu'il était tranquillement installé au cabaret, il lui arrivait de crier à haute voix :

— « Oh ! Ne laissez pas les rats dans le cimetière des forçats ! Ne leur permettez pas de faire des choses pareilles ! » ou bien : « Il y a un rat dans le fromage, à la cave ! » ou bien : « Deux rats sont en train de renifler le bébé dans la mansarde ! » ou d'autres choses du même genre.

Finalement il fut déclaré fou et perdit son travail au chantier du Gouvernement et ne réussit pas à retrouver d'autre emploi. Cependant le roi Georges avait besoin d'hommes, aussi, avant peu, il fut ramassé pour être versé bon gré, mal gré, dans la marine. Et ainsi, un soir, il fut

emmené en barque vers le vaisseau auquel il était destiné, ancré devant Spithead, prêt à prendre la mer. Et la première chose qu'il vit en approchant du bâtiment fut la figure de proue du vieux trois-ponts de soixante-quatorze bouches à feu, à bord duquel le diable était venu le voir. Il s'appelait ! *L'Argonaute* » et la barque passa juste sous le beau-pré, où se détachait, tournée vers le large, la figure de proue représentant un Argonaute, un rouleau de parchemin à la main et la tunique peinte en bleu ; et assis sur la tête de cette figure, les yeux brillants, il y avait le rat qui avait le don de la parole. Il héla Chips exactement dans les termes suivants :

— « Ohé, Chips ! Mon vieux ! Nous les avons déjà bien rongées et nous noierons l'équipage et nous le grignoterons ! »

Le navire était en partance pour les Indes, et si vous ignorez où se trouvent les Indes, ce que vous devriez savoir, vous ne serez pas élu au royaume des cieux. Le navire leva l'ancre, hissa les voiles et cingla... cingla... cingla... Mais Chips était dévoré par d'horribles pressentiments. Jamais rien n'avait égalé, de près ou de loin, les terreurs qui l'assaillaient. Et à vrai dire, cela n'était pas étonnant. Finalement, un jour il demanda la permission de parler à l'amiral. L'amiral accorda la permission demandée. Chips se laissa tomber à genoux dans la grande cabine d'apparat et dit :

— « Votre Honneur ! A moins que Votre Honneur ne fasse mettre, sans le moindre délai, le cap sur la côte la plus proche, ce bateau est condamné et son nom est « Cercueil ». »

— « Jeune homme, votre langage est celui d'un fou. »

— « Non, Votre Honneur, ils sont en train de nous ronger ! »

— « Ils ? »

— « Votre Honneur, ces rats horribles. Il n'y a plus que de la poussière et des trous là où il devrait y avoir du chêne massif ! Les rats sont en train de ronger un tombeau pour tous les hommes à bord ! Oh ! Est-ce que Votre Honneur aime sa noble dame et ses beaux enfants ? »

— « Oui, matelot, certainement. »

— « Alors, pour l'amour de Dieu, que Votre Honneur donne l'ordre de mettre immédiatement le cap sur la terre la plus proche, car en cet instant même les rats s'arrêtent dans leur travail et regardent de votre côté en montrant les dents, et ils se disent tous, les uns aux autres, que jamais, jamais, jamais plus vous ne reverrez votre noble dame et vos beaux enfants. »

— « Mon pauvre garçon, je vais vous faire soigner par le médecin du bord. Sentinelle ! emmenez cet homme ! »

Alors, on lui fit une saignée, et on lui mit des cataplasmes et on lui fit toutes sortes de choses pendant six jours et six nuits entières. Alors il demanda de nouveau la permission de parler à l'amiral. L'amiral accorda la permission demandée. Chips se laissa tomber à genoux dans la grande cabine d'apparat et dit :

— « Et maintenant, Amiral, vous devez mourir ! Vous n'avez pas

voulu écouter mon avertissement, et vous devez mourir ! Les rats ne se trompent jamais dans leurs calculs et ils pensent avoir terminé leur tâche à minuit ce soir. Ainsi vous mourrez... avec moi et tous les autres. »

C'est ainsi qu'à minuit on signala une grande voie d'eau dans le vaisseau, et un torrent d'eau s'y engouffra, et rien ne put l'arrêter, et ils sombrèrent tous, tous sans exception. Ce que les rats — étant des rats d'eau — voulurent bien laisser de la dépouille mortelle de Chips flotta finalement vers la côte, et assis sur le corps il y avait un immense, gigantesque rat qui riait, riait, et qui plongea au moment où le cadavre s'échoua sur la plage. Il ne remonta jamais plus à la surface. La marée, en se retirant, abandonna un paquet d'algues sur ce qui restait de Chips. Et si vous prenez treize brins d'algues, et si vous les séchez, et si vous les jetez dans le feu, ils s'envoleront en fumée aussi sûrement que sont clairs ces treize mots.

*A Lemon has pips, (1)
And a Yard has ships,
I' ve got Chips!*

(1) Un citron a des pépins, et un chantier a des bateaux, et moi j'ai eu Chips!



ERRATUM

Une fâcheuse coquille s'est glissée dans la nouvelle de Jean de La Hire « *Fiat voluntas mea* » que nous avons publiée dans notre numéro 3. On pouvait lire en effet dans ce récit, en haut de la page 70, que Clarence, le héros de l'histoire, disposait d'importants revenus qui lui avaient été laissés « par son père et sa mère, morts dans un accident d'auto » trois ans auparavant. Or quelques pages plus loin, le lecteur pouvoit s'étonner à juste raison de lire dans la confession de Clarence (page 79) que sa mère, remariée, s'était suicidée tout elle avait souffert de son second mariage.

M. Jean de La Hire nous avait envoyé son texte dactylographié en double exemplaire et une correction avait été effectuée par lui au premier paragraphe cité ci-dessus qui devait se lire : « laissés par son père, mort dans un accident d'auto ». Les mots « et sa mère » avaient été rayés par l'auteur, malheureusement sur un exemplaire seulement et c'est — bien entendu ! — l'exemplaire non corrigé qui a été envoyé à la composition.

Nous nous excusons vivement auprès de nos lecteurs d'avoir laissé passer cette erreur et nous souhaitons que nombreux aient été ceux qui — comme nous — pris par l'intérêt de l'histoire, n'avaient pas remarqué cette contradiction.

Deux billets faux

par MICHEL-AIMÉ BAUDOUY

Michel-Aimé Baudouy n'est pas un débutant dans le domaine des lettres. Cinq romans de lui ont déjà été publiés : « Nous n'étions que des hommes » (Edit. Stock) « Tandis que les pères... » et « Une morte de rien du tout » (Edit. Calmann-Lévy) qui l'ont fait apprécier comme un écrivain solide et d'avenir. Ses deux autres œuvres s'adressent plus particulièrement à l'enfance : « L'enfant aux aigles » (Edit. Rageot) et « Bruno, Roi des Montagnes » (même éditeur) ; ce dernier livre vient tout récemment de remporter le Prix de la Tribune de Paris. Un nouveau roman : « Le ciel est bleu » vient d'être retenu par les Editions Calmann-Lévy pour une publication ultérieure.

Michel-Aimé Baudouy est né le 1^{er} avril 1919. Il a pour suivi ses études à la Faculté des Lettres de Toulouse, à l'Institut des Etudes Hispaniques de la Sorbonne et à l'Ecole normale supérieure de l'Enseignement technique. Prisonnier de guerre de 1940 à 1945, il est actuellement professeur au Collège Technique de Nantes.

Michel-Aimé Baudouy, bien qu'ayant un faible pour le fantastique, n'avait jamais abordé lui-même ce genre jusqu'à ces derniers temps. L'essai qu'il a fait avec « Deux billets faux » est de bon augure et nous espérons qu'un éditeur s'intéressera bientôt au roman qu'il vient de terminer : « Dieu n'aime pas les tristes » et qui s'apparente à l'anticipation.



BOB LIÉNARD rêve, les yeux fixés sur le cadran de sa montre-bracelet. La petite aiguille sautille avec un bruit d'insecte : tic, tic, tic... une minute.

Combien de gens dans le monde attendaient cette minute-là ? Des trains sont arrivés, d'autres sont partis. Un avion s'est écrasé. Une source a jailli. Combien de types sont morts un peu partout ? Des amants se sont séparés, d'autres halètent comme des nageurs contre un courant terrible.

La clameur de la sirène retentit.

Bob approche son visage de la vitre du pullmann. Ses yeux saisissent l'image de la Foire ; la double file des baraques tout au long de l'esplanade, les mouvements de la foule pressée et les rondes des manèges. Ses oreilles s'emplissent de hurlements de pick-up, de détonations, de cris aigus de filles dans la descente du Scenic-Railway.

— « Aboulez le pognon, Mesdames et Messieurs, 20 francs la voiture.

Ce n'est pas cher. » Encore la sirène : deux cents balles qui tombent. Deux cents aux autos, cent aux tapeculs, deux cents au Scenic-Railway : cinq cents. Cinq cents balles à la minute. Trente mille balles à l'heure.

Une minute du monde : les autos électriques se bousculent sauvagement sous un grillage serré d'étincelles ; les tapeculs tournent au plus haut de leur course ; les filles crient, les cuisses écartées comme des grenouilles volantes. Les gens rigolent la bouche ouverte. Un mioche piaille et le vieux qui, durant des heures, lorgne les femmes à la descente du toboggan bave, bave... Stop ! Une minute !... « Et moi, Bob Liénard, je suis là et je regarde tout ça, comme un bœuf qui rumine. Et pendant ce temps, des gens crèvent, se battent, rigolent et font l'amour... Un coup de sirène : mille balles ! Et qu'est-ce que ça peut me f... ! » L'aiguille poursuit sa ronde : tic, tic, tic... Une nouvelle minute commence.

Un étrange petit silence s'arrondit comme une bulle de vide au milieu du bruit. Bob, le regard fixe, le cœur battant, attend la fin de cette nouvelle minute à laquelle il porte soudain un violent intérêt : « sa minute ». Vingt... Trente... Quarante...

Et si tout claquait, boum ! dans cette sacrée dernière minute ? Un coup de fin du monde !

On frappe. Ce n'est pas la fin du monde, c'est Mlle Suzanne. Une grande fille blonde, le corps moulé dans un fourreau noir à col et à poignets blancs.

— « Excusez-moi, monsieur, je n'ai pas voulu vous déranger ce matin... »

— « Entrez mon petit... Combien ? »

— « Trois cent quatre-vingt trois mille huit cent cinquante. Les strapontins ont un peu fléchi en fin de soirée. »

Les strapontins ! Elle ne peut pas dire les tapeculs comme tout le monde ! Les mains longues et blanches, les ongles brillants, à peine teintés de rose, un léger parfum de lavande. Cette fille lui plaît. Non, pas pour la chose — ce n'est pas son genre de prendre ses maîtresses parmi son personnel — mais elle est assortie à l'élégance du salon, au cuir des fauteuils, aux nickels du bar, aux tapis, à la peinture luisante des parois. Les papiers qu'elle présente sont nets, les comptes précis. Elle doit faire l'amour avec cette précision mathématique. En voilà une qui est parée pour entrer dans l'éternité.

— « Mademoiselle Suzanne, pensez-vous quelquefois à la fin du monde ? »

La comptable coupe net sa phrase. Elle est surprise mais surtout vexée.

— « Jamais, monsieur. »

— « Ah ! Et comment faites-vous ? »

— « J'ai beaucoup de travail, monsieur, je n'ai pas le temps. » Elle pense : « Le patron est cinglé. » Elle tousse discrètement et reprend : « Puis-je continuer ? »

— « Je vous écoute. »

— « Je vous disais, monsieur, que, dans la recette d'hier, j'ai trouvé deux billets faux. Une rapide enquête m'a appris que ces billets proviennent de la petite baraque, à côté du Scenic-Railway. C'est la vieille, l'aveugle, qui est venue, à deux reprises, faire de la monnaie à la caisse. Vous devriez lui dire deux mots. »

— « Ah ! Et ce sont de gros billets ? »

— « Deux fois cinquante francs. Les voici. »

La comptable tend une feuille blanche sur laquelle sont épinglés deux billets froissés et sales. Elle a dû les toucher avec sa pince à épiler.

Bob reste seul en tête à tête avec les deux billets étendus côte à côte sur leur linceul blanc. Deux faux billets de cinquante balles. C'est tout ce que le monde a offert à Bob pour « sa minute ». Le monde a repris sa ronde. Les sirènes hurlent. La foule se précipite. Les filles crient. L'argent roule à flots. Mais Bob se sent immobile, définitivement immobilisé cette fois, comme une voiture en panne, comme un wagon oublié sur une voie de garage. Et, mon Dieu, cette sensation n'est pas désagréable. C'est reposant. On s'entend respirer.

Et tout ça à cause de ces deux billets qu'on a essayé de lui refiler.

Bien sûr qu'il dira deux mots à la vieille. On ne se fout pas de lui. Comme si elle ne pouvait pas repasser ses faux billets à ses clients !

..

A la réflexion, il est assez surprenant que la vieille ait justement choisi la caisse du Scenic-Railway. Elle doit bien savoir que Mlle Suzanne est là et ne laisse rien passer. Alors, qu'est-ce que ça veut dire ?

Quelque chose d'insolite arrache Bob à sa méditation. Il lève la tête et s'aperçoit qu'il pleut. Il doit même pleuvoir depuis longtemps car l'esplanade est déserte. Tous les bruits se sont tus. Des rigoles creusent le sable. Le vent soulève des papiers gras et des prospectus entre les baraques. L'orage a nettoyé la Foire de cette foule brillante et poisseuse. L'orage et aussi l'heure du souper. La brume qui s'élève du sable mouillé évoque les prairies de septembre. Quelques silhouettes errent au long des baraques. On aperçoit leurs visages, parfois, dans le halo d'une lampe, sous le reflet d'une glace ou d'une boule de clinquant. De pauvres types qui viennent là aiguïser leurs yeux.

Dans le pullmann, c'est la nuit. Seul, le guéridon d'acajou luit comme une plage carrée devant la fenêtre. La feuille de papier que Mlle Suzanne a laissée là fait une tache blanche rectangulaire. Et les deux billets sont toujours là, étendus côte à côte, deux billets inoffensifs. Deux faux billets.

Le pas de Bob foule sans bruit le tapis épais. La lourde porte glisse dans ses rainures avec un bruit chuintant de bonne qualité. Tout ici est solide, bien ajusté. La clef, elle-même, petite et robuste, joue dans la

serrure avec une aisance de mécanique riche. Bob aime palper les objets qui l'entourent et particulièrement cette clef qui lui donne un étrange sentiment de force et de sécurité.

Les roulottes sont un peu à l'écart, à l'extrémité de l'esplanade. Derrière, s'étend un terrain vague qui descend en pente douce vers le bras mort du fleuve. Le port commence un peu plus loin. On distingue sur le gris du ciel les bras inclinés des grues, les silhouettes lourdes des bateaux à quai, et, au loin, la haute ligne transversale du pont transbordeur et en bas, dans l'eau, des reflets qui bougent.

Bob fait le tour de son domaine. Il longe la barrière de la piste où les autos dorment. Les chaînes des strapontins se balancent et cliquent au vent. Un chien errant vient flairer ses talons. Par le hublot d'une voiture, il aperçoit le visage enfariné du Pierrot blanc de la loterie. Il dîne en compagnie de la cartomancienne. Bob rit. Ces deux-là ont été mari et femme autrefois. Il y eut une histoire terrible, coups de couteau et suicide manqué. Puis une longue séparation. Et les revoilà à présent sous la même lampe. Ils rient, ils sont heureux. Bob hausse les épaules. Il se sent soudain de mauvaise humeur.

Le crachin picote ses yeux et mouille son visage comme une nuée de cendres. Bob écoute un instant la rumeur de la ville. Les copains l'attendent au Moulin-à-Vent. Il voit la salle dorée, les banquettes couleur de pêche, Mme Louise à son comptoir de marbre entre ses plantes vertes, et la petite aux cheveux rouges.

— « Qu'est-ce que je fais là, bon Dieu ! »

Au pied de l'immense échafaudage du Scenic-Railway, voici la tente de la Foire aux Rêves. Une toile flottante masque l'entrée. Bob s'arrête. Il aperçoit une lampe à acétylène sur une mauvaise table. La vieille est assise là. La vieille aux faux billets. Elle attend au seuil de la porte comme font les maquereilles, mais elle regarde droit devant elle, dans le vide. Bob voit ses yeux clairs immobiles.

Au bruit des pas, la vieille s'agite. « Entrez ! Entrez ! Choisissez ! Consultez le tarif ! » Le tarif est accroché au-dessus de sa tête. C'est un bout de carton sur lequel on lit : Grands rêves : 20 francs ; beaux rêves : 15 francs ; doux rêves : 10 francs ; rêves bleus, rêves roses : 8 francs ; rêveries : 5 francs ; cauchemars : 50 francs.

Les deux faux billets doivent provenir de ces cauchemars à cinquante balles. C'est le vieux qui a dû les repérer. Car il y a aussi dans cette baraque un petit vieux qu'on voit rôder parfois autour des toiles. Il doit manquer de culot. C'est la vieille qui fait les commissions.

— « Un rêve, monsieur ? »

— « Comment savez-vous que c'est un monsieur ? » grogna Bob.

La vieille, sans répondre, rit d'un petit air chevrotant, un peu fou.

Bob examine les toiles délavées. Dans le fond, des tentures en velours grenat.

La vieille a repris sa faction muette.

Bob tourne sur lui-même et ses yeux se reportent sur le tarif. Il.

éprouve un vague malaise à se trouver là, tout seul, dans cette anti-chambre miteuse.

— « Vous trouvez beaucoup d'amateurs de cauchemars ? »

— « Peu, monsieur, peu. Mais il y en a. Tous les goûts sont dans la nature. »

— « Mais cette différence de prix, cinq francs, huit francs, cinquante francs. »

— « Il le faut, monsieur, notre clientèle aime les distinctions. »

— « Oui, au fond, c'est la même chose ! »

— « Oh ! mais pas du tout ! »

La vieille doit être sourde. Elle crie d'une petite voix aiguë désagréable.

— « Je peux dire que pour nous, rêves ou cauchemars, c'est le même prix de revient. Mais pour le client, je vous assure qu'il y a une énorme différence, énorme. »

— « Oui ! Oui !... ne prenez pas la peine. »

— « Pardon ? »

— « Je dis : Inutile de vous donner tant de peine, je connais la musique. »

— « Comment, vous ne me croyez pas ? Mais il faut me croire. Voyons, voulez-vous essayer ? Tenez, un petit rêve pas cher. »

La vieille se lève. Bob est surpris de la voir si grande, presque aussi grande que lui. Elle tient à la main une sorte de petite boîte qu'elle lui présente.

— « Tenez, monsieur ! voici une boîte. A l'intérieur, voyez la bobine et la clef qui vous permet de dévider le fil. Vous introduisez la clef ici et vous tournez. C'est simple comme tout ! Attention cependant à ne pas embrouiller le fil, c'est parfois désagréable, et surtout à ne pas perdre la clef. Vous ne vous en tireriez pas ! »

— « Je ne me tirerai pas de quoi ? »

— « Mais d'ici, monsieur. Vous n'imaginez pas les complications. »

La vieille lève les mains à hauteur de son visage et Bob remarque que ces mains sont très belles, longues, effilées, pas du tout ridées ou tachées. Des mains de jeune femme.

Dehors, une toile gonflée d'eau se vide goutte à goutte sur une plaque de tôle. On dirait le lent déclenchement régulier d'une mécanique bien montée. Et c'est le seul bruit qui vienne de l'extérieur.

Au fond de Bob, une voix proteste : « Qu'est-ce que je f... là ! M'embarquer dans cette histoire idiote pour une affaire de cent balles ! » Mais Bob sait bien qu'il ne s'agit pas d'une question d'argent. Il y a autre chose, il ne sait pas quoi... Il pense avec rancune à ces deux billets froissés, étendus sur la feuille blanche. Sa rancune remonte à Mlle Suzanne qui éprouve le besoin de faire du zèle : « J'ai fait une petite enquête... » C'est ici qu'il fallait faire l'enquête, idiot ! Il a bonne mine, à présent, avec sa petite boîte entre les doigts !

— « Ne vous énervez pas, » dit la vieille. « Naturellement, la première fois on est un peu ému, mais ce n'est rien, vous verrez ! »

Elle lui donne de petites tapes d'encouragement sur l'épaule et le pousse doucement vers la tenture de velours grenat qu'elle écarte. Il y a là, au milieu d'une espèce d'antichambre étroite comme une cellule, un fauteuil à oreilles recouvert d'un reps rouge.

— « Voilà, monsieur, c'est tout simple. Asseyez-vous et tournez votre clef. »

..

Le tour de clef a dû être trop fort. Tandis que la lumière s'éteignait, Bob s'est senti emporté en arrière d'un mouvement très doux mais irrésistible, et il se retrouve assis dans le même fauteuil à oreilles, dans l'angle d'une pièce étrange, encombrée de meubles et de bibelots. On dirait un salon de province paré pour recevoir la visite de la sous-préfète. Les murs sont recouverts de tapisseries. Entre les panneaux, on voit des panoplies, des tableaux anciens, des étagères chargées de statuettes et de vases tarabiscotés. Sur un guéridon ovale, une grosse lampe ronde coiffée d'un abat-jour en parchemin.

Bob regarde autour de lui avec ahurissement. Puis il s'aperçoit qu'il a toujours entre les mains la petite boîte à bobine. Il se sent soudain tellement ridicule qu'il se lève d'un bond et commence par s'injurier copieusement. « Imbécile ! crétin ! » En même temps, il s'approche des meubles, les tâte, les soulève, examine les tapisseries. « Pas possible que tout cela soit du vrai ! »

Là-haut, sur une étagère, luit une grande corne blanche. On dirait de l'ivoire. Afin de mieux examiner la chose, Bob grimpe sur une commode. Quelle imprudence ! Non, la commode ne s'effondre pas, mais le geste du jeune homme met tout de même ses jours en danger. Un craquement du plancher l'avertit. Trop tard. Un pistolet est braqué sur lui.

Le cinéma et la lecture des romans policiers ont appris à Bob ce qu'il convenait de faire dans de telles circonstances. Il lève les bras.

— « Que faites-vous là ? »

La position de Bob est ridicule, certes, mais elle lui permet de voir la scène de haut. Il constate d'abord que la personne qui le menace est une femme, jeune semble-t-il, assez pauvrement vêtue d'un béret incliné sur l'oreille et d'un imperméable mouillé. Et venant à mieux examiner l'arme braquée sur lui, il s'aperçoit que la jeune femme tient le pistolet par le canon et brandit la crosse comme un casse-tête.

Du coup, la situation se détend et Bob, secoué par une immense envie de rire, s'apprête à descendre de son perchoir. Mais la jeune femme ne l'entend pas ainsi. Au moindre mouvement, elle dresse son arme et son visage se durcit.

— « Ne bougez pas. »

C'est alors que Bob prend peur. Le coup va partir et va atteindre

cette idiote. Une histoire terrible, des embêtements à n'en plus finir. Comment faire? Dès qu'il ouvre la bouche, la petite, en bas, agite son tromblon. La situation est sans issue. Bob retient son souffle et soudain lâche, d'un coup :

— « Appelez la police ! »

— « Taisez-vous !... Et d'abord tournez-vous contre le mur. Ne baissez pas les mains. »

Ridicule ! De plus en plus ridicule ! Mais à présent Bob peut parler.

— « Il est chargé votre pistolet ? »

— « Bien sûr. »

— « Alors vous feriez mieux de le saisir par la crosse ; vous allez vous blesser. »

Il y eut un petit silence. Bob entendit que la jeune femme déplaçait un meuble.

— « Vous pouvez descendre ! »

— « Le mieux serait que vous déposiez votre engin sur la table. Mais si vous avez peur, appelez, on vous délivrera. »

— « Je n'ai pas peur, descendez ! »

Elle n'a pas peur, mais elle s'est garée derrière le guéridon et observe Bob par-dessus l'abat-jour de la lampe.

— « N'approchez pas... qu'est-ce que vous faites ici ? »

— « Mais... je suis un client. »

— « Cette bobine est à vous ? »

— « Oui ! »

— « Que faisiez-vous sur la commode ? »

— « J'examinai cette chose, là-haut. »

— « Pour la voler ? »

— « Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat ! »

— « C'est malin ! »

— « Je vous ai fait peur ! Excusez-moi. »

La femme hausse les épaules. Elle a eu très peur et ne songe pas à rire. Son visage est grave, assez joli. Elle n'est plus très jeune et son vieux béret ne la flatte pas. Le pistolet qu'elle tient à bout de bras est lourd. Elle voudrait bien le poser quelque part.

— « Attention, » dit Bob, « n'agitez pas ainsi ce tromblon. Il n'est pas armé mais si le chien se rabat, il pourrait pincer vos doigts. Tenez, donnez-moi ça ! »

Le drame se résout en comédie. Bob prend le pistolet et le raccroche à sa place, à la panolite où, évidemment, il a été pris.

— « Voilà ! »

A présent, tous deux s'observent. Bob profite de l'avantage qu'il vient de s'assurer.

— « Vous me paraissez être une personne très décidée. »

— « Pourquoi ? Parce que je n'hésite pas à me défendre ? »

— « Vous défendre ? Il me semble que c'était moi qui étais en mauvaise posture. »

Elle ne proteste pas. Le compliment « une personne très décidée » ne lui déplaît pas. Drôle de bonne femme !

— « Vous venez souvent ici ? »

— « Tous les jeudis... depuis six ans, chaque fois que la Foire s'installe ici. »

— « C'est si intéressant que cela ? »

— « Oh oui ! »

— « Ah ! »

— « Et vous ? »

— « Moi, c'est la première fois. »

— « Et vous commencez par grimper sur les meubles ? Comme c'est drôle ! »

Son rire est si clair qu'on entend vibrer longtemps une petite chose de cristal sur le marbre.

— « Vous avez déjà commencé ? »

— « Quoi donc ? »

Elle montre la bobine qu'il tient à la main.

— « Non, pas encore. »

— « Moi, c'est une vieille bobine. Elle dure depuis trois jeudis. »

Bob passe la main sur son front. Cette petite a pourtant un air posé, très raisonnable. Alors !...

— « Vous y croyez vraiment à ces machins-là ? »

— « Comment ? Si j'y crois ? Quelle drôle de question... D'ailleurs, il ne s'agit pas de croire ou de ne pas croire : vous y êtes, un point, c'est tout. »

Bob ne comprend rien. Il répète comme un idiot : « J'y suis ! j'y suis ! Eh mon Dieu, pourquoi pas ? Vous y êtes bien, vous, n'est-ce pas ? »

— « Mais bien sûr ! »

Ce grand garçon, bien habillé, ne l'intimide plus du tout. Il est là, comme un enfant qui découvre un jeu nouveau.

— « Qu'est-ce que vous examiniez là-haut ? »

— « Ce grand machin blanc. C'est de l'ivoire ! »

— « Eh bien ? »

— « Vous vous rendez compte ! De l'ivoire ! »

— « Mais bien sûr. Qu'est-ce que vous vouliez que ce fût ? Les défenses d'éléphants sont en ivoire, non ?... Où vous croyez-vous donc ? Tout est authentique ici. La tricherie est inconcevable. Comment n'y avez-vous pas pensé ? » Elle était très animée à présent, très sûre d'elle.

— « Mais enfin, que pensiez-vous trouver ici ? Des chimères ? des griffons ? le phoenix ? la licorne ? Oh, là là ! Ces attrapes ne sont que pour les enfants. Les miens connaissent toutes ces bêtes, je leur en parle souvent. Mais à part les vieux professeurs de collègues, connaissez-vous beaucoup de gens qui rêvent à des licornes ? »

L'extraordinaire était de penser que derrière ces toiles la Foire battait

son plein. Il était bien huit heures du soir, peut-être neuf. La pluie avait dû cesser et l'on n'entendait rien.

Bob pensait : « Je rêve, je vais me réveiller dans mon lit .» Mais en même temps, il souhaitait que cette aventure ne fût pas un rêve. L'inconnue l'intéressait. Elle était — comment dire — « unique ». Elle donnait l'impression d'être la seule femme vivante dans l'univers. Mais pourquoi avait-elle parlé de ses enfants ? Était-elle mariée ? Quelque chose ne cadrerait pas. Il voulut en avoir le cœur net et posa la question sans détours.

— « Vous avez combien d'enfants ? »

— « Quarante-trois, garçons et filles. »

Il y eut un brusque silence qu'elle rompit d'un éclat de rire.

— « Je suis institutrice. »

Bob respira profondément.

— « Ah ! merci, tant mieux... je vous félicite. »

Elle riait de le voir patauger, la tête perdue.

— « De quoi ? D'être institutrice ? Oh ! vous savez, il y a longtemps que j'ai passé mon B. S. »

— « Votre B. S. ? »

— « Oui ! c'est un examen : le Brevet Supérieur. »

— « Cher Brevet Supérieur ! »

— « Qu'est-ce qui vous prend ? »

— « Rien ! je suis heureux ! Vous ne pouvez comprendre à quel point je suis heureux ! »

— « Vous êtes dans l'enseignement aussi ? »

— « Non je suis forain. »

— « Vous avez une baraque ici, sur la foire ? »

— « Oui ! »

— « Oh ! pourquoi vous êtes-vous moqué de moi. Vous connaissiez la Foire aux Rêves. »

— « Je vous assure bien que non. »

— « Comment est-ce possible ? »

— « Tout simplement parce que je suis un imbécile. Mais je vais rattraper le temps perdu, vous allez voir.. Où est ma bobine ? Ah ! voici... Mais, si je tourne, que va-t-il se passer ? »

— « Mon Dieu... je vais disparaître. Vous ne rêvez pas de moi n'est-ce pas ? »

— « Vous allez disparaître ? Mais je ne le veux pas, moi... Est-ce que c'est déjà un rêve ? Ce serait trop bête. Répondez-moi voyons. Vous me regardez là, avec un sourire... »

— « Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? »

— « Mais si je rêve, vous n'existez pas... »

— « La belle affaire ! »

— « Et vous, vous rêvez ? Mais, si vous rêvez, je n'existe pas ! »

— « Sait-on jamais ! »

Bob n'avait jamais pensé qu'il pût un jour douter de sa propre

existence. Mais, à présent, tout lui paraissait possible. La jeune fille semblait accepter avec sérénité le fait de ne point exister. Mais peut-être connaissait-elle le fond des choses.

On entendait le claquement d'une porte. La jeune fille prit vivement le bras de Bob et l'entraîna vers le fond de la pièce.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas, quelqu'un... vous avez sans doute tourné la bobine. »

Dissimulés derrière un lampadaire, les jeunes gens attendirent. Bob eût volontiers envoyé l'importun au diable. Mais sa compagne regardait vers le fond de la pièce avec une grande curiosité.

Une jeune fille entra, une petite valise à la main. Bob se dressa vivement : « Ginette ! C'était bien Ginette, son air timide, ses joues rondes et fraîches.

— « Vous la connaissez ? »

— « Oui. »

Vingt années de sa vie venaient de s'abattre d'un coup. Il revit un coin de la place, le porche d'une église, des acacias boule. C'était dans un petite ville du Midi. Le manège de ses parents était installé devant la boutique d'un marchand de cierges et d'images pieuses. Ginette vivait dans cette boutique.

— « Elle est jolie... elle ressemble à Danièle Delorme. »

— « Chut ! elle va nous entendre. »

— « Mais non, voyons, c'est un rêve... »

Un rêve ? Il retrouvait de minces détails qu'il croyait avoir oubliés, jusqu'à cette mauvaise valise en carton où elle avait fourré ses frusques lorsqu'elle l'avait rejoint à la gare. Ils n'étaient pas allés loin. A Valence, on les avait pincés. La fin était lamentable. Le marchand de cire ne plaisantait pas sur le chapitre de la conduite. On avait enfermé Ginette dans une pension spéciale. Bob ne l'avait pas revue. De nombreuses années plus tard, il avait appris que Ginette avait mal tourné, puis qu'elle était morte. Et à présent, elle était là, à trois pas de lui.

— « Pourquoi reste-t-elle là ? » murmura-t-il. « C'est effrayant ! »

— « Tournez la clef ! »

Lorsque les tentures du fond eurent repris leur place, Bob osa parler à mi-voix.

— « Vous ne m'aviez pas dit qu'on pouvait voir des souvenirs. »

— « On peut rêver aussi sur des souvenirs, vous voyez bien. »

Bob devenait pensif.

— « Qu'allons-nous faire à présent ? »

— « Vous avez peur ? On fait parfois de mauvais rêves qui ressemblent à des remords. Vous voyez, il aurait mieux valu que je ne sois pas là. Je vais partir. »

— « Non ! oh non ! restez. Vous n'allez pas me laisser à présent. »

— « Comment faire ? Nos rêves n'ont rien de commun ! »

Bob considérait entre ses doigts la bobine d'apparence inoffensive.

— « J'ai une idée ! Si je mettais votre bobine avec la mienne, je pourrais nouer les deux fils, nous les déviderions ensemble. De cette façon, nous ne nous séparerions pas. »

— « C'est que... »

— « Vous avez peur à votre tour ? »

— « Non ! mais, est-ce possible ? »

— « Essayons ! »

Il y eut un tumulte de pas, les tentures s'agitèrent violemment. Un jeune homme en gris et une mulâtresse vêtue d'une robe verte firent irruption dans la pièce. Ils avaient dû se bousculer à la porte et à présent ils se jetaient des regards dépourvus d'aménité. Chacun d'eux semblait attendre le départ de l'autre.

— « C'est votre fiancé ? » chuchota Bob.

— « Non ! »

— « Qui est-ce ? »

— « Il ne m'a parlé qu'une fois... pour me demander un rendez-vous. Je ne suis pas allée au rendez-vous... »

— « Et vous ne l'avez pas revu ? »

— « Si, ici ! »

— « Vous voulez dire que vous rêvez de lui ? »

— « Quelquefois, vous voyez... On n'est pas maître de ses rêves. »

Bob examinait le garçon en gris. C'était un jeune homme élégant, du genre calicot.

— « Mais il m'agace, moi, ce petit monsieur. »

— « Ne bougez pas, vous allez voir... Il ne va pas rester longtemps. »

En effet, le jeune homme en gris consulta à plusieurs reprises son bracelet-montre et sortit.

— « Et voilà... C'est toujours ainsi. »

— « Vous l'avez fait partir. »

— « Non ! Il part tout seul... C'est dans mon rêve. »

A peine le jeune homme est-il sorti que la mulâtresse, occupée jusqu'à présent à examiner les tapisseries, se retourne brusquement et commence à se déshabiller avec une vélocité extraordinaire.

La jeune fille serra le bras de Bob.

— « Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle est folle ! »

— « Non ! Non. C'est sa manie. »

— « Elle va se déshabiller ? »

— « Oh ! complètement ! »

— « Mais il ne faut pas ! »

— « Faites-la partir. »

La mulâtresse cessa soudain son déshabillage et, l'air déçu, prit ses affaires et sortit à son tour.

La jeune fille poussa un soupir de soulagement et tourna son visage vers Bob.

— « C'était un rêve exotique ? Comment l'appellez-vous ? »

— « Blanche-Neige. C'est une danseuse... une fille stupide. Ecoutez, sortons d'ici. »

— « Comment? »

— « Oui! mettez votre béret et sortons. Cette histoire a assez duré. »

— « Mais pourquoi? »

— « Ça vous amuse, vous, ces personnages qui entrent et qui sortent? »

— « Mais ce sont des rêves... des petits bouts de rêves de rien du tout. Allons, du courage. Tout ne sera peut-être pas aussi terrible que cette Blanche-Neige, tournez doucement. »

Cette fois, c'est un monsieur très bien, en redingote. Il regarde autour de lui et semble surpris de ne voir personne. La jeune fille a poussé un petit cri étouffé.

— « Oh! »

— « Qui est ce personnage? »

— « M. l'Inspecteur d'Académie! »

— « L'Inspecteur? Qu'est-ce qu'il vient faire ici! Tournez! »

M. l'Inspecteur ne sort pas comme l'espérait Bob, mais une grande jeune femme très blonde, très élégante entre et, tout de suite, très à l'aise, engage la conversation.

— « La grande bringue! » grommelle Bob.

— « C'est une de vos amies? »

— « Non! c'est l'amie d'un de mes amis. Elle s'appelle Lulu et comme chameau!... »

— « Oui! et pourtant! »

— « Peuh! »

Bob et la jeune fille ne font pas un mouvement.

Là-bas, la conversation a pris un tour très intime. La grande fille blonde est nonchalamment assise sur un divan et découvre de fort belles jambes. M. l'Inspecteur d'Académie est debout, le coude appuyé sur une console. On dirait qu'il pose pour le photographe. Mais voici qu'il retire un écrin de la poche de sa redingote et l'ouvre distraitemment.

— « Oh! les palmes! Il ne va tout de même pas... »

Bob s'amuse prodigieusement.

— « Vous savez, si elle s'en mêle. »

— « Ah! non, je vous prie. »

Les deux personnages disparaurent dans les plis des tentures.

La jeune fille se dressa. Elle semblait très émue.

— « C'est triste, vous ne trouvez pas? »

— « Non! » fit Bob simplement.

— « Comment? Vous ne trouvez pas cette aventure navrante? »

— « Non!... qu'est-ce que vous voulez! Moi, les aventures de l'Inspecteur d'Académie... »

— « Mais il ne s'agit pas de M. l'Inspecteur d'Académie, il s'agit de nos rêves, voyez ce qu'ils deviennent... »

— « C'est peut-être, » dit Bob, « qu'ils n'étaient pas de très bonne qualité. »

La jeune fille baissa la tête.

— « Vous les regrettez?... je vous fais de la peine? Vous pleurez? Je suis une grande brute. Ecoutez. Tout ça est idiot! c'est la faute de ces sacrées bobines. »

Il emplissait la pièce de son grand corps, du mouvement de ses bras. C'était absurde à la fin de demeurer là comme des enfants peureux. Il fallait se secouer.

— « Du rêve! » s'exclamait-il, « vous voulez du rêve? Qui nous empêche d'en faire! Avons-nous besoin de bobines? Laissez-moi arranger tout ça! »

En un instant, il eut déplacé les meubles, avancé un paravent, tiré un divan auprès de la grosse lampe à abat-jour.

— « Nous voici chez nous! Asseyez-vous là, près de moi. »

Elle obéit.

— « Vous êtes bien? »

— « Très bien! »

— « Vous frissonnez... vous avez froid? »

— « Je ne sais pas. Il me semble que j'entends le bruit du vent et de la pluie. Ecoutez... »

— « Je n'entends rien, » dit Bob, « je n'aime pas la pluie. Parlez-moi plutôt de vous. »

Elle fit un petit geste de la main.

— « Oh moi!... une école grise, les petits en tabliers à carreaux blancs et gris. Tout est gris, vous voyez! »

— « Et au bout de tout ce gris, les palmes académiques! »

— « Ne vous moquez pas de moi. »

— « Me moquer de vous? Ecoutez : mon père était dompteur et ma mère acrobate. Un jour, un accident... l'hôpital... des jours noirs. Puis mes parents ont acheté un manège. C'était un manège de chevaux de bois que traînait un vieux cheval à la robe gris pommelée. Nous allions de foire en foire... Il pleuvait, j'avais froid. C'est depuis ce temps-là que je déteste la pluie. »

Pourquoi Bob disait-il ces choses? Il n'aimait pas se souvenir du temps où il était pauvre. Mais il n'était pas homme à se laisser dominer par de vagues impressions.

— « Pourquoi restons-nous là, » dit-il brusquement.

— « Où pourrions-nous aller? Nulle part nous ne pourrions demeurer ainsi... »

— « Nulle part? Pourquoi nulle part? »

— « Parce qu'ici tout est possible, nous sommes hors du monde. »

— « Mais pardon, je ne veux pas vous perdre à présent. »

Elle eut un petit rire léger.

— « Demandez aux bobines! »

— « Où sont-elles ces bobines? »

— « Elles étaient sur le guéridon, là... »

Bob se mit à la recherche des bobines. Sur tous les meubles d'abord, puis sur le tapis, à quatre pattes. En vain : les bobines avaient disparu.

La jeune fille, debout, le regardait d'un air consterné.

— « Elles ont dû rouler sous un meuble et le fil a dû se dévider tout seul? »

— « Eh bien? »

— « Vous ne comprenez pas? Comment savoir si nous n'avons pas rêvé, si nous ne rêvons pas encore? »

A présent, le décor de la pièce ne leur paraissait plus qu'un bric-à-brac poussiéreux. La lumière de la lampe elle-même devenait grise comme si le jour se levait.

— « Donnez-moi la main, » dit Bob, « et sortons. »

Il prit la main de la jeune fille et tous deux se dirigèrent vers les tentures du fond. Ils s'attendaient à trouver un obstacle imprévu, ils ne savaient quoi, un escalier dérobé, un labyrinthe. Mais, derrière la tenture, il n'y avait qu'un pan de toile mouillée que le vent rabattait.

— « Couvrez-vous, » dit-il, « il fait froid. »

Elle ne répondit pas. Bob se retourna. La jeune fille avait disparu.

Le vent s'engouffrait dans l'ouverture béante. Une corde mal ajustée se détacha brusquement et cingla Bob au visage, à toute volée. La porte d'une roulotte voisine s'ouvrit. La cartomancienne descendit, rouge et noire, dans le faisceau lumineux. Bob, stupide, la regardait venir.

— « Attends un peu, il mouille, » cria le Pierrot blanc.

La femme aperçut soudain Bob et fit un brusque écart.

— « Bonsoir, monsieur Liénard, » fit-il, « j'ai failli faire pipi sur vos souliers. »

La porte glissa sans bruit. Bob retrouva avec plaisir l'odeur des cuirs et du vernis. D'un geste avide, il tira à lui la tablette du bar et se servit un grand verre de cognac. Tandis qu'il buvait, ses yeux tombèrent sur la grande feuille blanche étalée sur la table. Les deux billets n'y étaient plus.



CHANGEMENT D'ADRESSE D'ABONNÉS

Nous rappelons à nos abonnés qu'il ne pourra être tenu aucun compte des indications de changements d'adresse qui ne seraient pas accompagnées de la somme de 30 francs en timbres.

Le temps n'arrange pas tout

(Time is the traitor)

par ALFRED BESTER

C'est un lieu commun que de dire que le monde devient de plus en plus compliqué. La vie d'un Français de 1954 est affectée aussi bien par les événements d'Indochine et de Corée, que par les essais de fusées à Woomera (Australie) ou par les cours de Bourse à Wall Street et les délibérations des gouvernements de Washington ou de Moscou.

Que sera la situation dans la civilisation galactique des millénaires futurs, avec des milliers de planètes habitables, les communications interstellaires, les mille et une complexités d'une civilisation superscientifique? Comment les chefs d'entreprise pourront-ils y prendre leurs décisions?

On a pensé aux machines cybernétiques. Mr. Bester propose une autre solution: l'emploi d'hommes exceptionnels, capables d'intégrer les milliers de facteurs gouvernant le monde d'après-demain, et de prendre des décisions.

Avec « le Temps n'arrange pas tout » vous allez donc faire connaissance avec « le Marchand de Décisions », un des maîtres de l'univers galactique... mais cependant un être humain capable de chagrin et de désespoir d'amour. Car le thème de l'histoire que va vous conter Alfred Bester n'est qu'une variation d'un thème éternel: l'Homme, l'Ami et la Femme. Mais ce qui le distingue du thème habituel c'est que, cette fois, la nouvelle se situe dans une société future où les données de la vie sociale, économique et scientifique sont sensiblement différentes de la nôtre, ce qui n'empêche pas la conclusion du récit d'être singulièrement amère.



Il est impossible de revenir en arrière dans le temps, comme il est impossible de le rattraper. En général les dénouements heureux laissent un arrière-goût aigre-doux.

Il était une fois un homme qui s'appelait John Strapp; l'homme le plus précieux, le plus puissant, le plus considéré, d'un monde englobant 700 planètes qui comprenaient une population de 1.700 milliards d'âmes. Une seule qualité était à la base de cette considération: il savait prendre des Décisions. Notez le D majuscule. Dans ce monde incroyablement complexe, John Strapp était une des rares personnes à savoir prendre des Décisions Importantes et dans 87 % des cas il tombait juste. Aussi vendait-il ses Décisions au prix fort.

Il existait également une entreprise industrielle, nommée... disons... *les Biotiques Bruxton*, qui avait des usines sur Deneb Alpha, Mizar III, la Terre, et dont le siège social se trouvait sur Alcor IV. Les bénéfices bruts annuels des *Biotiques Bruxton* atteignaient le chiffre énorme de 270 millions de crédits (1). Pour faire face à la complexité de ses relations commerciales avec la clientèle et la concurrence, cette entreprise faisait appel aux services de 200 spécialistes, économistes éminents, représentant chacun une particule infime de cet ensemble gigantesque. De par ce monde il n'existait personne de taille à coordonner le tout.

Or, un jour, *les Biotiques Bruxton* eurent à prendre une Décision Importante pour déterminer leur ligne de conduite. En effet, un de leurs experts en recherches, un certain E. T. A. Goland, employé aux laboratoires de Deneb, avait découvert un nouveau catalyseur de la synthèse biotique. Il s'agissait d'une hormone qui rendait les molécules nucléoniques aussi malléables que l'argile. Cet argile se laissait modeler et étirer dans n'importe quel sens. Il restait à savoir si les *Biotiques Bruxton* devaient abandonner leurs anciennes méthodes de culture et réoutiller leurs usines afin d'appliquer cette nouvelle technique? Cette décision impliquait des ramifications infinies de facteurs agissant les uns sur les autres : prix de revient, économies, durée de fabrication, approvisionnements, demande, réadaptation de la main-d'œuvre, brevets, propriété industrielle, procès en contrefaçon, etc. Il n'y avait qu'une seule réponse et seul Strapp était capable de la donner.

Les négociations préliminaires furent menées tambour battant. La firme « *Strapp et Cie* » fit savoir aux *Biotiques Bruxton* que les honoraires de John Strapp seraient de 100.000 crédits, plus 1 % des parts de fondateur de la *Société des Biotiques Bruxton*. C'était à prendre ou à laisser. *Les Biotiques Bruxton* s'empressèrent d'accepter.

Ce fut alors que la situation se corsa. En effet, John Strapp était un homme très demandé. Son plan de travail, prévoyant l'élaboration de deux Décisions par semaine, était au complet jusqu'à la fin de l'année. *Les Biotiques Bruxton* pouvaient-ils attendre jusqu'à l'année suivante ? Non, c'était impossible. Ils reçurent par TT (2) la liste complète des engagements de John Strapp et on leur fit comprendre qu'ils n'avaient qu'à s'arranger avec l'un de ceux qui étaient inscrits avant eux s'ils désiraient passer plus rapidement. *Les Biotiques Bruxton* négocièrent, soudoyèrent, firent du chantage, et finalement réussirent à gagner le maximum de places. L'arrivée de John Strapp à l'usine centrale sur Alcor fut prévue pour le lundi 29 juin, à midi précis.

Et ce fut le début du mystère. Le lundi en question, à 9 heures du matin, Aldous Fisher, l'acariâtre homme de liaison de Strapp, fit son apparition dans les bureaux des *Biotiques Bruxton*. Après une brève conférence avec le vieux Bruxton en personne, l'avis suivant fut radio-diffusé à travers l'usine :

(1) Monnaie imaginaire.

(2) TT : Télégramme Télévisé (bélinogramme interstellaire).

Attention! Attention! Urgent! Urgent! Ordre à tout membre du personnel masculin se nommant Kruger de se présenter immédiatement au bureau central. Nous répétons : Ordre à tout membre du personnel masculin se nommant Kruger de se présenter immédiatement au bureau central. Urgent. Nous répétons : Urgent!

Quarante-sept hommes répondant au nom de Kruger se présentèrent au bureau central et furent aussitôt renvoyés chez eux, avec l'injonction de ne pas sortir de leur maison jusqu'à nouvel ordre. La police de l'usine procéda, sur-le-champ, à un criblage rapide et, talonnée par l'irascible Fisher, vérifia les cartes d'identité de tous les employés qu'elle put atteindre. A l'usine il ne devait plus rester aucun homme portant le nom de famille Kruger, cependant il fut impossible de vérifier en trois heures l'identité de chacun des 2.500 membres du personnel.

A 11 heures 30, l'usine centrale des *Biotiques Bruxton* était en effervescence. Pourquoi tous les Kruger avaient-ils été renvoyés chez eux ? Quel rapport cette mesure pouvait-elle avoir avec le légendaire John Strapp ? Quel genre d'homme était ce Strapp ? A quoi ressemblait-il ? Comment se comportait-il ? Bon an, mal an, il gagnait 10 millions de crédits. Un pour cent du monde lui appartenait. Dans l'esprit des employés des *Biotiques Bruxton*, il était si près de Dieu qu'ils s'attendaient à voir des anges, avec des trompettes en or, environnant une créature géante, barbue, d'une sagesse et d'une bonté infinies.

A 11 heures 40 arriva la garde du corps personnelle de Strapp : une section de sécurité composée de dix hommes, en civil, qui vérifièrent aussitôt toutes les portes, tous les ateliers et tous les recoins, avec une compétence glaciale. Ils donnèrent des ordres. Ils firent enlever ceci, exigèrent que cela soit fermé et que ceci ou cela soit fait immédiatement. Tout fut fait. Personne ne discutait les ordres des employés de Strapp. Puis la section de sécurité s'établit devant la grille d'entrée principale et attendit. Tout ce qui était *Biotiques Bruxton* retenait son souffle.

Midi sonna. Un point argenté parut dans le ciel. Il s'approcha avec un sifflement perçant. Le navire interstellaire vint se poser à une vitesse angoissante, mais avec une remarquable précision, devant la grille principale. La porte du navire s'ouvrit brusquement. Deux costauds sautèrent vivement au sol, leurs yeux fouillant les alentours. Le chef de la section de sécurité donna un signal. Deux secrétaires sortirent du navire, l'une brune, l'autre rousse, d'une beauté frappante, élégantes, et qui semblaient particulièrement intelligentes. Elles étaient suivies d'un employé, paraissant une quarantaine d'années, vêtu d'un costume affreusement mal coupé, les poches bourrées de papiers et qui portait de grosses lunettes à monture de corne. Il semblait harassé. Sur ses talons arrivait un homme magnifique, grand, majestueux, imberbe, d'une démarche compassée, mais apparemment un puits de science.

Les deux costauds encadrèrent le bel homme, l'escortèrent jusqu'en haut des marches du perron et passèrent avec lui la porte d'entrée principale, suivis de l'employé et des secrétaires. Le tout « *Biotiques*

Bruxton » poussa un soupir de satisfaction. John Strapp n'était une déception pour aucun. En effet, il était Dieu en personne et on éprouvait du plaisir à savoir que 1 % de soi-même lui appartenait. Les visiteurs traversèrent le grand hall, en direction du bureau du vieux *Bruxton*, et y entrèrent. *Bruxton* les attendait, trônant majestueusement derrière sa table de travail. En les voyant entrer, il se leva d'un seul bond et se précipita à leur rencontre. Il saisit avec ferveur la main de l'homme magnifique et s'exclama :

— « Mr. Strapp ! Monsieur, je vous souhaite la bienvenue au nom de toute mon organisation. »

L'employé ferma la porte et dit :

— « C'est moi Strapp ! »

Il fit un mouvement de tête en direction de sa « doublure » qui alla tranquillement s'asseoir dans un coin.

— « Où sont vos données ? »

Le vieux *Bruxton* désigna timidement sa table de travail. Strapp s'y installa, s'empara de dossiers épais et se mit à les étudier. Un homme maigre. Un homme harassé. Un homme d'une quarantaine d'années. Des cheveux noirs, raides. Des yeux bleu faïence. Une qualité dominait : une assurance extraordinaire. Mais lorsqu'il parlait, il y avait une trace de nervosité dans sa voix, qui révélait quelque chose de violent et de profondément ancré en lui.

Après deux heures de lecture à une vitesse vertigineuse, accompagnée de commentaires marmottés à ses secrétaires, qui prenaient des notes cryptographiques, en symboles du calcul de *Whitehead* (1), Strapp déclara :

— « Je veux visiter l'usine. »

— « Pourquoi faire ? » demanda *Bruxton*.

— « Pour mieux la sentir, » répondit Strapp. « Une Décision implique toujours une nuance. C'est même le facteur le plus important. »

Ils sortirent du bureau et la parade commença : la section de sécurité, les costauds, les secrétaires, « l'employé », l'acariâtre *Fisher* et la magnifique « doublure ». Ils allèrent partout. Ils visitèrent tout. « L'employé » se chargea de la plus grosse partie du travail de « Strapp ». Il parla aux ouvriers, aux contremaîtres, aux techniciens, aux chefs, petits, grands et moyens. Il demanda des noms, bavarda, présenta des gens au grand homme, leur parla de leurs familles, des conditions de travail, de leurs ambitions. Il explora, huma et tâta. Après quatre heures épuisantes la parade retourna au bureau de *Bruxton*. « L'employé » ferma la porte. La « doublure » s'effaça dans son coin.

— « Eh bien ? » demanda le vieux *Bruxton* : « Oui ou non ? »

— « Attendez, » aboya Strapp.

Il parcourut les notes de ses secrétaires, les assimila, ferma les yeux,

(1) Le calcul de *Whitehead* permet d'appliquer l'algèbre non seulement à l'arithmétique, mais au raisonnement logique. C'est un système couramment employé maintenant dans les Compagnies d'Assurances pour la comparaison des contrats.

puis resta debout immobile et silencieux au milieu de la pièce, pareil à un homme qui tend l'oreille pour essayer de percevoir un murmure éloigné.

— « C'est oui, » décida-t-il.

Et c'est ainsi qu'il fut plus riche de 100.000 crédits et de 1 % des parts de fondateur de la *Société des Biotiques Bruxton*. En contrepartie, les *Biotiques Bruxton* étaient certains à 87 % que la Décision était juste. Strapp rouvrit la porte du bureau, la parade se reforma et quitta l'usine. Les membres du personnel des *Biotiques Bruxton* saisirent cette occasion ultime pour prendre des photographies et toucher le grand homme. « L'employé », affable et empressé, fut on ne peut plus aimable avec tout le monde. Il demandait leur nom aux gens, faisait les présentations et plaisantait avec chacun. Au moment où la parade atteignit le navire interstellaire, le brouhaha des voix et les éclats de rire s'amplifièrent. Puis l'incroyable se produisit.

— « Toi ! » hurla subitement « l'employé ».

Sa voix grinça horriblement.

— « Espèce de fils de chienne ! Espèce de sacré bâtard assassin ! C'est l'instant que j'attendais ! Je l'attends depuis dix ans ! »

De la poche intérieure de son veston, il sortit brusquement un pistolet plat et abattit l'homme d'une balle en plein front.

Il y eut un grand silence. Tous les spectateurs présents restèrent figés tandis que la cervelle et le sang jaillissaient de la tête de la victime et que le corps s'effondrait. Puis le personnel de Strapp passa immédiatement à l'action. « L'employé » fut catapulté dans le navire. Les secrétaires suivirent, puis la doublure. Les deux costauds bondirent à bord derrière et la porte claqua en se refermant. Le navire décolla et disparut dans un gémissement qui se perdit dans le lointain. Les dix gardes du corps en civil s'éclipsèrent furtivement. Seul l'agent de liaison de Strapp, Fisher, fut abandonné auprès du cadavre, au milieu de la foule horrifiée.

— « Vérifiez son identité, » aboya Fisher.

Quelqu'un prit le portefeuille du mort et l'ouvrit.

— « William F. Kruger, bio-mécanicien. »

— « Le sacré idiot ! » s'exclama Fisher rageusement. « Il avait cependant été prévenu. Nous avions averti tous les Kruger. Bon ! Appelez la police. »

♦♦

C'était le sixième assassinat commis par Strapp. Il lui en coûta exactement 500.000 crédits pour arranger l'affaire. Les cinq autres lui en avaient coûté autant. En principe, la moitié de la somme allait à un homme suffisamment désespéré pour prendre la place du tueur et plaider la folie temporaire. L'autre moitié était versée aux héritiers du défunt. Six de ces « remplaçants » languissaient dans différentes prisons, condamnés à des peines allant de 20 à 50 ans, leurs familles plus riches de 250.000 crédits.

Dans un appartement de l'Alcor Splendide, le personnel de John Strapp conférait sombrement.

— « Six en six ans, » dit amèrement Aldous Fisher. « Nous ne réussirons plus à garder ceci sous silence bien longtemps. Tôt ou tard quelqu'un demandera pourquoi John Strapp engage toujours des employés fous. »

— « Nous achèterons ce type, comme les autres, » observa la secrétaire rousse. « Les moyens de Strapp lui permettent de telles fantaisies. »

— « Il a de quoi se payer un assassinat par mois, » murmura la magnifique « doublure ». »

— « Non ! » lança Fisher en secouant énergiquement la tête. « Il est possible d'acheter les gens jusqu'à un certain point et pas plus loin. On atteint un point de saturation. Et à présent nous l'avons atteint. Qu'allons-nous faire ? »

— « Mais que diable peut bien avoir Strapp ? » s'enquit un des costauds.

— « Qui sait ? » s'exclama Fisher, exaspéré. « Il a une idée fixe : Kruger. Il rencontre un nommé Kruger... n'importe quel homme répondant au nom de Kruger. Il hurle. Il jure. Il assassine. Ne m'en demandez pas la raison. C'est quelque chose d'enfoui dans son passé. »

— « Ne lui avez-vous jamais demandé ? »

— « Comment aurais-je fait ? Ça le prend comme une crise d'épilepsie. Il ne se souvient jamais de ce qui s'est produit. »

— « Emmenez-le chez un psychanaliste, » suggéra la « doublure ». »

— « Il n'en est pas question. »

— « Pourquoi ? »

— « Vous êtes nouveau venu parmi nous, » dit Fisher. « Vous ne pouvez pas comprendre. »

— « Alors, éclairez ma lanterne. »

— « Je procéderai par analogie. Au xx^e siècle les gens jouaient aux cartes avec un jeu de 52 cartes. C'était une époque simple. De nos jours tout est plus complexe. Nous jouons avec des jeux de 5.200 cartes. Compris ? »

— « Oui, je crois suivre votre raisonnement. »

— « Un esprit peut se représenter 52 cartes. Avec un tel nombre il est capable de prendre des décisions. Mais aucun cerveau n'est de taille à s'en représenter 5.200... aucun, exception faite de celui de Strapp. »

— « Mais nous avons des préducteurs électroniques pour ça. »

— « Qui sont parfaits lorsqu'il s'agit uniquement de cartes, mais lorsqu'il faut également tenir compte de 5.200 joueurs... de leurs préférences, de leurs aversions, de leurs tendances, de leurs vues d'avenir et ainsi de suite... en un mot de tout ce que Strapp qualifie de « nuances », alors lui seul est capable de faire ce que même une machine ne saurait accomplir. Il est unique, or nous pourrions détruire cette unicité par la psychanalyse. »

— « Comment ça ? »

— « Parce que chez Strapp il s'agit d'un processus inconscient, »

expliqua Fischer, irrité. « Il ignore complètement comment il fait. S'il le savait il réussirait à prendre 100 % de décisions justes, au lieu de 87 % seulement. Oui, c'est bien un processus inconscient et pour autant que nous sachions il peut y avoir un lien entre cette anomalie et le fait que Strapp assassine les Kruger. En le débarrassant de l'une, nous pourrions détruire l'autre. Or, nous ne pouvons courir ce risque. »

— « Alors, qu'allons-nous faire? »

— « Protéger notre avoir, » dit Fisher en jetant un regard de mauvais augure autour de lui. « C'est là une chose que vous ne devez jamais oublier, même pendant un seul instant. Nous avons trop travaillé pour créer Strapp pour permettre qu'on nous le détruise. Il faut que nous protégions ce qui nous appartient. »

— « Je suis convaincue qu'il aurait besoin d'un ami, » dit la secrétaire brune.

— « Pourquoi faire? »

— « Pour nous permettre de découvrir ce qui le travaille, sans rien détruire. Généralement les gens se confient à leurs amis. Strapp pourrait parler. »

— « Mais nous sommes tous ses amis. »

— « Non, c'est justement ce que nous ne sommes pas. Nous ne sommes que ses associés. »

— « Avez-vous couché avec lui? »

— « Naturellement. »

— « S'est-il confié à vous? »

— « Non. »

— « Et à vous? » demanda Fischer en pointant du doigt vers la rousse.

— « Cela n'a rien de folichon de coucher avec Strapp. C'est toujours la grande bagarre. »

— « Comment ça? »

— « Il cherche quelque chose qu'il ne trouve jamais. »

— « Quoi? »

— « Une femme, je crois. Une femme d'un type particulier. »

— « Une femme qui s'appelle Kruger? »

— « Je ne sais pas. »

— « Sacré nom d'un chien! Tout ceci n'a aucun sens. »

Fisher réfléchit un instant. « Bon. Je crois qu'il va nous falloir embaucher un ami pour Strapp et réduire l'emploi du temps de ce dernier pour donner à cet ami une chance de le faire parler. A partir de ce jour, son plan de travail ne comportera plus qu'une Décision par semaine. »

— « Mon Dieu! » s'exclama la brune. « Mais c'est une perte sèche de cinq millions par an. »

— « Nous sommes obligés de le faire, » déclara Fisher, farouche. « Ou bien il nous faut accepter cette perte dès maintenant, ou bien nous devons nous résigner à tout perdre plus tard. Nous sommes suffisamment riches pour la supporter. »

— « Et comment allez-vous vous y prendre pour lui dénicher un ami? » demanda la doublure.

— « J'ai déjà dit que nous en embaucherions un. Et ce sera le meilleur. Demandez la Terre par TT. Dites-leur de trouver Frank Alceste et de nous le passer d'urgence. »

— « Frankie! » minauda la rousse. « Oh! Je me pâme! »

— « O-o-o-oh! Frankie! »

La brune s'éventa.

— « Vous parlez du Fatal Frank Alceste? Le champion des poids lourds? » demanda un des costauds avec une crainte respectueuse. « Je l'ai vu battre Lorenzo Jordan! Quel combat! »

— « A présent il est acteur, » déclara la « doublure ». « Je me souviens avoir travaillé une fois avec lui. Il chante. Il danse. Il... »

— « Et il est doublement fatal, » l'interrompit Fisher. « C'est lui que nous engagerons. Préparez un contrat. Frank Alceste sera l'ami de Strapp. Et dès que Strapp aura fait sa connaissance, il sera... »

— « Faire la connaissance de qui? »

Strapp était sur le seuil de sa chambre à coucher, bâillant, clignant des yeux à la lumière vive du salon. Il dormait toujours d'un sommeil très profond après une de ses crises.

— « De qui dois-je faire la connaissance? »

Il regarda autour de lui, svelte, gracieux, mais avec un air harassé et indubitablement possédé.

— « Il s'agit d'un certain Frank Alceste, » expliqua Fisher. « Voilà des mois qu'il nous casse les pieds pour vous être présenté et nous ne pouvons plus nous en dépêtrer. »

— « Frank Alceste? » murmura Strapp. « Je n'en ai jamais entendu parler. »

*
**

Strapp savait prendre des décisions ; Alceste savait se faire des amis. C'était un homme vigoureux, de 35 ans environ, aux cheveux blond roux, au visage parsemé de taches de rousseur, au nez cassé et aux yeux gris profondément enfoncés. Il avait une voix grêle, mais douce. Il avait ce port nonchalant de l'athlète qui a presque quelque chose d'efféminé. Il charmait les gens sans savoir comment et même sans le vouloir. Il charma Strapp, mais ce fut réciproque. Ils se lièrent d'amitié.

— « Ecoutez, nous sommes réellement devenus des amis, » dit Alceste à Fisher en lui rendant le chèque que celui-ci venait de lui remettre en paiement de ses services. « Je n'ai que faire de cet argent, alors que ce vieux Johnny, lui, a besoin de moi. Oubliez que des appointements sont prévus à notre contrat et déchirez-le. J'essayerai de remettre Johnny d'aplomb par amitié pour lui et à mon propre compte. »

Alceste pivota sur ses talons et quitta l'appartement du Rigel Splendide où cette conversation venait d'avoir lieu. Il passa devant les deux secrétaires qui le dévoraient des yeux.

— « Si je n'étais pas aussi occupé, Mesdames, » murmura-t-il, « j'aimerais certainement vous faire un brin de cour. »

— « Oh ! faites-moi la cour, Frankie, » s'écria la brune de but en blanc.

La rousse était incapable de parler, elle fondait d'amour.

Et tandis que l'équipe « *Strapp et Cie* » zigzagait lentement de ville en ville et de planète en planète, vendant une Décision par semaine, Alceste et Strapp se payaient du bon temps, pendant que la magnifique « doublure » accordait des interviews et posait pour les photographes. Il y eut quelques interruptions lorsque Frankie fut obligé de retourner sur la Terre pour y tourner ses films, mais entre temps les deux amis jouaient au golf, au tennis, aux boules, pariaient sur les chevaux et les chiens, allaient voir des combats de boxe et assistaient à des réceptions. Ils fréquentaient assidûment les boîtes de nuit et un jour Alceste vint trouver Fisher avec un étrange rapport.

— « Moi, je ne sais pas exactement à quel point vous faites surveiller Johnny, » lui dit-il, « mais si vous vous imaginez qu'il dort bien tranquillement dans sa petite crèche, toutes les nuits, vous vous mettez drôlement le doigt dans l'œil. »

— « Pourquoi donc ? » demanda Fisher, surpris.

— « Alors que vous croyez qu'il repose son cerveau, ce vieux Johnny sort sournoisement toutes les nuits. »

— « Comment le savez-vous ? »

— « Par la réputation qu'il a, » lui dit Alceste, tristement. « Il est connu partout. Johnny est connu dans tous les bistrots (1) d'ici jusqu'à Orion. Et sa réputation n'est pas jolie-jolie. »

— « Ils savent qui il est ? »

— « Non, ils ne le connaissent que par son surnom : Le Ravageur, »

— « Le Ravageur ? »

— « Ouais. « Dévastation » qu'ils l'appellent aussi. Il consomme les femmes comme un incendie de forêt consume les arbres. Vous ignorez ça, hein ? »

Fisher secoua la tête négativement.

— « Il doit payer ses dépenses sur son argent de poche, » ajouta Alceste méditativement, en s'en allant.

Il y avait en effet quelque chose de terrifiant dans la façon de posséder dont Strapp « consommait » les femmes. Accompagné d'Alceste, il entraînait dans une boîte de nuit, s'installait à une table et se mettait à boire. Puis il se levait et inspectait froidement la salle, table après table, femme après femme. Parfois des hommes le prenaient en mauvaise part et cherchaient la bagarre. Strapp se débarrassait d'eux froidement et rageusement, d'une manière qui suscitait l'admiration professionnelle d'Alceste. Frankie, lui, ne se battait pas. Jamais un professionnel ne touche à un amateur. Cependant il essayait de son mieux de maintenir l'ordre public, et s'il n'y parvenait pas, il faisait l'arbitre.

(1) En français dans le texte.

Après avoir inspecté toutes les femmes présentes, Strapp se rasseyait et attendait le spectacle, détendu, bavardant, riant. Lorsque les girls apparaissaient sur la scène, sa sinistre obsession le reprenait, il scrutait leurs rangs attentivement et froidement. Il était bien rare qu'il découvrit une femme qui l'intéressât. En ce cas, elles étaient toujours du même type : des cheveux noirs comme du jais, des yeux noirs comme de l'encre, un teint clair et une peau de satin. Alors les ennuis commençaient.

S'il s'agissait d'une artiste, Strapp se rendait dans les coulisses après le spectacle. Il soudoyait, il se battait, il intimidait et réussissait toujours à forcer la porte de la loge. Il faisait face à la femme surprise, la dévisageait en silence, puis lui demandait de parler. Il écoutait sa voix et brusquement bondissait sur elle comme un tigre, l'empoignant violemment et à l'improviste. Parfois il y avait de hauts cris, d'autres fois une défense courageuse, quelquefois de la complaisance. A aucun moment Strapp n'était satisfait. Il quittait la femme aussi brusquement qu'il l'avait assaillie, payait sans rechigner tous les dégâts, dédommageait la femme comme un gentleman et repartait renouveler ses exploits dans une boîte de nuit puis dans d'autres, jusqu'à l'aube.

S'il s'agissait d'une cliente, Strapp l'accaparaît aussitôt, se débarrassant de son cavalier ou, si cela s'avérait impossible, suivait la femme jusqu'à son domicile et s'y conduisait exactement comme il le faisait dans les loges des artistes. Là encore, il abandonnait la femme, la dédommageait comme un homme du monde, et partait continuer ses recherches d'obsédé.

— « Mon Dieu, je croyais en connaître un bout sur la vie, mais cette façon d'agir me fait peur, » avoua Alceste à Fisher. « Je n'ai encore jamais vu d'homme aussi emporté. S'il se calmait un tout petit peu, il pourrait avoir n'importe quelle femme d'une façon bien plus agréable. Mais il n'y a rien à faire. Il est certain que quelque chose le pousse à agir ainsi. »

— « Quoi ? »

— « Je n'en sais rien. Il semble lutter contre la montre. »

Quand Strapp et Alceste furent devenus des amis vraiment intimes, Strapp l'autorisa à l'accompagner dans ses recherches diurnes qui étaient même encore plus étranges. Pendant la tournée de l'équipe « *Strapp et Cie* » à travers les planètes et les industries, Strapp visitait le Bureau de la Statistique Démographique dans chaque ville où ils faisaient escale. Là, il soudoyait le chef de service et lui présentait un bout de papier sur lequel il avait inscrit :

Taille	1 m. 67	Poitrine	85
Poids	60 kilos	Tour de taille	65
Cheveux	Noirs	Hanches	80
Yeux	Noirs	Chaussures	38

— « Je veux le nom et l'adresse de toutes les femmes de plus de

21 ans répondant à ce signalement, » disait Strapp. « Je vous payerai 10 crédits par nom fourni. »

Vingt-quatre heures plus tard la liste arrivait et aussitôt Strapp commençait une chasse de possédé, dévisageant, parlant, faisant parler, parfois se jetant sur la femme de sa façon terrifiante, mais l'indemnisant toujours comme un gentleman. Cette procession incessante de femmes de grande taille, aux cheveux couleur de jais, aux yeux couleur d'encre et aux belles poitrines, donnait le vertige à Alceste.

— « Il a certainement une idée fixe, » dit Alceste à Fisher, dans leur appartement au Cygnus Splendide. « Voilà comment je vois la chose : il cherche une femme bien déterminée et aucune ne répond aux caractéristiques particulières qu'il a en tête. »

— « Une femme se nommant Kruger ? »

— « J'ignore si l'histoire Kruger a quelque chose à voir là-dedans. »

— « Se montre-t-il difficile ? »

— « Eh bien ! Je vais vous dire quelque chose. Certaines de ces femmes... moi... je les qualifierais de sensationnelles. Mais il ne semble même pas y prêter attention. Il les regarde simplement et passe son chemin. D'autres... de véritables chiennes, il les assaille, faisant honneur à son sobriquet de Ravageur. Et c'est un petit tour qu'il exécute de sang-froid, simplement pour pouvoir les observer en pleine action. »

— « Mais que cherche-t-il ? »

— « Je ne le sais pas encore, » dit Alceste, « mais je le découvrirai. J'ai préparé un petit truc. C'est un risque à courir, mais Johnny vaut bien ça. »

*
**

Cela se produisit à l'Arène, où Strapp et Alceste étaient allés voir une paire de gorilles s'entre-déchirer dans une cage en verre. Ce fut une affaire sanglante et les deux hommes convinrent que les combats de gorilles étaient aussi peu civilisés et aussi sauvages que les combats de coqs. Ils s'en allèrent dégoûtés. Dehors, dans les longs couloirs bétonnés, vides, un homme ratatiné traînait. Sur un signe imperceptible d'Alceste, il se précipita vers eux, comme un chasseur d'autographes.

— « Frankie ! » s'écria-t-il. « Ce bon vieux Frankie ! Ne te souviens-tu pas de moi ? »

Alceste le dévisagea.

— « Je suis Bloopers Davies. Nous avons été élevés ensemble dans notre vieux quartier. Ne te souviens-tu vraiment plus de Bloopers Davies ? »

— « Bloopers ? »

Le visage d'Alceste s'éclaira.

— « Mais certainement. Cependant il me semble qu'à l'époque c'était Bloopers Davidoff ? »

— « Et comment donc ! » s'exclama l'homme ratatiné en riant. « Aussi vrai qu'à l'époque toi tu t'appelais Frankie Kruger ! »

— « C'est exact, » dit Frankie. « C'était bien Kruger. J'ai changé de nom lorsque je suis passé boxeur professionnel. »

Il fit un geste brusque en direction de l'homme ratatiné, qui recula jusqu'au mur et décampa.

— « Espèce de fils de chienne ! » hurla Strapp.

Son visage était blanc et se contractait hideusement.

— « Espèce de bâtard assassin ! C'est le moment que j'attendais ! Il y a dix ans que je l'attends ! »

Il sortit soudain un pistolet plat de la poche intérieure de son veston et fit feu. Alceste eut juste le temps de faire un pas de côté et la balle ricocha le long du couloir avec un gémissement aigu. Strapp tira de nouveau et la flamme brûla la joue d'Alceste. Il se jeta sur Strapp, lui saisit le poignet, le paralysant par une prise très puissante. Il détourna le pistolet et saisit Strapp à bras le corps. Le souffle de Strapp devint sifflant. Ses yeux roulèrent. Au-dessus d'eux résonnaient les hurlements sauvages de la foule.

— « C'est entendu, je suis Kruger ! » grogna Alceste. « Oui, Mr. Strapp, je me nomme Kruger. Et alors ? Qu'allez-vous faire ? »

— « Fils de chienne ! » hurla Strapp, se débattant, comme tout à l'heure un des gorilles. « Tueur ! Assassin ! Je t'arracherai les entrailles ! »

— « Pourquoi à moi ? Pourquoi à un Kruger ? »

Faisant appel à toutes ses forces, Alceste traîna Strapp vers une niche et l'y enfonça. Faisant une barrière de son corps, il boucha l'ouverture de sa carcasse énorme.

— « Qu'ai-je bien pu te faire, il y a dix ans ? »

Avant de s'évanouir, Strapp lui lâcha toute l'histoire, avec les éclats de voix d'une bête enragée.

Après avoir mis Strapp au lit, Alceste se rendit au salon luxueux de l'appartement qu'ils occupaient à l'Indi Splendide et mit les associés au courant.

— « Ce vieux Johnny était amoureux d'une jeune femme. Sima Morgan, » commença-t-il. « Elle partageait son amour. C'était un grand amour romanesque. Ils devaient se marier. Puis Sima Morgan fut tuée par un type nommé Kruger. »

— « Kruger ! C'est donc ça le lien. Et comment fut-elle tuée ? »

— « Ce Kruger était un raté, un ivrogne, bien que de bonne souche. Son dossier était lourdement chargé d'accidents. On lui retira son brevet de pilote, mais cela ne lui fit ni chaud ni froid. Il soudoya un garagiste et acheta un avion à réaction qu'il pilotait sans permis. Un jour il vint s'écraser sur une école. Il défonça le toit et tua treize gosses, ainsi que leur institutrice... c'était sur la Terre, à Berlin. »

— « Mon Dieu ! » murmura un des costauds.

— « Kruger n'a jamais été retrouvé. Il se mit à sauter de planète en planète et est toujours en fuite. Sa famille lui envoie de l'argent. La police est incapable de le retrouver. Strapp le recherche, parce que cette institutrice était sa fiancée... Sima Morgan. »

Il y eut un long silence, puis Fisher demanda :

— « Il y a combien de temps de ça ? »

— « D'après ce que j'ai compris l'accident a dû se produire il y a dix ans et huit mois. »

Fisher s'absorba dans des calculs.

— « Et il y a exactement dix ans et trois mois que Strapp prouva pour la première fois son talent de prendre des Décisions. Des Décisions Importantes. Avant ça il était inconnu de tout le monde. Puis survint la tragédie et dans son sillage cette nervosité de Strapp et ce talent. Vous n'allez pas me dire que l'une n'a pas été créée par l'autre. »

— « Personne ne vous dit rien. »

— « Aussi voilà pourquoi il tué, encore et toujours, » dit froidement Fisher. « Bon. Idée fixe de vengeance. Mais que vient faire là-dedans cette histoire des girls et du Ravageur ? »

Alceste sourit tristement.

— « Avez-vous jamais entendu l'expression : « Une femme sur un million ! »

— « Qui ne l'a pas entendue ? »

— « Si votre fiancée est la seule sur un million de femmes, cela signifie qu'il doit y en avoir neuf autres absolument identiques dans une ville de dix millions, n'est-ce pas ? »

D'un air surpris, les associés de Strapp opinaient de la tête.

— « Partant de cette notion, ce vieux Johnny pense pouvoir retrouver le double de Sima Morgan. »

— « Comment ? »

— « Il a transposé le problème sur le plan mathématique. Voici son raisonnement : il existe une chance sur 64 milliards que deux empreintes digitales soient identiques. Mais aujourd'hui le monde compte 1.700 milliards d'habitants. Par conséquent il peut y avoir 26 individus dont les empreintes digitales concordent, et peut-être même plus. »

— « Pas forcément. »

— « Certes, pas forcément, mais cette chance exige néanmoins et c'est tout ce que Johnny demande. Il se dit que s'il y a 26 chances que les empreintes digitales concordent, il y a au moins une chance que deux personnes soient identiques sous tous les rapports. Aussi, est-il persuadé qu'en cherchant bien il peut trouver le double de Sima Morgan. »

— « C'est ridicule ! »

— « Je ne vous le fais pas dire, mais c'est la seule chose qui le maintient. C'est une sorte de bouée de sauvetage faite de chiffres. Elle maintient sa tête hors de l'eau... cette idée baroque que tôt ou tard il pourra reprendre la vie au même point où la mort l'avait brisée il y a dix ans. »

— « Mais c'est grotesque ! » lança Fisher d'un ton cassant.

— « Pas pour Johnny. Il n'a cessé d'être amoureux. »

— « Impossible ! »

— « Je voudrais que vous puissiez ressentir ceci de la même façon que je le sens, » répondit Alceste. « Johnny cherche... cherche toujours. Il rencontre une femme après une autre. Il espère. Il parle. Il se jette sur elle. Si cette femme est le double de Sima, il sait qu'elle réagira exactement de la même façon que réagissait Sima il y a dix ans, ce dont il se souvient encore. Est-elle Sima? » se demande-t-il. « Non, » se répond-il et il poursuit son chemin. Ça fait mal de penser à un pareil égarement chez ce pauvre type. Nous devrions faire quelque chose pour lui. »

— « Non ! » déclara Fisher.

— « Nous devrions l'aider à trouver le double de sa fiancée morte. nous devrions le cajoler, lui faire croire qu'une femme quelconque est ce double. Nous devrions le faire tomber à nouveau amoureux d'une femme. »

— « Non ! » répéta Fisher péremptoirement.

— « Pourquoi non ? »

— « Parce que dès l'instant où Strapp retrouvera la femme qu'il cherche, il guérira. Il cessera d'être le grand John Strapp, le Décideur. Il redeviendra un rien du tout... simplement un homme amoureux. »

— « Que lui importe d'être grand? Il désire être heureux. »

— « Tout le monde désire être heureux, » dit Fisher d'un ton hargneux. « Personne ne l'est. Il n'est pas plus mal partagé qu'aucun autre homme, hormis qu'il est bien plus riche. Nous maintiendrons le statu quo. »

— « Ne voulez-vous pas dire par là que c'est vous qui êtes bien plus riche? »

— « Nous maintenons le statu quo, » répéta Fisher.

Il regarda Alceste froidement.

— « Je crois que nous ferions bien de résilier votre contrat. Nous n'avons plus besoin de vos services. »

— « Monsieur, notre contrat a été résilié le jour où je vous ai rendu votre chèque. En ce moment vous parlez à l'ami de John Strapp. »

— « Je regrette, monsieur Alceste, mais dorénavant Strapp n'aura plus un seul instant à consacrer à ses amis. Je ne manquerai pas de vous faire signe l'année prochaine, lorsque, peut-être, il aura un moment de libre. »

— « Vous ne réussirez jamais à m'éloigner de Johnny. Je le verrai où et quand il me plaira. »

— « Vous tenez à son amitié? » demanda Fisher avec un sourire déplaisant. « Alors vous le verrez où et quand il me plaira. Ou vous vous plierez à mes conditions, ou je donnerai communication à Strapp du contrat que nous avons passé avec vous. Il existe toujours dans mes dossiers, monsieur Alceste. Je ne l'ai pas déchiré. Je ne me dessaisis jamais de rien. Imaginez combien de temps Strapp croira encore à votre amitié après avoir lu le contrat portant votre signature. »

Alceste serra les poings. Fisher tint bon. Pendant un moment ils se regardèrent en chiens de faïence, puis Frankie détourna son regard.

— « Pauvre Johnny ! » grommela-t-il. « Il est comme un homme qui se laisserait commander par son ver solitaire. Il ne me reste plus qu'à lui faire mes adieux. Faites-moi savoir quand vous serez disposé à me permettre de le revoir. »

Il se rendit dans la chambre à coucher où Strapp s'éveillait justement du sommeil profond dans lequel sa crise l'avait plongé. Comme d'habitude il n'en gardait pas le moindre souvenir. Alceste s'assit sur le bord du lit.

— « Salut, mon vieux Johnny ! » dit-il, la bouche fendue d'une oreille à l'autre.

— « Salut, Frankie ! » répondit Strapp en souriant.

Ils se bourrèrent solennellement les côtes de quelques coups de poing, ce qui est la seule façon pour des amis du sexe masculin de s'embrasser.

— « Que s'est-il donc passé après ce combat de gorilles ? » demanda Strapp. « Mes souvenirs sont flous. »

— « Je te crois, après t'être saoulé comme tu l'as fait. Je n'ai jamais vu un type avec une telle descente. »

Alceste donna une nouvelle bourrade à Strapp.

— « Ecoute, mon vieux Johnny, je suis obligé de reprendre mon boulot. N'oublie pas que je suis sous contrat pour trois films et les producteurs gueulent. »

— « Le temps de faire le tour de six planètes ne s'est pas encore écoulé depuis que tu t'es offert un mois de vacances, » dit Strapp visiblement déçu. « Je pensais que tu en avais profité pour te mettre à jour dans tes films. »

— « Rien du tout. Je fiche le camp aujourd'hui même, Johnny. Mais je te reverrai très bientôt. »

— « Ecoute, » dit Strapp. « Au diable tes films ! Je te fais mon associé. Je vais dire à Fisher de préparer un contrat. » Il renifla. « C'est la première fois que je réussissais à rire depuis... depuis bien longtemps. »

— « Plus tard peut-être, Johnny, mais pour le moment il faut que je remplisse mon contrat de cinéma. Dès qu'il me sera possible de revenir, j'accourrai. A bientôt, vieux ! »

— « A bientôt, » dit Strapp d'un air triste et songeur.

Fisher veillait à la porte de la chambre à coucher comme un chien de garde. Alceste le toisa avec dégoût.

— « Il est une chose que l'on apprend comme boxeur, » dit-il lentement. « C'est qu'un combat n'est jamais gagné avant la fin du dernier round. Je veux bien vous concéder celui-ci, mais je vous préviens que ce n'est pas le dernier. »

En partant, Alceste ajouta, parlant moitié pour lui-même, moitié à haute voix :

— « Je tiens à le voir heureux. J'aimerais voir tous les hommes

heureux. Il me semble que chaque homme pourrait l'être, si chacun essayait simplement de faire un petit effort. »

Et c'est pourquoi Frankie Alceste se faisait toujours des amis.

*
**

C'est ainsi que les associés de Strapp se remirent à le surveiller avec la même vigilance que pendant les années où il assassinait. Dorénavant le plan de travail de Strapp comprenait de nouveau deux Décisions par semaine. Mais à présent ils savaient pourquoi, il fallait protéger les Kruger. Mais la différence s'arrêtait là. Leur homme était misérable, d'une émotivité morbide, presque psycho-névrosé, mais cela ne changeait rien. C'était un prix équitable à payer pour être les propriétaires de 1 % du monde.

Pendant ce temps Frankie Alceste tirait ses plans en silence et visitait les laboratoires des Biotiques Bruxton sur Deneb. Il y consulta un certain E. T. A. Goland, le chercheur génial qui avait découvert cette technique nouvelle permettant de mouler la vie, qui fut à l'origine de la visite de Strapp chez Bruxton et qui, par conséquent, était indirectement responsable de l'amitié entre Strapp et Alceste. Ernst Theodor Amadeus Goland était un homme petit, grassouillet, asthmatique et enthousiaste.

— « Mais oui, mais oui ! » bredouilla-t-il lorsque le profane réussit enfin à se faire comprendre par le savant. « Mais certainement ! Une idée fort ingénieuse ! Je ne peux pas m'imaginer pourquoi je ne l'ai jamais eue. Cela pourrait se faire sans aucune difficulté... sans la moindre difficulté. »

Il médita pendant un instant, puis ajouta :

— « Sauf en ce qui concerne ce que cela va coûter. »

— « Ainsi vous seriez capable de faire le double d'une femme morte il y a dix ans ? » demanda Alceste.

— « Sans la moindre difficulté, s'il n'y avait pas la question de ce que cela va coûter. »

Goland opina vigoureusement.

— « Et elle aurait la même apparence ? Elle se comporterait de la même façon ? Elle serait exactement la même ? »

— « A 95 %, avec une marge d'erreur de plus ou de moins de 0,975. »

— « Et cela ferait-il une grande différence ? Je veux dire 95 % d'une personne, comparés à 100 %. »

— « Ach ! non ! L'individu qui se rend compte de plus de 80 % de toutes les caractéristiques d'une autre personne est déjà un être remarquable. Il est sans précédent que quelqu'un en ait observé plus de 90 %. »

— « Comment procéderiez-vous ? »

— « Ach ! Voici ! Empiriquement nous disposons de deux sources. L'une : le tableau psychologique complet du sujet dans le Registre

Central de l'Etat Civil de Centaure. On nous en fera parvenir une copie sur demande par TT, contre paiement de 100 crédits par les voies officielles. Je ferai cette demande. »

— « Et moi, je paierai. Et la deuxième? »

— « La deuxième : les procédés d'embaumement modernes qui...

— elle a bien été enterrée, n'est-ce pas? — »

— « Oui. »

— « ...qui sont parfaits à 98 %. Avec la dépouille mortelle et le tableau psychologique, nous reconstruirons le corps et le psychique au moyen de l'équation : σ égal à la racine carrée de moins deux au-dessus... nous le ferons sans la moindre difficulté, exception faite de ce que cela va coûter. »

— « L'argent, je l'ai, » affirma Frankie Alceste. « Vous n'avez qu'à faire le reste. »

Dans l'intérêt de son ami, Alceste paya 100 crédits et expédia la demande en bonne et due forme au Registre Central de l'Etat Civil de Centaure pour obtenir la copie du tableau psychologique complet de Sima Morgan, décédée. Dès qu'il l'eut reçue, Alceste retourna sur la Terre et se rendit dans une ville nommée Berlin, où il soudoya un croque-mort dénommé Augenblick, pour que celui-ci consente à piller un tombeau. Augenblick se rendit au *Staats-Gottesacker* et vola un cercueil en porcelaine sous la stèle de marbre portant l'inscription SIMA MORGAN. Ce cercueil contenait ce qui paraissait être une femme aux cheveux noirs, à la peau de satin, plongée dans un profond sommeil. Par des voies détournées, Alceste réussit à faire franchir quatre barrières douanières à ce cercueil et à l'amener sur Deneb.

Un aspect de ce voyage, dont Alceste ne se rendit jamais compte, mais qui désorienta différentes organisations de police, fut la série de catastrophes qui le poursuivirent, sans jamais réussir à le rattraper complètement. Il y eut l'explosion de l'aéronef à réaction, qui détruisit celui-ci ainsi que 500 mètres carrés de docks, une demi-heure seulement après le débarquement des passagers et du frêt. Il y eut l'incendie d'un hôtel — véritable holocauste — dix minutes à peine après le départ d'Alceste. Il y eut le désastre de l'erreur d'aiguillage qui anéantit le train pneumatique sur lequel Alceste avait inopinément annulé son passage. Malgré toutes ces catastrophes, il réussit à amener le cercueil au biochimiste Goland.

— « Ach ! » s'écria Ernst Theodor Amadeus. « Une créature splendide. Elle vaut la peine d'être recrée. Ce qu'il reste à faire, maintenant, est la simplicité même, exception faite de ce que cela va coûter. »

Dans l'intérêt de son ami, Alceste obtint un congé de longue durée pour Goland, lui acheta un laboratoire et finança une série d'expériences horriblement coûteuses. Toujours dans l'intérêt de son ami, Alceste dépensait de l'argent à pleines mains et fit preuve d'une patience d'ange, jusqu'à ce qu'enfin, au bout de huit mois, une créature aux cheveux noirs, aux yeux noirs comme de l'encre, à la peau de satin, aux longues

jambes et à la poitrine opulente, émergeât de la couveuse opaque. Elle répondait au nom de Sima Morgan.

— « J'ai bien entendu l'avion à réaction se diriger vers l'école, » dit Sima, ne se rendant aucunement compte qu'elle parlait d'un événement vieux de onze ans. « Puis j'entendis un fracas épouvantable. Que s'est-il passé ? »

Alceste tressauta. Jusqu'à cet instant, elle avait été un objectif... un but... irréaliste, non vivante. Il y avait une étrange petite hésitation dans sa façon de parler, presque un zézayement. Elle penchait la tête d'une façon séduisante lorsqu'elle parlait. Elle se leva du bord de la table où elle était assise. Elle n'était pas féminine et gracieuse comme Alceste s'y était attendu, elle avait le port d'un garçon. Brusquement elle se rendit compte de sa nudité totale et rougit. C'était la première fois qu'Alceste voyait rougir une femme nue et il fut inexprimablement ému de voir le rouge monter de sa ceinture vers les seins, puis vers son cou et enfin se répandre sur son visage. Il s'avança rapidement avec une robe de chambre et l'en recouvrit.

— « Je suis Frank Alceste, » dit-il tranquillement. Il ajusta la robe de chambre sur elle, puis lui posa les mains sur les épaules. « J'aimerais que vous me regardiez et que vous décidiez si oui ou non vous pensez pouvoir me faire confiance ? »

Leurs yeux se rencontrèrent en un regard ferme. Sima le dévisagea gravement. A nouveau Alceste fut secoué et ému. Ses mains se mirent à trembler et, affolé, il relâcha les épaules de la femme.

— « Oui, » dit Sima. « Je vous fais confiance. »

— « Quoi que je dise, il faut que vous ayez confiance en moi. Quoi que je puisse vous demander de faire, il faut avoir confiance en moi et le faire. »

— « Pourquoi ? »

— « Pour le bien de Johnny Strapp ! »

Les yeux de la femme s'écarrillèrent.

— « Il lui est arrivé quelque chose ? » demanda-t-elle vivement.

« Que lui est-il arrivé ? »

— « Il ne lui est rien arrivé, Sima. C'est à vous que quelque chose est arrivé. Prenez patience, ma chère. Je vous expliquerai tout. J'avais l'intention de vous en parler dès maintenant, mais je vois que je ne peux pas. Je crois que je... je ferais mieux d'attendre à demain. »

Ils la mirent au lit et Alceste sortit, pour se livrer à une lutte contre lui-même. Les nuits sur Deneb sont douces et noires, comme du velours, emplies de romanesque... ou, du moins, c'est ce qu'il sembla ce soir-là à Frank Alceste.

— « Il ne faut pas que tu tombes amoureux d'elle, » murmura-t-il, « ce serait de la folie. »

Et un peu plus tard : « Tu en as vu des centaines de pareilles à elle alors que Johnny était en chasse. Pourquoi ne t'es-tu pas amouraché de l'une d'elles ? »

Et finalement : « Et maintenant, que vas-tu faire ? »

Il fit la seule chose que pouvait faire un homme d'honneur dans une situation pareille : il essaya de transformer son désir ardent en amitié. Le lendemain matin il vint dans la chambre à coucher de Sima vêtu d'un vieux treillis tout déchiré, pas rasé, les cheveux ébouriffés. Il s'assit au pied de son lit et pendant qu'elle prenait le premier des repas, bien étudiés pour son cas, prescrits par Goland, Frankie mâchonna une cigarette, tout en lui expliquant ce qui s'était passé. Lorsqu'elle se mit à pleurer, il ne la serra pas dans ses bras pour la consoler, mais lui administra une grande claque dans le dos, comme l'aurait fait un frère.

Il lui avait commandé une robe, mais il s'était trompé de taille et lorsqu'elle se montra à lui, revêtue de cette robe, elle lui parut tellement adorable qu'il eut une envie folle de l'embrasser. Au lieu de cela, il lui donna une bourrade, très doucement et très solennellement, et l'emmena acheter toute une garde-robe. Lorsqu'elle se montra à lui dans des vêtements qui lui allaient bien, elle lui parut être tellement enchanteresse, qu'il fut obligé de lui donner une nouvelle bourrade. Puis ils se rendirent dans un bureau de voyages et louèrent leurs places sur le prochain aéronef en partance pour Ross-Alpha III.

Primitivement, Alceste avait eu l'intention de retarder de quelques jours cette traversée, afin de permettre à la jeune femme de bien se reposer, mais, par crainte de lui-même, il fut obligé de hâter le départ. Ce fut uniquement cette décision qui les sauva tous deux de l'explosion qui détruisit la maison particulière et le laboratoire privé du biochimiste Goland, en détruisant le biochimiste en même temps. Alceste ne le sut jamais. Il était déjà à bord d'un navire interstellaire, en compagnie de Sima, engagé dans une lutte frénétique contre la tentation.

Il est une chose que tout le monde sait au sujet des voyages dans l'espace, mais dont personne n'ose parler : c'est l'influence aphrodisiaque de ces voyages. Comme dans les anciens temps, lorsque les voyageurs traversaient des océans à bord de bateaux, les passagers se trouvent isolés dans leur propre petit monde pendant une semaine. Ils sont coupés des réalités. A bord des navires à réaction il règne une atmosphère magique. Chacun se sent libéré de toutes les entraves et de toutes les responsabilités. Chacun s'en donne à cœur joie. Chaque semaine se nouent des milliers d'idylles romanesques à réaction... des liaisons rapides, passionnées, dont on jouit en pleine sécurité et qui prennent fin le jour de l'atterrissage.

Dans un tel climat, Alceste garda une rigide maîtrise de lui. Le fait d'être une célébrité dotée d'un formidable magnétisme animal ne l'aidait en rien. Quoiqu'une bonne douzaine de jolies femmes fussent prêtes à se jeter à son cou, il persévéra dans le rôle de grand frère qu'il s'était volontairement assigné et truffa Sima de bourrades et de coups de poing, jusqu'à ce que celle-ci criât grâce.

— « Vous savez, vous êtes un ami merveilleux pour Johnny et pour moi, » lui dit-elle le dernier soir de leur voyage. « Mais vous êtes épuisé. Je suis couvert de bleus. »

— « Ouais. Je sais. Chez moi, c'est une habitude. Il y a certaines personnes, comme Johnny, par exemple, qui pensent avec leur cerveau, moi, je pense avec mes poings. »

Ils se tenaient devant le hublot de cristal de tribord, baigné de la douce lumière Ross Alpha, dont ils approchaient, et il n'existe rien de plus terriblement romanesque que le velours de l'espace, éclairé par le blanc-violet d'un soleil lointain. Sima pencha la tête et le regarda.

— « J'ai bavardé avec les passagers, » dit-elle. « Je crois que vous êtes un homme célèbre ? »

— « Disons plutôt notoire. »

— « J'ai tant de choses à rattraper, mais avant tout c'est vous que je dois rattraper. »

— « Moi ? »

Sima hochait affirmativement la tête.

— « Tout ceci a été tellement subit. J'ai été complètement déconcertée et tellement troublée que je n'ai même pas encore trouvé l'occasion de vous remercier, Frankie. Aussi je tiens à vous remercier de tout mon cœur et je vous voue une reconnaissance éternelle. »

Elle lui mit les bras autour du cou et lui donna un baiser, les lèvres écartées. Alceste se mit à trembler.

— « Non, » pensa-t-il. « Non ! Elle ne sait pas ce qu'elle fait. Elle est si follement heureuse à l'idée de retrouver Johnny, qu'elle ne se rend pas compte... »

Il tâtonna dans son dos jusqu'à ce qu'il sentit la surface glacée du cristal, qu'il est strictement interdit aux passagers de toucher. Au lieu de les en écarter, il pressa délibérément le dos de ses mains contre cette surface horriblement froide. La douleur de ce contact le fit sursauter. Sima, surprise, lâcha son emprise et lorsqu'il arracha ses mains du cristal, il y abandonna quelques centimètres carrés de peau saignolente.

C'est ainsi qu'il arriva sur Ross-Alpha III, avec une femme en une forme éblouissante et des mains en mauvais état. Il y fut reçu par Aldous Fisher, au visage revêché, flanqué d'un fonctionnaire qui pria Mr. Alceste de le suivre dans son bureau, aux fins d'un entretien très sérieux.

— « Il a été porté à ma connaissance par Mr. Fisher, » déclara d'emblée le fonctionnaire, « que vous tentez de faire débarquer sur cette planète une jeune femme se trouvant dans une situation irrégulière. »

— « Comment Mr. Fisher pourrait-il le savoir ? » demanda Alceste.

— « Espèce d'idiot ! » cracha Fisher. « Croyiez-vous que j'allais m'en tenir à votre départ ? Vous avez été suivi. Vous avez été soumis à une filature de tous les instants. »

— « Mr. Fisher nous a fait savoir, » poursuivit sévèrement le fonctionnaire, « que la femme qui vous accompagne voyage sous un nom d'emprunt, que ses papiers sont faux. »

— « Comment ça, faux ? » rétorqua Alceste. « C'est Sima Morgan. Ses papiers sont au nom de Sima Morgan. »

— « Sima Morgan est morte il y a onze ans, » intervint Fisher. « La femme qui vous accompagne ne saurait être Sima Morgan. »

— « Aussi, à moins que la question de son identité réelle soit éclaircie, » annonça le fonctionnaire, « elle ne sera pas autorisée à débarquer. »

— « Je pourrai mettre à votre disposition, sous huitaine, toute la documentation au sujet de la mort de Sima Morgan, » ajouta Fisher d'un air triomphant.

Alceste le regarda et secoua la tête avec lassitude.

— « Vous l'ignorez peut-être, mais vous êtes en train de me faciliter les choses, » lui dit-il. « Le seul désir au monde que j'aie en ce moment, c'est de pouvoir emmener Sima d'ici et de ne jamais laisser Johnny la voir. Je rêve tellement de la garder pour moi, que... » Il s'interrompit et tâta les pansements de ses mains. « Allons, retirez votre plainte, Fisher ! »

— « Non ! » aboya celui-ci.

— « Vous ne réussirez jamais à les tenir séparés l'un de l'autre. Pas ainsi. Admettons qu'on interne Sima ? Quel sera le premier homme que je ferai convoquer pour établir son identité ? John Strapp. Quel sera le premier homme que je ferai appeler pour venir la voir ? John Strapp. Et croyez-vous pouvoir l'en empêcher ? »

— « Ce contrat, » commença à dire Fisher, « je... »

— « Au diable le contrat ! Montrez-le-lui, si le cœur vous en dit. Ce qu'il veut c'est sa fiancée et non pas Frankie Alceste. Retirez votre plainte, Fisher, et abandonnez la lutte. Vous avez perdu votre assiette au beurre. »

Fisher lui jeta un regard malveillant, puis avala sa salive.

— « Je retire ma plainte, » grogna-t-il.

Il regarda Alceste, les yeux chargés de haine.

— « Ce n'est pas encore le dernier round, » lui lança-t-il et il quitta le bureau en trépanant.

* * *

Fisher avait pris ses dispositions. A une distance d'années-lumière il était possible qu'il fût arrivé trop tard et qu'il eût disposé de moyens insuffisants, mais ici, sur Ross-Alpha III, il protégeait ses biens. Il avait à sa disposition toute la puissance et tout l'argent de John Strapp. Le flotteur (1) que Frankie Alceste et Sima prirent pour quitter le navire interstellaire était piloté par un homme de main de Fisher, qui déverrouilla la porte de la cabine et exécuta une série de virages sur l'aile et de tonneaux, à des angles impossibles, dans l'intention de

(1) Les difficultés d'atterrissage sont déjà grandes à l'heure actuelle pour les avions de très grande vitesse en raison de la nécessité de leur trouver des terrains d'atterrissage suffisamment étendus. L'auteur prévoit donc que dans l'avenir, les passagers de navires interstellaires devront être transbordés de l'appareil initial sur un engin plus réduit pour atteindre leur lieu de destination. Les « flotteurs » jouent ici ce rôle et sont également utilisés à l'occasion, ainsi qu'on le verra plus loin, comme « taxis » aériens pour les transports à distances courtes.

projeter ses passagers dans le vide. Alceste brisa la cloison de verre qui le séparait du pilote, lui passa un bras sinueux autour du cou, jusqu'à ce qu'il eût redressé le flotteur pour les amener au sol, sains et saufs. Frankie fut très heureux de constater que Sima ne s'était pas énervée plus qu'il n'était nécessaire.

Dans la rue, ils furent repérés par une des centaines de voitures qui avaient suivi tous les mouvements de l'appareil. Au premier coup de feu, Alceste projeta Sima d'une poussée violente dans l'encoignure d'une porte qu'il brisa au prix d'une épaule luxée. Il se fit hâtivement un pansement, en se servant de bandes déchirées dans la lingerie de Sima. Elle ouvrait de grands yeux noirs, mais elle ne protesta pas. Alceste la félicita en lui donnant quelques bonnes bourrades, l'emmena sur le toit de la maison et la fit passer dans l'immeuble voisin, où il pénétra par effraction dans un appartement et téléphona pour demander une ambulance.

Lorsque l'ambulance arriva, Alceste et Sima descendirent dans la rue, où ils furent cueillis par deux agents de police en uniforme qui avaient le mandat officiel d'arrêter un couple répondant à leur signalement. Ils étaient recherchés pour vol d'un flotteur, ainsi que pour coups et blessures. Ils étaient signalés comme dangereux et les policiers avaient l'ordre de tirer à vue. Alceste se débarrassa des policiers, ainsi que du chauffeur de l'ambulance et de l'interne de service qui s'y trouvait. Il partit avec Sima dans l'ambulance, conduisant comme un enragé, Sima faisant hurler la sirène comme s'ils avaient le diable à leurs trousses.

Ils abandonnèrent l'ambulance dans le quartier commerçant du centre de la ville, entrèrent dans un grand magasin et en ressortirent 40 minutes plus tard, transformés en un jeune valet de pied en livrée, poussant un vieillard dans un fauteuil roulant. Hormis la difficulté des seins, Sima avait un air suffisamment masculin pour passer pour un jeune valet de pied. Frankie était suffisamment affaibli par ses différentes blessures pour jouer avec conviction le rôle d'un vieillard gâteux.

Ils prirent un appartement au Ross Splendide et Alceste y barricada Sima. Il se fit soigner son épaule, acheta un revolver et puis partit à la recherche de John Strapp. Il le découvrit au bureau de la Statistique Démographique, en train de soudoyer le chef de service et de lui présenter un bout de papier sur lequel on pouvait lire :

Taille	1 m. 67	Poitrine	85
Poids	60 kilos	Tour de taille	65
Cheveux	Noirs	Hanches	80
Yeux	Noirs	Chaussures	38

— « Salut, mon vieux Johnny ! » dit Alceste.

— « Salut, Frankie ! » s'écria Strapp ravi.

Ils se bourrèrent affectueusement les côtes. Avec un sourire heureux Alceste regarda Strapp exposer ce qu'il voulait et offrir d'autres pots-de-vin au chef de service pour obtenir les noms et adresses de toutes les

femmes au-dessus de 21 ans, répondant au signalement porté sur son bout de papier. En quittant le bureau de la Statistique Démographique, Alceste dit :

— « J'ai rencontré une femme qui me semble correspondre à ce signalement, mon vieux Johnny. »

Un regard glacé envahit les yeux de Strapp.

— « Ah ? » fit-il.

— « Elle a un léger zéyement. »

Strapp jeta à Alceste un regard étrange.

— « Et puis elle a une curieuse habitude de pencher la tête en parlant. »

Strapp empoigna le bras d'Alceste.

— « Son seul défaut est de ne pas être efféminée du tout. Elle ressemble plutôt à un garçon. Tu vois ce que je veux dire ? Du genre plutôt irascible. »

— « Montre-la-moi, Frankie, » dit Strapp à voix basse.

Ils prirent un flotteur en maraude et se firent déposer sur le toit du Ross Splendide. Ils prirent l'ascenseur pour descendre au vingtième étage et se dirigèrent vers l'appartement 20. Mr Alceste frappa à la porte en employant un code convenu. Une voix de femme cria :

— « Entrez ! »

Alceste serra la main de Johnny et lui dit :

— « Bon courage, Johnny ! »

Il ouvrit la porte, fit entrer son ami, puis longea le couloir et alla s'accouder à la balustrade du balcon. Il sortit son pistolet de la poche simplement au cas où Fisher aurait décidé une intervention de dernière minute. En contemplant la ville, rutilante de lumière, il réfléchit que tous les hommes pourraient être heureux, si chacun voulait tout simplement y mettre un peu du sien. Cependant parfois cet « un peu » revenait bien cher.

John Strapp entra dans l'appartement. Il ferma la porte, se retourna et examina la femme aux cheveux noirs comme du jais et aux yeux noirs comme de l'encre, froidement, avec une attention soutenue. Elle le dévisageait d'un regard inquisiteur et d'un air ébahi. Strapp s'approcha d'elle, la contourna, lui fit face à nouveau.

— « Dites-moi quelque chose ? » demanda-t-il.

— « Vous n'êtes pas John Strapp ? » questionna-t-elle, défaillante. « Pas Johnny Strapp ? »

— « Si. »

— « Non ! » s'écria-t-elle. « Non ! Mon Johnny est jeune ! Mon Johnny est... »

Strapp bondit sur elle comme un tigre. Ses mains et ses lèvres lui faisaient violence, tandis que ses yeux l'observaient froidement, attentivement. La femme hurla et se débattit, terrifiée par ces yeux singuliers qui étaient ceux d'un étranger, par ces mains qui étaient celles d'un étranger, par les contraintes étrangères que lui imposait cette

créature qui, dans le temps, avait été son Johnny Strapp, mais à présent était séparée d'elle par de douloureuses années l'ayant complètement changée.

— « Vous êtes tout différent ! » s'écria-t-elle. « Vous n'êtes pas Johnny Strapp. Vous êtes un autre homme. »

Et Strapp, qui n'était pas tellement vieilli par onze années supplémentaires, mais qui était tout de même très différent de l'homme dont Sima avait conservé le souvenir, onze ans auparavant, se demanda :

— « Es-tu ma Sima ? Es-tu mon amour... mon amour perdu et mort ? »

Mais une voix intérieure lui répondait :

— « Non, cette femme n'est pas Sima. Ce n'est pas encore ton amour. Passe ton chemin, Johnny. Poursuis tes recherches. Un jour tu la retrouveras... cette femme que tu as perdue. »

Il la dédommagea comme un gentleman et s'en alla.

Du balcon, Alceste le vit partir. Il fut tellement surpris par ce départ qu'il fut incapable d'interpeller son ami. Il entra dans l'appartement et trouva Sima debout au milieu du salon, supéfaite, regardant fixement une liasse de billets de banque sur le guéridon. Il comprit aussitôt ce qui s'était passé. Lorsque Sima aperçut Alceste, elle fondit en larmes... pas à la façon d'une femme, mais comme un gamin, ses poings serrés et son visage crispé.

— « Frankie ! » se lamenta-t-elle. « Mon Dieu ! Frankie ! »

Désespérée elle lui tendit ses bras ouverts. Elle se sentait perdue dans un monde qui l'avait dépassée.

Il fit un pas en avant, puis hésita. Il essaya une dernière fois d'étouffer l'amour qu'il éprouvait pour cette créature, cherchant toujours un moyen de les rapprocher, Strapp et elle. Puis il perdit toute maîtrise de lui et la serra dans ses bras.

— « Elle ne sait pas ce qu'elle fait, » pensa-t-il. « Elle est tellement affolée de se sentir perdue. Elle n'est pas mienne. Pas encore. Peut-être jamais. »

Et puis :

— « C'est bien Fisher qui gagne et moi qui perds. »

Et finalement :

— « Nous ne nous souvenons que du passé ; nous ne le reconnaissons jamais lorsque nous le rencontrons. Les pensées retournent en arrière, mais le temps continue d'avancer, et lorsqu'on se dit adieu ce devrait être pour toujours ! »



Attitudes

(Attitudes)

par PHILIP JOSE FARMER

Philip José Farmer est le plus brillant des jeunes écrivains américains de « science-fiction ». Deux romans « Amants » (The Lovers) et « Destruction » (Math and Rust), non encore traduits en français, et quelques nouvelles ont suffi à en faire la « nova » du firmament « science-fiction » aux U.S.A.

Dans « Attitudes », il s'attache aux supposés phénomènes de PES (perception extra-sensorielle) et PC (psycho-cinétique). Le premier serait un moyen pour le cerveau humain de percevoir les objets sans intervention des sens, le second un moyen de les déplacer par la seule puissance de la volonté. La plupart des savants ne croient pas à ces phénomènes. Le prestidigitateur Clayton Rawson, également auteur de romans et nouvelles policières (les lecteurs de « Mystère-Magazine » ont pu y suivre deux aventures de son détective prestidigitateur, le Grand Merlini, qui cherche toujours à confondre les adeptes de PES et PC), les a récemment réfutés dans un brillant essai.

Il est cependant possible d'imaginer en « science-fiction » ce que serait un univers où ces phénomènes seraient généralement utilisés, en particulier dans la pratique du jeu, par des partenaires peu scrupuleux. Philip José Farmer étudie dans ce curieux récit le conflit né entre un de ces joueurs... psycho-cinétiques et un simple ecclésiastique, à la suite des manifestations de ces « forces métapsychiques ».



I

ROGER TANDEM se dissimulait derrière ses cartes à jouer, comme s'il se retranchait derrière une batterie de boucliers. Ses yeux couraient comme ceux d'une belette sur les visages des autres joueurs assis autour d'une table du salon du navire interstellaire *Dame Chance*.

— « Père John, » dit-il. « Enfin, j'ai réussi à vous comprendre. Vous êtes gentil avec moi, vous blaguez avec moi, vous jouez aux cartes avec moi et de temps en temps vous prenez même un verre de bière avec moi. Et, quand je commence à me dire que vous êtes vraiment un chic type, vous m'entraînez progressivement vers un sujet ou un autre. Vous

attaquez sous un certain angle, vous esquiviez dès que je me fâche ou que vous me sentez devenir inquiet, mais vous y revenez constamment et quand je ne suis plus sur mes gardes, vous faites apparaître les flammes de l'Enfer devant mes yeux en m'invitant à y jeter un coup d'œil, espérant me terroriser suffisamment pour me faire bondir immédiatement sous l'aile protectrice de notre Sainte Mère l'Eglise. »

Les yeux bleu pâle du Père John se levèrent de ses cartes juste le temps nécessaire pour répondre avec beaucoup de douceur :

— « Vous avez raison en ce qui concerne la seconde moitié de votre exposé. Quant au reste, qui sait ? »

— « Vous êtes une fine mouche, Mon Père, habitué à exploiter l'aspect religieux des choses, mais avec moi ça ne prend pas. Et sachez-vous pourquoi ? Parce que votre attitude n'est pas la bonne. »

Les sourcils des cinq autres joueurs se levèrent aussi haut qu'il était possible. Le capitaine du *Dame Chance*, Rowds, toussa à en devenir écarlate, puis, crachotant et soufflant dans un mouchoir, il dit :

— « Diantre ! Tandem ! que... hum... que voulez-vous dire en prétendant que... hum... que son attitude n'est pas la bonne ? »

Tandem sourit, très sûr de lui et répliqua :

— « Je sais que vous estimez qu'il me faut un certain culot pour parler ainsi. Comment ! Roger Tandem, joueur professionnel, collectionneur et marchand d'objets d'art interstellaires, se permet de faire des remontrances à un prêtre. Mais je n'ai pas encore fini. Non seulement je crois que le Père John n'adopte pas la bonne attitude, mais je pense la même chose de chacun de vous, Messieurs. »

Personne ne répondit. Les lèvres de Tandem ébauchèrent une sorte de sourire sarcastique, mais ses compagnons de jeu ne pouvaient le voir, car il dissimulait sa bouche derrière ses cartes.

— « Vous êtes tous plus ou moins croyants, » poursuivit-il. « Et pourquoi ? Parce que vous avez peur de courir un risque, voilà pourquoi. Vous vous dites que vous n'avez aucune certitude qu'il y ait une autre vie après celle-ci, mais qu'il se pourrait tout de même qu'il y en ait une. Aussi vous prenez la décision de parer à toute éventualité et vous vous embarquez dans l'une ou l'autre des religions, exactement comme vous feriez de l'auto-stop. Y en a-t-il deux d'entre vous à pratiquer la même religion, Messieurs ? Non, et cependant, vous avez tous quelque chose en commun : vous croyez ne rien avoir à perdre en avouant croire en tel ou tel dieu. D'autre part, vous pensez qu'en reniant l'existence d'un dieu, vous risquez de vous trouver du côté des perdants et tout perdre. Alors pourquoi ne pas avouer une croyance ? C'est plus sûr ! »

Il posa ses cartes sur la table, alluma une cigarette et souffla un nuage de fumée qui forma un écran devant son visage.

— « Quant à moi, je ne crains pas de prendre un risque. Je joue gros jeu. Ma soi-disant âme éternelle contre la croyance qu'au-delà de cette vie il n'existe plus rien. Pourquoi m'astreindrais-je continuellement à

ne pas faire ce dont j'ai envie, me transformant ainsi en un être misérable et hypocrite alors que j'ai la possibilité de bien m'amuser? »

— « Voilà en quoi vous commettez peut-être une erreur, » observa le Père John Carmody. « A mon avis, c'est vous qui adoptez la mauvaise attitude. Nous sommes tous engagés dans une partie ne pouvant être gagnée que par un seul moyen : la foi. Aussi, à mon point de vue, votre tactique de jeu n'est pas une méthode rationnelle, car même s'il s'avérait que vous avez vu juste, vous ne le saurez jamais. Comment ferez-vous pour empocher vos gains? »

— « Mais j'empoche mes gains pendant ma vie, Mon Père, et cela me suffit, » objecta Tandem. « Après ma mort, il ne me fera ni chaud ni froid de savoir que quelqu'un m'a « possédé ». A propos, permettez-moi de vous faire remarquer, Mon Père, que vous feriez bien d'avoir un peu plus de succès avec votre foi que vous n'en avez avec vos cartes. Vous n'êtes pas ce que l'on appellerait un très bon joueur, vous savez. »

Le prêtre sourit. Son visage rond, légèrement bouffi, était loin d'être beau, mais lorsqu'il était amusé, il avait une expression plaisante et avenante. Le Père John donnait l'impression qu'un diapason était enfoncé au fond de son être, diapason qui le faisait vibrer d'une gaieté qu'il vous invitait à partager avec lui.

Tandem aimait l'humeur joviale du prêtre, sauf lorsque le rire semblait être à ses dépens. Alors sa bouche se tordait et adoptait cette expression qu'elle avait si fréquemment lorsqu'elle était dissimulée derrière les cartes.

A cet instant une voix forte retentit dans l'intercommunicateur et une lumière jaune se mit à clignoter au-dessus de la porte du salon. Le capitaine Rowds se leva en disant :

— « Hum... voulez-vous m'excuser, Messieurs. On... hum... on me réclame au poste de pilotage. Nous sommes sur le point de sortir de Translation. N'oubliez pas que nous serons... hum... en chute libre dès que la lumière rouge paraîtra. »

La partie n'était pas terminée. Les cartes furent rangées dans des boîtes dont un côté aimanté restait attaché à une plaque de fer incrustée dans la table de jeu. Les joueurs se calèrent confortablement dans leurs fauteuils, attendant que le *Dame Chance* sorte de Translation et passe en chute libre pendant une dizaine de minutes, tandis que le calculateur automatique prenait ses repères.

Si la sortie du navire interstellaire de l'espace annulé (1) s'était effectuée au point voulu, il poursuivrait sa route vers sa destination en propulsion spatiale normale.

Tandem embrassa le salon d'un regard circulaire et poussa un soupir. Au cours de ce voyage la récolte avait été bien maigre. La plupart du temps il avait joué pour la gloire avec le Père John, le capitaine Rowds,

(1) L'« espace annulé » est une hypothèse de « science-fiction » pour expliquer des voyages interstellaires à des vitesses plus grandes que celle de la lumière. Si on place un trou dans une feuille de papier, on peut passer de l'autre côté sans faire un long trajet sur la feuille. C'est d'un « trou » de ce genre dans l'espace, qu'il s'agit ici.

le missionnaire de la Lumière Universelle et les deux professeurs de sociologie. Il était très regrettable que ses compagnons de voyage n'eussent pas un sou vaillant, tout en se croyant des hommes du monde. S'ils avaient joué de l'argent, ils auraient été offensés que quelqu'un insiste pour brancher un détecteur P. C. ou P. E. S. (1) au-dessus de la table de jeu. Tandem n'aurait éprouvé alors aucun scrupule à se servir de l'un ou de l'autre de ces moyens dont il était doué. Il estimait que du moment qu'il en était doté, c'était pour s'en servir. D'où il les tenait, cela ne l'avait jamais inquiété.

Il avait gagné de l'argent pendant le bond de B Valorum à Y Scorpii, ayant fait la connaissance d'un jeune homme passionné du jeu de dés, un type qui se serait considéré personnellement offensé si l'on avait disposé un révélateur sur la table de jeu. C'était un *vrai* joueur. C'est-à-dire qu'il pensait qu'un joueur doué de P. C. devait être capable de détecter lui-même, pendant une partie, si un de ses partenaires se servait d'énergies supposées interdites. Mais il concevait, par contre, qu'un des risques les plus stimulants du jeu était de se trouver vis-à-vis de quelqu'un d'aussi fort que soi. Ou plus fort.

Lorsque, dans une partie, deux joueurs « doués » se rencontrent avec des adversaires non-P. C., il peut se passer n'importe quoi, mais aucun des deux ne dévoilera jamais que l'autre est un tricheur. A ce moment, la partie prend l'allure d'un duel entre les deux joueurs qui se croient des « aristocrates » du jeu. Ils abandonnent les plébéiens à la porte, dans le froid, et à la fin de la partie les pauvres plébéiens se retrouvent sans un sou, sans en avoir pour cela acquis plus de sagesse.

Tandem avait eu fort à faire avec le jeune homme riche. Malheureusement, juste au moment où il était parvenu à l'amener au point où il allait jouer gros jeu, le *Dame Chance* (un navire mal nommé s'il en fut un !) s'était Translaté (2) hors de sa destination. La partie fut interrompue et peu après le pigeon quitta le navire.

Et à présent Tandem était non seulement sur le point de se trouver complètement fauché, mais, ce qui était plus grave, il s'ennuyait. Même sa longue discussion avec le Père John — s'il est permis de qualifier de discussion un entretien aussi plaisant — ne l'émoustillait plus. Aussi ce fut sans doute ce manque d'émotions fortes et le vague sentiment que le prêtre avait eu le dessus, qui le poussèrent à agir comme il le fit. En effet, lorsque la lumière rouge se mit à clignoter, Tandem déboucla la ceinture de sécurité qui le retenait dans son fauteuil et donna un léger coup de pied afin de se propulser vers le haut. Tandis qu'il flottait doucement vers le plafond, il porta ses mains jointes à ses lèvres, dans un remarquable mélange de bêtise et de bigoterie.

— « Hé ! Père John ! » s'écria-t-il. « Regardez ! Saint Joseph de Cupertino ! »

(1) Voir note dans l'introduction. — P. E. S. : perception extra-sensorielle et P. C. : psychocinétique sont des pouvoirs supposés de l'esprit, mis en doute par la plupart des savants.

(2) Ce mot implique qu'il peut y avoir des erreurs dans les voyages à travers les « trous » de l'espace.

Il y eut des regards gênés et quelques rires timides de la part des autres passagers. Même l'apôtre de la Lumière Universelle, quoique concurrent direct du Père John, fronça les sourcils en voyant cette facétie qu'il estima être de très mauvais goût et, en quelque sorte, une marque de mépris envers ses propres croyances.

— « Attitude déplacée, » grommela-t-il. « Attitude vraiment déplacée ! »

Le Père John cligna des yeux avant de se rendre compte que Tandem était en train de parodier un saint du moyen âge, très connu pour ses tribulations avec les lévitations involontaires. Toutefois, loin de s'en offusquer, il sortit calmement un carnet de sa poche et se mit à y écrire quelque chose. Quel que fut l'événement, il cherchait toujours à en tirer profit. Il estimait qu'il fallait même rendre grâce au diable pour les exemples que celui-ci fournissait. Les pitreries de Tandem lui avaient inspiré une idée pour un article. S'il le terminait à temps pour le faire partir par la fusée postale, il pourrait paraître dans le prochain numéro du périodique de son ordre.

Et cet article serait intitulé : « *La Chute Libre de l'Homme : vers le bas ou vers le haut ?* »

II

Tandem avait pensé un moment descendre à la prochaine escale, Wildenwooly. C'était une planète vierge où les colons avaient beaucoup de travail et bien peu de distractions. Le jeu en était une. Mais par malheur il n'y avait que bien peu d'hommes sur Wildenwooly à être vraiment en fonds et, de plus, ils s'emportaient très facilement. La veine persistante de Tandem aurait pu éveiller leur suspicion et si par hasard il existait des détecteurs de P. C. sur cette planète, ils n'auraient pas manqué de les utiliser. (1). Il n'aurait pas été plus avantageux pour Tandem de ne faire usage de ses dons que partiellement. Le résultat d'une telle tactique aurait été aussi désastreux pour lui qu'une déveine persistante.

Tout le monde jouit d'une certaine capacité de P. C., mais les enregistreurs existant n'étaient sensibles qu'aux émissions puissantes. Or, Tandem et les hommes de son genre ne pouvaient contrôler leur force de P. C. de façon permanente pour se maintenir dans les limites du « non-contrôle », qu'à la condition d'exercer une surveillance très stricte de leur potentiel d'énergie. Mais au cours d'une partie ils s'énervaient toujours et succombaient à la tentation de se servir de quantités anormales d'énergie. Ce qui avait pour conséquence de les faire démasquer. Pour éviter de pareils inconvénients, il leur fallait

(1) L'hypothèse que la « chance » aux jeux peut être due à des forces exercées par le cerveau a été émise par le D^r Rhine, savant américain. Elle n'est généralement pas prise au sérieux.

ne pas se servir du tout de leurs possibilités, ce qui les rendait aussi suspects, tout le monde étant doué d'un minimum de P. C. Même si les Wooliens ne parvenaient pas à *prouver* qu'il trichait, ils étaient fort capables de se faire justice eux-mêmes.

Tandem n'aimant pas précisément être rossé et n'ayant aucun goût pour les conduites de Grenoble — une désagréable survivance d'une coutume terrienne des temps passés — il décida de rester à bord du *Dame Chance* jusqu'à l'escale de Po Chu I. C'était une planète grouillant de Célestes aux poches bourrées de Bons du Trésor Fédéral et leurs yeux brillaient de leur passion ancestrale pour Dame Fortune.

Avant d'atteindre Po Chu I, le navire fit escale à Weizmann où un autre jeune homme riche monta à bord. Tandem se frotta les mains et pluma le pigeon jusqu'à son dernier duvet. Voilà où était la beauté de l'âge technologique. Quels que soient les progrès, on retrouvait toujours le même vieux type d'être humain ne demandant qu'à se laisser plumer. Le jeune homme riche et Tandem trouvèrent plusieurs partenaires qui ne demandaient pas mieux que de jouer avec eux jusqu'au moment où les enjeux devinrent trop gros. Tant qu'il entassa les jetons, Tandem ignora ses anciens partenaires : le capitaine, les professeurs et les deux révérends pères. Malheureusement, juste avant le départ du navire de Po Chu I le jeune homme devint maussade. Il se disputa avec Tandem au sujet de quelque chose qui n'avait aucun rapport avec le jeu et lui colla un magnifique œil au beurre noir.

Tandem ne rendit pas le coup. Il déclara au jeune homme riche qu'il allait déposer une plainte contre lui auprès d'un tribunal terrestre pour avoir violé son libre arbitre. En effet, il n'avait autorisé personne à le frapper. Il ajouta qu'il se soumettrait volontairement à une piqûre de Telol et que, sous l'action de cette drogue, il révélerait au cours de son interrogatoire qu'il n'avait pas triché.

Pour une raison que Tandem n'arriva pas à comprendre, plus personne, excepté le Père John, ne voulut lui parler pendant tout le reste du voyage. Comme Tandem n'avait aucune envie de s'entretenir avec le prêtre, il jura qu'il quitterait le navire à la prochaine escale quelle que soit la faune qu'il y trouverait.

La *Dame Chance* le déçut en descendant sur une planète qui, pour les Terriens, était toujours « terra incognita ». Jusqu'à présent, aucune colonie humaine ne s'y était encore installée. La seule raison pour laquelle le navire y fit escale était le besoin d'eau pour réapprovisionner les réservoirs de carburant.

Le capitaine Rowds annonça aux passagers et à l'équipage qu'ils pourraient fouler le sol de Kubei pour se dégourdir les jambes, mais leur enjoignit de ne pas s'aventurer au-delà du lac.

— « Hum... Mesdames, Messieurs... hum... il se fait que l'agent sociologique de la Fédération a... hum... a conclu un accord avec les aborigènes, aux termes duquel nous sommes autorisés à utiliser cette région, mais à condition de n'avoir aucun contact avec les... hum...

les Kubeiens eux-mêmes. Ces gens ont différentes coutumes très particulières et nous... hum... nous, Terriens, pourrions les offenser par... hum... si vous voulez bien m'excuser de m'exprimer ainsi... hum... par ignorance. Certaines de leurs coutumes sont... hum... si je puis dire... hum... sont plutôt bestiales. Les personnes... hum... prudentes se le tiendront pour dit. »

Tandem découvrit que le navire mettrait au moins quatre heures à se réapprovisionner. Il se dit que par conséquent il disposait de plus de temps qu'il ne lui en fallait pour procéder à une petite exploration. Il avait décidé de se faire une légère idée d'ensemble de Kubei, mais la position du navire dans une petite vallée boisée le lui interdisait. S'il pouvait seulement escalader une colline et grimper sur un arbre, il pourrait voir la ville des indigènes, dont il avait aperçu les immeubles blancs à travers un hublot, pendant la descente du *Dame Chance* vers cette planète étrangère. En réalité il n'était poussé par aucun intérêt personnel, l'interdiction du capitaine mise à part. Pour Tandem, celle-ci équivalait à un ordre formel de faire le contraire. Même enfant il avait toujours éprouvé un délicieux ravissement à désobéir à son père. Comme adulte, il continuait à ne jamais s'incliner devant l'autorité.

La tête légèrement penchée vers le sol, sa main caressant comme à l'habitude sa bouche et son menton, il contourna lentement le navire gigantesque. Il ne trouva personne pour lui intimer l'ordre de rebrousser chemin. Il allongea le pas. Au même instant il entendit une voix :

— « Attendez-moi ! Je vous accompagne un bout de chemin. »

Il se retourna. C'était le Père John.

Tandem se raidit. Le prêtre souriait, ses yeux bleu pâle brillaient. Il était ennuyeux que Tandem n'eut aucune confiance en cet homme dont l'attitude variait si souvent. Il était toujours impossible de prévoir ce qu'il allait faire. On le rencontrait aussi velouté qu'une peau de pêche, pour le quitter, l'instant d'après, aussi rugueux qu'une barbe de trois jours, et cela, sans raison apparente.

Le joueur professionnel laissa retomber sa main et découvrit sa bouche tordue en ce mi-sourire, mi-rictus, qui lui était si particulier.

— « Mon Père, si je vous demandais de m'accompagner un kilomètre, votre foi vous commanderait d'en faire au moins deux en ma compagnie. »

— « Je les ferais avec grand plaisir, mon fils, mais le capitaine nous l'a interdit et je suppose non sans raison valable. »

— « Ecoutez, Mon Père, quel mal peut-il y avoir à jeter un petit coup d'œil à l'extérieur de cette vallée ? Les indigènes considèrent cette région comme tabou. Ils ne nous inquiéteront pas. Alors, pourquoi ne pas faire cette petite promenade ? »

— « Je ne vois aucune raison de transgresser les ordres du capitaine. Sa juridiction temporelle sur le navire est totale, c'est son petit univers à lui. Il connaît son métier et je respecterai ses ordres à la lettre. »

— « Entendu, Mon Père, drapiez-vous dans votre petite robe de soumission. Vous y serez peut-être en sécurité, mais vous ne verrez jamais

rien et ne jouerez jamais de rien de ce qui se trouve en dehors d'elle. Quant à moi, je vais prendre ce risque qui, certainement, n'en est pas un. »

— « J'espère que vous ne vous trompez pas. »

— « De grâce, Mon Père, faites disparaître cette expression funèbre de votre visage. J'ai simplement l'intention de monter en haut de cette colline et de grimper dans un arbre. Et puis je redescendrai tout de suite. Y a-t-il un mal quelconque à cela ? »

— « C'est à vous de le savoir. »

— « Mais je le sais, » répondit Tandem en parlant entre ses doigts qui recouvraient à nouveau sa bouche. « Tout dépend de l'attitude que l'on adopte, Mon Père. Marchez hardiment, soyez sans crainte, ne vous cachez de qui que ce soit ou de quoi que ce soit et vous récolterez de la vie exactement ce que vous y aurez semé. »

— « Je suis d'accord que l'on récolte de la vie exactement ce que l'on sème, mais je ne suis pas d'accord quant à la première partie de votre profession de foi. Vous ne marchez pas hardiment. Vous avez peur. Vous vous cachez. »

Tandem qui s'était déjà détourné pour poursuivre son chemin, s'arrêta et pivota sur ses talons.

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Tout simplement que vous sentez constamment que vous avez à vous cacher de quelqu'un ou de quelque chose. Autrement, pourquoi masqueriez-vous tout le temps vos lèvres avec votre main, ou, si ce n'est pas avec la main, avec un bouclier de cartes à jouer ? Et lorsque vous êtes obligé de montrer votre visage, vous tordez votre bouche en un rictus, comme si vous méprisiez le monde. Pourquoi ? »

— « Ecoutez, là nous tombons dans le domaine de la psychiatrie, » grogna Tandem. « Restez ici, Mon Père, collé dans votre petite vallée, moi, je vais aller voir ce que le reste de Kubei peut m'offrir. »

— « N'oubliez pas que nous appareillons dans quatre heures ! »

— « J'ai une montre, » dit Tandem.

Il rit et ajouta :

— « Elle me servira de conscience. »

— « Les montres se détraquent. »

— « Les consciences également, Mon Père. »

Tandem s'éloigna en continuant de rire. A mi-chemin du sommet de la colline il s'arrêta pour jeter un regard en arrière, à travers les arbres. Là-bas, le Père John était debout, petite silhouette noire et solitaire qui l'observait. Mais au même instant le prêtre dut bouger légèrement, juste à un angle approprié pour permettre au soleil de se refléter sur le croissant de son col blanc et éblouir Tandem. Celui-ci cligna des yeux, jura, alluma une cigarette et se sentit beaucoup mieux lorsque le rideau de fumée bleu s'éleva lentement devant son visage. Décidément, il n'y avait rien de meilleur qu'une bonne cigarette pour détendre un homme.

III

On aurait pu dire de Tandem qu'il passait toute sa vie à chercher des « pigeons » à plumer et il n'allait pas avoir la moindre difficulté à en trouver maintenant.

De son observatoire dans les branches d'un grand arbre sa vue plongeait dans la vallée voisine. Et là-bas, il en voyait des « pigeons », même sur Kubei.

Il était impossible de se tromper sur le but que poursuivait la foule massée en deux cercles concentriques au pied de la colline. Ceux du plus petit cercle d'êtres, à l'intérieur, tous à genoux fixaient intensément un objet placé au centre. Derrière eux, il y avait un cercle plus important de personnes qui, également, observaient intensément cette chose qui ressemblait, pour autant que Tandem s'en rendit compte, à une girouette. Visiblement ce n'en était pas une. D'après les attitudes de ceux qui entouraient la chose, Tandem réalisa immédiatement le but qu'ils poursuivaient. Et son cœur bondit de joie. Aucune erreur n'était possible. Tandem était capable de flairer une partie de passe anglaise à un kilomètre de distance. Le jeu qui se jouait à ses pieds était peut-être une forme légèrement différente de la version terrienne, mais au fond c'était la même chose.

Il descendit rapidement de son perchoir et dévala la colline en se faufilant parmi les troncs d'arbres. Un coup d'œil sur sa montre-bracelet lui apprit qu'il lui restait encore trois heures et demie avant l'appareillage du navire, en outre, il était inconcevable que le capitaine Rowds puisse partir en abandonnant un de ses passagers. Tandem tenait absolument à voir de près ce jeu de hasard kubeien. Naturellement, il n'y participerait pas, car il en ignorait les règles et n'avait pas de monnaie locale pour miser. Il regarderait tout simplement pendant un bon moment, puis retournerait au navire.

Son cœur battait une sarabande, les paumes de ses mains devenaient moites. Voilà sa raison de vivre : cette tension, cette incertitude et ces émotions. Courir un risque ! Gagner ou perdre ! Roulez, petits dés et sortez-moi un brelan d'as !

Intérieurement il ricana. A quoi pensait-il ? Il lui était impossible de prendre part à cet amusement. En outre, il fallait aussi envisager la possibilité que l'apparition d'un Terrien bouleverserait les Kubeiens à un point tel que la partie s'arrêterait. Il en doutait. Les joueurs sont notoirement des êtres blasés. Il n'y a que la police ou un cataclysme pour les arracher à une partie, aussi longtemps qu'il reste encore de l'argent à gagner.

Avant de révéler sa présence il examina les joueurs. C'étaient des humanoïdes à la peau brune. Leurs têtes rondes étaient couvertes de cheveux bruns drus et courts. Leurs visages triangulaires étaient vierges de système pileux, mis à part six poils raides, semi-cartilagineux, sur

leur longue lèvre supérieure. Leurs nez étaient noirs et ressemblaient à un gant de boxe. Les lèvres également noires et tannées comme du cuir. Ils avaient les dents aiguës des carnivores et des mentons très développés. Une collerette de cheveux auburn poussait, pareille à un boa, autour de leurs cous.

Tous portaient de longues vestes noires et des pantalons blancs s'arrêtant au genou. Un seul arborait un chapeau. Cet indigène-là paraissait être en quelque sorte le maître de cérémonies, ou, comme Tandem le nomma, le Croupier. Il était plus grand et plus maigre que les autres et était coiffé d'un genre de mitre, munie d'une grande visière verte pour protéger les yeux. Il restait tout le temps à la même place, arbitrait les disputes au sujet des enjeux et donnait le signal de début de chaque partie. Tandem comprit que ce serait le Croupier qui orchestrerait l'opinion de la foule envers le nouvel arrivant.

Il aspira profondément, adopta son rictus familial et sortit de derrière les broussailles.

Il ne s'était pas trompé au sujet de l'attitude des Kubeiens envers les étrangers. Ceux du cercle extérieur levèrent leurs yeux bridés, les écarquillant légèrement et dressèrent leurs oreilles, pareilles à celles du renard. Mais après s'être assurés d'un regard que le nouvel arrivant était inoffensif, ils reportèrent tout leur intérêt sur la partie. Peut-être était-ce une attitude habituelle de leur part que de feindre l'indifférence ou peut-être étaient-ils réellement aussi accommodants qu'ils semblaient l'être. Quels que fussent leurs motifs, il décida d'en tirer profit.

Il essaya doucement de se faufiler à travers la foule des spectateurs et les trouva tout disposés à le laisser passer et à s'effacer devant lui. Très vite il atteignit le premier rang. Il regarda le Croupier droit dans les yeux. Celui-ci lui jeta un regard interrogateur, le scruta, puis leva les deux bras au-dessus de la tête. Deux des doigts de chacune de ses mains étaient croisées. La foule poussa un seul cri, un genre d'aboïement et imita son geste. Puis le Croupier laissa retomber ses mains et le jeu se poursuivit comme si le Terrien était un habitué. Tandem, après avoir étudié la partie intensément pendant un bon moment, fut convaincu qu'il était bien dans son élément et que ce qui se passait là n'était rien d'autre qu'une version améliorée du jeu de roulette.

Le centre d'attention était la statue d'un Kubeien étendue horizontalement, face au sol. Elle mesurait bien deux mètres. Ses deux bras étaient écartés à angle droit de chaque côté du tronc et les jambes étaient en prolongement du corps. La statue tournait librement sur son nombril posé sur un axe dont l'autre bout était cimenté dans un grand bloc de marbre.

La tête de la statue était peinte en blanc. Ses jambes étaient noires. Un bras était rouge, l'autre vert. Le reste du corps était gris d'acier.

Le cœur de Tandem ne fit qu'un bond. Cette statue, il en était certain, était en platine.

Il observa. Un des joueurs saisit un des bras de la statue en psalmo-

diant une invocation dans son langage exotique, un chant dont les tonalités étaient exactement les mêmes que celles d'un Terrien faisant appel à la chance avant de jeter ses dés. Puis, sur un signal du Croupier, le Kubeien donna une vigoureuse poussée au bras de la statue qui se mit à tourner de plus en plus vite, le soleil se reflétant sur elle en éclairs rouges, verts, blancs, noirs et argentés. Dès qu'elle commença à ralentir, les joueurs s'accroupirent, haletant d'impatience et tendant les bras vers elle en poussant des invocations qui sont les mêmes à travers toute la Galaxie, quelle que soit la langue.

Entre temps les spectateurs paraient aussi bien que les joueurs. Chacun avait une ou plusieurs reproductions plus petites de la statue centrale. Pendant que celle-ci tournait, l'assistance faisait de grands gestes, en caquetant, puis tous jetaient leurs figurines en l'air en les faisant tourner. Tandem était certain que ces statuettes également étaient en platine.

La grande statue s'arrêta, son bras vert dirigé vers un des joueurs. Un cri s'éleva de la foule. De nombreux joueurs s'avancèrent et déposèrent leurs figurines devant l'homme désigné par le bras de la statue. Celui-ci donna au Toton — comme Tandem l'appelait maintenant — une nouvelle poussée. A nouveau le Toton se mit à tourner de plus en plus vite.

Maintenant le Terrien avait analysé le jeu. Vous preniez un de vos petits Toton et le jetiez en l'air. Si, en retombant, un de ses membres où sa tête s'enfonçait dans le sol mou et que cette extrémité était de la même couleur que celle du grand Toton, lorsqu'il s'arrêtait et vous désignait, vous ramassiez toutes les statuettes retombées sur une autre couleur.

Si le grand Toton pointait en votre direction alors que votre statuette s'était enfoncée dans le sol par un membre d'une autre couleur, la partie était nulle, vous ne perdiez rien et ne gagniez rien, cependant, vous aviez le droit de faire tourner encore une fois le grand Toton. Autrement, la personne suivante, dans la queue des joueurs, prenait votre place et tentait sa chance.

Tandem se frotta les mains mentalement. Il fit voir sa montre à son voisin en lui indiquant par gestes qu'il aimerait bien la troquer contre un Toton. L'indigène naïf, après avoir reçu un signe d'acquiescement de la part du Croupier, accepta immédiatement ce marché et en parut ravi bien qu'en réalité il perdit au change.

Tandem commença par placer plusieurs paris avec des spectateurs et gagna. Armé de ses petits Toton il pénétra hardiment dans le cercle intérieur. Une fois là, il fit froidement agir son P. C. pour ralentir le grand Toton et l'arrêter devant la personne qu'il fallait et sur exactement la bonne couleur. Il était assez intelligent pour faire en sorte que lui-même ne soit que rarement gagnant, édifiant la plus grande partie de sa fortune rapide en faisant des paris avec des spectateurs. Parfois il perdait volontairement, d'autres fois le hasard en décidait ainsi. Il était

certain que de nombreux Kubeiens étaient doués de P. C., quoiqu'ils en soient inconscients, et cette énergie était obligée de travailler pour eux s'ils étaient en nombre suffisant pour se concentrer sur la même couleur. Par-ci, par-là, il parvenait à découvrir des traces d'émanations de P. C. mais sans réussir à les localiser. Elles étaient perdues dans la mêlée générale.

Mais cela n'avait aucune importance. Les indigènes ne pouvaient pas atteindre sa force à lui. Il s'était entraîné pendant des années à développer ses facultés P. C.

Aussi oublia-t-il tout cela et se mit-il à observer les réactions de la foule. Il s'était déjà trouvé seul parmi des étrangers et les avait vu devenir méchants lorsqu'il se mettait à gagner trop régulièrement. Il était tout disposé à commencer à perdre pour les laisser se calmer ou, si cette tactique était inopérante, à prendre la fuite. Il ne réfléchit même pas comment il pourrait arriver à faire de la vitesse avec le poids de ses gains qui l'alourdirait, car il avait la certitude qu'il s'en tirerait d'une façon ou d'une autre.

Rien de ce à quoi il s'attendait ne se produisit. Aucun des indigènes ne perdit son ricanement malicieux et leurs yeux, couleur rouille, paraissaient sincèrement amicaux. Lorsqu'il gagnait, ses voisins lui tapaient dans le dos. Certains l'aidèrent même à empiler des Totons. Il les surveillait de très près pour s'assurer qu'ils n'essayaient pas d'en faire disparaître sous leurs longues vestes noires, tellement semblables aux soutanes des prêtres terriens. Mais personne n'essaya de le voler.

L'après-midi passa en un tourbillon vertigineux d'éclairs verts, rouges, blancs, argentés et noirs. Les Totons aux pieds de Tandem commencèrent à former un joli petit monticule, lentement et sans ostentation.

Extérieurement froid, il était ivre intérieurement. Mais son ivresse n'avait pas atteint un degré suffisant pour oublier de jeter de temps en temps un regard sur la montre attachée au poignet velu du Kubeien à qui il l'avait troquée. Chaque fois il constatait qu'il avait encore largement le temps de participer à une nouvelle partie et d'engraisser.

Quoique très absorbé, Tandem remarqua également que la foule des spectateurs augmentait. Ce jeu était comme n'importe quel jeu de hasard, dans n'importe quelle partie de l'univers. Qu'une partie s'engage et par quelque mystérieux fluide psychologique, qu'il est impossible d'expliquer, tous ceux se trouvant à proximité en entendaient parler. A travers les passages étroits les indigènes, par douzaines, affluaient dans la petite vallée, bavardant à haute voix, sifflant, applaudissant, manifestant par d'étranges cris ressemblant à des aboiements et créant une énorme puanteur sous le soleil intense, par suite de l'accumulation de leurs corps suants et velus. Les yeux rouille, en amande, brillaient, les cheveux auburn des collerettes se dressaient, de longues langues rouges dont la pointe ressemblait à un oignon vert, léchaient les lèvres noires, parcheminées, partout des mains s'élevaient vers le ciel dans un geste particulier, toujours avec deux des doigts croisés.

Mais tout ceci ne dérangeait Tandem en aucune façon. Il avait entendu — et senti — des foules semblables à celle-ci bien avant ce jour-là. Lorsqu'il gagnait, il se vautrait dans sa veine et s'en réjouissait.

Que le Toton tourne ! Que les statuettes volent en l'air ! Que les richesses s'accumulent à ses pieds ! Voilà quelle était la belle vie ! Même l'alcool et les femmes ne parvenaient pas à produire le même effet chez lui.

Le moment vint où quatre indigènes seulement restèrent encore avec des statuettes devant eux. C'était au tour de Tandem de lancer le Toton. Il jeta sa statuette très haut en l'air et la vit s'enfoncer dans le sol mou les jambes noires en avant, puis il s'approcha du Grand Toton pour le faire tourner. Il jeta un regard de côté vers le Croupier et vit ses yeux rouille emplis de larmes.

Tandem fut surpris, mais n'essaya même pas de deviner quelle pouvait bien être la cause de cette étrange émotion. Il n'avait qu'un seul désir, celui de jouer, et l'indigène venait de lui donner le signal de lancer le Toton.

Mais au moment même où il posait la main sur le bras vert et dur de la statue, il entendit un cri qui domina le hurlement de la foule et en fut saisi au point de ne plus pouvoir faire un seul mouvement.

C'était la voix du Père John. Il hurlait :

— « Arrêtez, Tandem ! Pour l'amour de Dieu, arrêtez ! »

IV

— « Que diable venez-vous faire ici ? » aboya Tandem. « Essayeriez-vous de me porter la poisse ? »

— « J'ai parcouru le second kilomètre, mon fils, » dit le Père John. « Et heureusement pour vous. Une seconde de plus et vous étiez perdu. »

Des torrents de sueur déferlaient le long de ses lourdes bajoues pour disparaître dans son col qui tournait au gris, par la poussière et la transpiration. Un triple sillon rouge, qui avait du être creusé par une branche, zébrait sa joue. Ses yeux bleu pâle vibraient en accord avec le diapason enfoui au fond de son corps rondet, mais à présent ce n'était plus une note de gaieté.

— « Arrière, Carmody ! » s'écria Tandem. « C'est mon dernier coup et puis je rentrerai. Je rentrerai riche ! »

— « Non, vous ne le ferez pas. Ecoutez, Tandem, il ne nous reste plus beaucoup de temps... »

— « Hors de mon chemin ! Ces gens-là pourraient profiter de cette situation pour arrêter la partie. »

Le Père John jeta un regard désespéré au ciel. Au même instant le Croupier quitta l'emplacement où il était resté debout pendant toute la durée de la partie et avança, la main tendue vers le prêtre. Sur le visage du prêtre John l'espoir fit place au désespoir. Avidement il fit une série de gestes en direction du Croupier.

Tandem, quoique exaspéré, ne pouvait faire autrement que d'observer la scène et espérait que ce prêtre importun qui s'occupait de ce qui ne le regardait pas, serait envoyé sur les roses. Il était irrité, presque au point d'en pleurer. Etre si près d'un triomphe complet et le voir, en une minute, détruit par ce puritain au long nez !

Le Père John, lui, ne prêtait pas la moindre attention à Tandem. Ayant accroché le regard des yeux rouille et mouillés du Croupier, il pointa le doigt vers lui-même et vers Tandem et décrivit un cercle autour d'eux. L'expression du visage du Croupier ne changea pas. Sans se laisser intimider le Père John pointa alors un doigt en direction des indigènes et décrivit un cercle autour de ceux-ci. Il répéta cette pantomime deux fois. Brusquement les yeux bridés du Croupier s'écarquillèrent, le regard rouille brilla. Il tourna rapidement la tête en un mouvement qui semblait vouloir être une affirmation. Apparemment il avait saisi ce que le prêtre essayait de lui faire comprendre, c'est-à-dire que les deux Terriens étaient d'une classe différente des Kubeiens.

Alors le Père John pointa le doigt en direction du Grand Toton, geste qu'il poursuivit en désignant le Croupier. De nouveau il traça un cercle, cette fois-ci y englobant clairement l'indigène et la grande statue étendue face à terre. Puis il refit un autre cercle autour des deux Terriens, après quoi il leva le crucifix qui pendait à son cou, de sorte que toute l'assistance puisse le voir nettement.

Un seul cri s'éleva de la foule. En quelque sorte il résonnait plutôt comme une déception que comme une surprise. Les indigènes se pressèrent en avant, mais un aboiement du Croupier les fit reculer. Alors lui-même avança et scruta le symbole, les yeux avides. Lorsqu'il en eut assez, il regarda le Père John, attendant de nouveaux signes de lui. Des larmes roulaient de ses yeux.

— « Qu'êtes-vous en train de faire, Carmody ? » dit Tandem, durement. « Cela vous porterait préjudice si je gagnais une fortune ? »

— « Silence, malheureux ! J'ai presque réussi à leur faire comprendre ce que je voulais. Nous pourrions peut-être encore annuler cette partie, mais je n'en suis pas certain, car vous êtes déjà trop profondément engagé. »

— « Dès mon retour sur la Terre ou dès que nous ferons escale dans un grand port, je vous attaquerai devant les tribunaux pour avoir fait obstruction à mon libre arbitre. »

Tandem savait parfaitement que c'était une menace vaine, car la loi ne s'appliquait pas à ce cas particulier, néanmoins il se sentit mieux après l'avoir proférée.

N'importe comment le Père John ne l'avait pas entendue. A présent, il était figé en une attitude de crucifixion, les bras étendus horizontalement, les pieds joints, une expression d'agonie sur le visage. Dès qu'il vit que le Croupier tournait à nouveau la tête pour faire signe qu'il avait compris, le prêtre pointa le doigt en direction de Tandem. Le Croupier parut effrayé, surpris. Son nez noir, en gant de boxe, se

crispait, mû par une émotion inconnue. Il haussa les épaules et leva ses mains, les paumes tournées vers le haut.

Le Père John sourit, son corps tout entier paraissait chanter en accord avec son diapason invisible. Cette fois-ci, c'était une note de détente.

— « Vous avez de la veine, mon garçon, » dit-il à Tandem, « que peu après votre départ, je me sois souvenu d'un article que j'avais lu dans le *Bulletin Interstellaire des Religions Comparatives*, écrit par un anthropologiste qui avait passé un certain temps ici, sur Kubei, et... »

Le Croupier l'interrompit par des gestes vigoureux. Visiblement le Père John s'était trompé en interprétant son geste précédent.

La bouche et les mâchoires du prêtre s'affaissèrent et il gémit :

— « Tandem, ce type-là a également entendu parler du libre arbitre. Il insiste pour que vous décidiez vous-même si vous désirez... »

Tandem n'attendit pas le reste de la phrase et poussa un cri de joie.

— « Messieurs ! La partie continue ! »

Il entendit à peine le cri de protestation du prêtre au moment où il saisit le bras vert du Toton et lui donna une poussée violente qui le fit tourner de plus en plus vite sur son nombril. Il était également incapable d'entendre un traître mot de ce que lui disait le Père John, tant il était absorbé dans l'attente de l'instant où le mouvement de la statue se ralentirait au point où il allait pouvoir commencer à exercer les petites poussées ou les légers freinages qui amèneraient les jambes noires du Toton à pointer tout droit en sa direction.

Le Toton tournait et tournait et tandis qu'il tournait, les statuettes des parieurs du cercle des spectateurs étincelaient au soleil. Parmi les indigènes des fortunes s'échafaudaient et se perdaient. Tandem était debout, légèrement accroupi, immobile, hautain car il savait qu'il ne pouvait pas perdre. Individuellement ou collectivement les quatre Kubeiens en face de lui ne pouvaient pas avoir la même influence que lui sur la statue. Voilà ! Le Toton ralentissait de plus en plus, il entamait son dernier tour. Le bras vert passa devant Tandem, les pieds noirs passèrent. Une petite poussée, une petite poussée en sens contraire les ramènerait en arrière, puis une très légère traction pour leur faire maintenir leur vitesse et finalement une fraction de poussée en sens contraire pour les faire s'arrêter pointant directement vers lui.

C'est ainsi que ça se passerait. Les voilà qui arrivaient, ces jambes longues et noires, avec leurs pieds stylisés en prolongement. Les voilà qui arrivaient... hue... hue... doucement... doucement... a-a-ah !

— « Hah ! »

La foule qui retenait son souffle l'avait expiré en une poussée énorme, un hurlement de surprise et de désillusion.

Et Tandem était toujours figé dans son accroupissement. Son cerveau ne voulait pas comprendre ce que ses yeux voyaient. Les poils de sa nuque picotèrent lorsqu'il découvrit l'énergie subite et irrésistible qui venait de jaillir et avait poussé les jambes de la statue suffisamment pour

qu'elles le dépassent et que le bras vert aille pointer en direction de l'un de ses antagonistes.

Ce fut le Père John qui le secoua et lui dit :

— « Venez ! Vous n'êtes plus dans le coup ! »

Hébéte, Tandem regarda le Croupier en larmes donner le signal aux indigènes qui s'abattirent comme un essaim de guêpes sur son monticule de statuettes et les transportèrent de l'autre côté du cercle, pour les déposer aux pieds du gagnant. Quoi qu'il ne s'en soit pas encore rendu compte, les règles du jeu paraissaient être changées maintenant, car le gagnant prenait tout.

Avant de laisser partir les deux Terriens, le Croupier s'approcha du prêtre et lui tendit une des statuettes. Le Père John hésita, puis enlevant la chaîne de son cou, lui tendit le crucifix.

— « Pourquoi avez-vous fait ça ? »

— « Courtoisie professionnelle, » répondit le prêtre en guidant Tandem, par le coude, à travers la foule des Kubeiens qui bondissaient sauvagement en hurlant. « C'est un brave type. Pas jaloux le moins du monde. »

Tandem ne tenta même pas de découvrir le sens de ces mots. Sa rage qui bouillait sous son insensibilité apparente, se déchaîna.

— « Que le diable emporte ces indigènes, ils avaient caché la puissance de leur P. C. ! Mais même alors, ils n'auraient certainement pas été fichus de m'avoir si vous n'aviez pas interrompu la partie au moment où vous l'avez fait, leur permettant ainsi de m'attaquer de concert. Du reste ce n'était que par chance pure qu'ils travaillaient la main dans la main ! Si vous n'aviez pas été un sacré puritain de trouble-fête, j'aurais certainement gagné ! Je serais riche ! Riche ! »

— « J'accepte l'entière responsabilité de mon acte. Entre temps, permettez-moi d'expli... Attention ! »

Tandem trébucha et serait tombé sur le nez si le Père John ne l'avait pas retenu. Le joueur recouvra ses esprits et son équilibre et parut être encore plus furieux qu'auparavant. Il ne voulait absolument rien devoir au prêtre.

Ils poursuivirent silencieusement leur lente marche à travers la végétation opulente, jusqu'à ce qu'ils atteignissent une clairière. Ici, cédant à la pression douce, mais insistante, que le Père John exerçait sur son coude, Tandem se retourna. A travers une avenue d'arbres, leurs regards plongeaient dans la vallée qu'ils venaient de quitter.

— « Voyez-vous, Roger Tandem, j'avais lu cet article du *Bulletin*, dont je vous parlais. Il avait pour titre « *Attitudes* » et c'est bien heureux pour vous, car ce furent nos précédents entretiens au sujet des attitudes qui le ramenèrent dans mon esprit. Je décidai sur le champ de — si vous voulez bien excuser l'égotisme apparent de cette déclaration — faire le second kilomètre, ou même le troisième si cela avait été nécessaire.

» Voyez-vous, Roger, lorsque vous avez vu ces gens vous avez interprété la scène qui se déroulait sous vos yeux selon les signes et les sym-

boles auxquels vous êtes habitué. Vous avez vu ces indigènes réunis autour d'une installation qui semblait nettement avoir le jeu pour but. Vous avez vu d'autres preuves de votre point de vue : des gens à genoux, engageant fiévreusement des paris, et vous entendiez des incantations, des suppliques à Dame Fortune, des grognements, des exclamations, des hurlements de triomphe, des gémissements de défaite. Vous avez vu un maître des cérémonies, un chef des joueurs, un patron de tripot.

» Ce que vous avez perçu n'étaient que certaines similitudes entre les attitudes et les bruits caractéristiques de joueurs acharnés et ceux qui marquent les réunions de certains genres de sectes religieuses frénétiques, dans n'importe quel coin de l'univers où vous puissiez vous trouver. Elles sont très semblables. Observez les joueurs d'une ardente partie de passe anglaise, puis observez les simagrées des adeptes déchaînés de certaines réunions rituelles primitives. Y a-t-il beaucoup de différence? »

— « Que voulez-vous dire? »

Le Père John pointa du doigt vers la vallée.

— « Vous avez failli devenir un adepte. »

Le gagnant se tenait fièrement debout auprès de l'énorme pile de statuettes à ses pieds. Il semblait exulter intérieurement de sa victoire. Il se tenait droit comme un chêne, silencieux, les mains collées aux cuisses. Mais il ne resta pas longtemps dans cette position. Un certain nombre de joueurs trapus avancèrent et le saisirent par derrière. Ses bras furent étendus et attachés à une poutre de bois. Une autre poutre fut placée à angle droit par rapport à la première et appliquée à son dos. Il y fut attaché par les pieds, les hanches et la tête. Ainsi crucifié il fut soulevé et porté en avant.

En même temps d'autres Kubeiens avaient enlevé le Grand Toton du poteau.

Tandem ne comprit ce qu'aurait été son sort qu'à l'instant où l'indigène fut placé sur le poteau servant d'axe, face contre terre, et quand la pointe acérée du poteau s'enfonça dans son nombril. Alors un des adorateurs saisit le bras étendu et lui donna une violente poussée.

Si le Toton vivant poussa un cri, il ne put être entendu au-dessus des hurlements des fidèles assemblés. Il tourna jusqu'à ce que la pointe du poteau s'inséra dans la poutre de bois attachée à son dos. Tout le temps qu'il tournait, la foule chantait.

Le Père John priait à mi-voix.

— « Si je suis intervenu, je l'ai fait par amour pour cet homme et parce que je suis obligé de choisir selon ce que me dicte mon cœur. Je savais que l'un des deux devaient mourir, ô Seigneur, et que je ne croyais pas que cet homme fut prêt. Peut-être que l'être de ce monde-ci ne l'était pas non plus, mais je ne disposais d'aucun moyen de m'en rendre compte. Il participait à la partie sachant pleinement ce qui l'attendait s'il gagnait, alors que cet homme ici, Tandem, ne le savait pas. En outre, Tandem est un Terrien, comme moi, ô Seigneur, aussi devais-je présumer que, à moins d'avoir des indications ou des ordres contraires, je devais faire

tout ce qui était en mon pouvoir pour le sauver, afin qu'un jour il puisse faire de son mieux pour se sauver lui-même. Cependant, si je me suis trompé, ce n'est que par ignorance et par amour. »

Lorsque le Père John eut terminé sa prière, il conduisit Tandem pâle et tremblant vers le sommet de la colline.

— « Quels que soient les joueurs, quelles que soient les mises, c'est celui qui fait jouer qui gagne toujours, » dit le Père John, lui-même assez pâle. « Cet homme que vous preniez pour le Croupier était le Grand Prêtre. Les larmes que vous avez vues la première fois dans ses yeux étaient celles de la joie d'avoir fait un adepte et celles que vous avez vues ensuite, étaient des larmes de dépit d'en avoir perdu un. Il désirait vous voir gagner à ce jeu rituel millénaire. Si vous aviez gagné, vous auriez été le premier Terrien à être l'incarnation de leur déité, à être sacrifié de cette manière particulièrement douloureuse. Vos gains auraient été enterrés avec vous, offrande au dieu dont vous deveniez l'image vivante.

» Mais, comme je viens de vous le dire, celui qui fait jouer ne perd jamais. Plus tard, le Grand Prêtre aurait déterré ces statuettes et les aurait ajoutées au trésor de son église. »

— « Voulez-vous dire par là que tous ces signaux que vous avez fait à ce Crou... ce prêtre... avaient pour but de le convaincre que je... »

— « Que vous apparteniez au Dieu de la Croix Verticale et non pas à celui de la Croix Horizontale. Et je l'avais presque convaincu, lorsque subitement il a dû penser au libre arbitre et a tenu à vous accorder une dernière chance d'adhérer à sa secte. Comme vous l'avez si bien dit, je me mêle toujours de ce qui ne me regarde pas. »

Tandem s'arrêta pour allumer une cigarette. Sa main tremblait, mais après avoir tiré quelques bouffées, la fumée passant doucement devant ses yeux en un voile bleu, il se sentit mieux.

Redressant ses épaules et relevant le menton, il dit :

— « Ecoutez, Père John, si vous croyez que tout ceci me fait peur et que je vais me précipiter à l'abri des ailes protectrices de notre Sainte Mère l'Eglise, vous vous mettez le doigt dans l'œil. Je veux bien admettre que j'ai commis une erreur, mais vous serez obligé de convenir que ce n'en était que la moitié d'une, car ces types-là *étaient bel et bien en train de jouer*, et n'importe qui aurait pu s'y tromper. De toute façon je n'avais nullement besoin de votre aide. »

— « Vraiment? »

— « Eh bien, votre venue a peut-être été une bonne chose... et puis non, ce n'était pas une bonne chose. J'ai perdu, mais je n'aurais jamais pu gagner avec ces quatre indigènes se coalisant contre moi. Aussi, qu'avais-je à perdre? Je me suis très bien amusé et je n'en suis pas de ma poche. »

— « Vous avez perdu votre montre. »

Le Père John ne semblait pas encore remis de l'ombre qui l'avait envahi depuis qu'il avait emmené Tandem de la vallée. Le diapason dans son for intérieur chantait une note basse et noire.

— « Écoutez, Mon Père, » dit Tandem. « Laissons tomber toute cette morale et tous ces symboles, voulez-vous? Pas de parallèles entre ma montre et ma conscience, hein? Vous savez bien qu'il est très facile d'étendre ce genre de discussions hors de toutes proportions. »

De façon à dépasser le prêtre, Tandem contourna d'un pas rapide la grande courbe du navire. Mais brusquement il s'arrêta. Une pensée qui était tapie dans l'ombre de son cerveau venait de jaillir brusquement à la lumière. Il pivota sur ses talons et revint sur ses pas.

— « Dites-moi, Mon Père, et ces quatre indigènes qui restaient en fin de partie? J'aurais cependant juré qu'ils ne possédaient pas suffisamment d'énergie pour... »

Il s'interrompit. Le Père John était à une vingtaine de mètres de lui, lui tournant le dos. Ses épaules étaient légèrement rejetées en arrière et il y avait quelque chose dans l'attitude de tout son corps qui prouvait que le diapason commençait à vibrer sur une note plus légère.

Tandem ne perçut tout ceci que dans un état semi-conscient. Ce qui le frappa et attira toute son attention, c'étaient les faits et gestes du Père John.

Le prêtre lançait la statuette en l'air, où elle tournoyait et la regardait atterrir sur ses jambes noires. Il répéta l'expérience quatre fois. *Quatre fois ce furent les jambes qui s'enfoncèrent droit dans la poussière...*

Même à la distance où il se trouvait du Père John, Tandem sentit l'énergie qui la forçait à tomber ainsi en croix verticale.



■ Au cinéma.

On vit donc une totale ambiance astronautique aux studios anglais de Shepperton où est tourné actuellement le film « *The devil-girl from Mars* » (La fille-démon de Mars). Il s'agit de l'aventure terrestre d'une Martienne qui a parcouru les espaces interplanétaires à la recherche de candidats à la succession des Martiens mâles en voie de disparition.

Pour cette aventure, les scénaristes britanniques ont déployé toutes les ressources de leur imagination. Ils ne veulent sans doute pas être en reste avec leurs confrères américains. Pour la réalisation de « *Creature from the black lagoon* » (Le monstre de la lagune noire) dont vous avez parlé précédemment notre collaborateur F. Hada, les cinéastes américains ont « construit » un véritable monstre humain qui évoque à la fois la salamandre, la grenouille et l'écrevisse. C'est l'acteur Ricou Browning qui interprète ce monstre, et son maquillage est, paraît-il, si affreux que la propre mère de l'acteur s'est évanouie, dit-on, en le voyant !

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI

L'événement du mois est certainement l'apparition du livre de M. Louis Pauwels : « *Monsieur Gurdjieff* » (Editions du Seuil). Cette étonnante histoire d'un homme qu'à d'autres époques on aurait appelé un magicien noir a de quoi passionner tous ceux qui s'intéressent à l'étrange. Né en 1872 à Andrinople, mort en 1949 à Paris, George Ivanovitch Gurdjieff fut le conseiller d'hommes comme Henry Wallace (vice-président des Etats-Unis), Frank Lloyd Wright, le grand architecte, Kenneth Walker, le célèbre chirurgien; de femmes comme Katherine Mansfield, Gertrude Leblanc.

Son influence fut-elle bénéfique ou néfaste ? Était-il sincère ou fut-il un imposteur ? Le livre de M. Pauwels s'efforce de donner des témoignages sans conclure.

Le nombre et la qualité de ces témoignages (parmi lesquels celui de M. Pauwels lui-même, à qui l'aventure faillit coûter la vie) font de « *Monsieur Gurdjieff* » un livre extrêmement passionnant, quelle que soit la position que l'on prenne sur Gurdjieff et ses doctrines.

Parmi les autres livres du mois, signalons :

« *Instruire sur l'homme* », anthologie dirigée par Jean Rostand (Edit. La Diane Française, Nice). Cet ensemble d'essais sur l'homme est remarquablement instructif.

Dans le genre « aventure vécue », les deux meilleurs livres du mois se rapportent à la mer.

Ce sont « *Plongées sans câble* », de Philippe Taillez (Arthaud), et « *La Croisière des abîmes* », de Hans Pettersen (Amiot-Dumont).

Enfin, pour nos auteurs surtout, signalons la « *Bibliographie de l'Histoire des Sciences et des Techniques* », du Père Russo (Hermann), instrument indispensable à quiconque s'intéresse aux origines des découvertes et des inventions.

Nous devons attirer l'attention de nos lecteurs sur une réédition intéressante,

celle de « *La Guerre du Feu* », le classique de J.-H. Rosny aîné (Edit. G. P.), ainsi que sur deux « science-fiction » signés d'un autre grand écrivain français, Jules Romains, et qui ont été réunis en un volume sous le titre : « *Violation de frontières* » (Edit. Flammarion).

J. B.

La production d'A.S. romancée a été fort maigre depuis notre dernière chronique : deux volumes seulement, tous deux au Fleuve Noir, un britannique : « *La Bombe G* » (The G-Bomb) de Vargo Statten, un français : « *S.O.S. Soucoupes* » de B. R. Bruss. Chose curieuse, tous deux sont antimartiens, si l'on ose dire, en ce sens que dans l'un comme dans l'autre, les habitants de la planète rouge tentent de détruire tout ou partie de notre pauvre humanité.

A certaines réserves près (et ceci pour des raisons extra-A. S.) c'est l'ouvrage de notre compatriote qui nous a paru le plus intéressant. Il a constamment l'allure d'un bon documentaire, vraisemblable dans la mesure où un roman de Science-Fiction peut l'être, et fort éloigné de ces *space operas* dont les auteurs éprouvent le besoin de les situer au 500^e siècle de notre ère. Le sujet est fort simple : une soucoupe volante s'abat aux Etats-Unis en 1961. Elle contient des cadavres d'êtres étranges, à peine plus grands que des nains, d'aspect repoussant, avec huit doigts à chaque membre. Pendant que les savants américains autopsient les morts et étudient les divers objets trouvés dans la soucoupe, une nouvelle parvient d'un agent yankee « travaillant » à Atomgrad 3 : là également, des Martiens ont débarqué et... ont aussitôt conclu (ayant eux-mêmes un régime « communautaire ») une alliance avec les Russes pour réduire à l'esclavage l'humanité dite libre. Des « commissaires » soviétiques vont même sur Mars pour établir un contact direct avec le « Grand

Martien ». Bien entendu, tout se terminera pour le mieux et sans qu'il y ait de guerre mondiale. La fin est d'ailleurs amenée de façon fort... diplomatique. Mais quand diable nos confrères d'A. S. cesseront-ils donc de mélanger S.-F. et politique ? C'est là-dessus d'ailleurs que portent les réserves que nous formulons plus haut. Quel besoin d'opposer une partie des Terriens à l'autre, alors que la plupart des romans d'espionnage et d'aventures y pourvoient déjà amplement ? Ceci dit, les scènes se passant sur Mars nous ont paru parmi les plus réussies, la description de la vie « là-haut » étant par moments hallucinante dans sa concision même. Bruss nous promet une suite à son roman. Espérons qu'il saura se situer sur un plan plus élevé dans sa production à venir.

« *La Bombe-G* », elle, a carrément pour thème une attaque indirecte des Martiens contre la Terre car, à la veille de mourir sur leur propre planète, ils ne voient d'autre issue, avant de venir occuper la nôtre, que de provoquer une guerre fratricide entre les hommes, en suggérant (mentalement) à un savant l'invention d'une bombe diabolique (elle s'enfonce sous terre et éclate à n'importe quelle profondeur) et en incitant (également mentalement) un marchand de canons à soumettre l'humanité à une espèce de dictature nazie. Le complot échoue finalement, comme on peut s'y attendre, mais de toute la population du Globe il ne reste que quelques centaines d'hommes et de femmes qui iront s'établir au Thibet. Fin fort déprimante, comme on le voit, bien qu'on souhaite sincèrement à ces survivants de connaître enfin l'Age d'Or. Le récit est bien mené, mais nous avons été surpris de trouver sous la signature d'A. Audiberti, dont les adaptations sont généralement excellentes, le mot anglais « patent » traduit par « patente » qui en français, n'a rien à voir avec « brevet ».

Côté fantastique, la production du mois écoulé a été en revanche extrêmement intéressante et, bien que se ressemblant par un certain nombre de points, fort variée.

Nous ne connaissions l'auteur américain Truman Capote que comme

romancier et dramaturge. Avec « *Un arbre de nuit* » (Gallimard), il se révèle aussi comme un conteur en pleine possession de son talent. Les huit nouvelles dont se compose ce recueil ont toutes la Fatalité pour thème. Certains sont drôles (*La Bonbonne d'Argent* et *Ma Version des Evénements*), d'autres suspense (*Miriam* et *Monsieur Maléfique*), cependant que les troisièmes ont tout d'un cauchemar (*L'Epervier sans Tête* et *Un Arbre de Nuit*). Il serait plus difficile de classer dans une catégorie « *Tels des Enfants...* » ou « *Une dernière porte est close* ». Mais toutes les huit ont en commun une espèce d'irréalité atrocement lucide par moments, d'une observation juste jusqu'à la cruauté. On y remarque aussi l'extrême tendresse de Capote pour les enfants (surtout terribles) et son ironie nullement méchante pour les anormaux quels qu'ils soient (chose curieuse, on a l'impression, en lisant ce volume, que peu de gens sont normaux). En résumé, un recueil remarquable que nous vous recommandons très chaudement, si vous aimez les récits sortant de l'ordinaire.

Sous bien des aspects, Marcel Bisiaux est proche de Capote. Son « *Œil de la Tempête* » (Gallimard) contient vingt-cinq contes dont la plupart sont excellents et quelques-uns extraordinairement réussis. Tous baignent dans un atmosphère de rêve plus ou moins nette. Il y en a de fort spirituels (*Le Président du Conseil*) et de poignants (*Le Hasard est aveugle*), d'atroces (*Une vie de chat*) et de grotesques (*Le Conducteur*), de courtelinesques presque (*La Noce*) et de carrément fantastiques (*La Poursuite*). Comme chez Capote, la Fatalité (ou, si l'on aime mieux, le Sort), semble jouer un grand rôle chez Bisiaux. Mais si nous avons à comparer ces contes à ceux d'un autre écrivain, c'est à Poe probablement que nous songerions (tout au moins pour une demi-douzaine d'entre eux), un Poe qui, ô chose étrange, aurait vu « *Le Sang d'un Poète* » de Cocteau ou « *L'Ane mori* » de Bunuel et qui en aurait gardé le souvenir intact pendant une vingtaine d'années.

On sait que les auteurs ibéro-américains ont une grande prédilection pour les atmosphères étranges et ceci

(Voir suite page 126.)

Documentation bibliographique

Romans de "Science-Fiction" ou assimilés récemment parus

BROWN (Fredric). — L'univers en folie. Coll. « Le Rayon fantastique ». Hachette... 200 fr.

BROWN (Fredric). — Une étoile m'a dit. Coll. « Présence du Futur ». Denoël..... 450 fr.

BRUSS (B. R.). — S.O.S. Soucoupes. Coll. « Anticipation ». Fleuve Noir..... 240 fr.

BRADBURY (Ray). — Chroniques martiennes. Coll. « Présence du Futur ». Denoël.. 450 fr.

GUIEU (Jimmy). — Nous, les Martiens. Coll. « Anticipation ». Fleuve Noir..... 240 fr.

NAIM (R. Teldy). — Ocel arrivera hier. Coll. « Les Horizons fantastiques ». Le Sillage 460 fr.

STATEN (Vargo). — La bombe « G ». Coll. « Anticipation ». Fleuve Noir..... 240 fr.

VANDEL (J. G.). — Fuite dans l'inconnu. Coll. « Anticipation ». Le Fleuve Noir. 240 fr.

WRIGHT (S. Fowler). — Cette sacrée planète. Coll. « Les Horizons fantastiques ». Le Sillage 540 fr.

Service bibliographique

Nos lecteurs de Province et des Colonies qui auraient des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques, peuvent nous en faire la demande. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine de la Science-Fiction.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9^e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman 70 fr.

Pour 2 romans 85 fr.

Pour 3 ou 4 romans 120 fr.

Pour 5 ou 6 romans 150 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.
(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières.)

ENVOI DE MANUSCRITS

Nous rappelons qu'en raison du très grand nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés antérieurement nous sommes dans l'impossibilité d'en examiner d'autres à l'heure actuelle en vue d'une publication. Nous sommes d'ailleurs largement couverts à l'avance — et pour de longs mois — en matière rédactionnelle, et demandons à nos lecteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes de vouloir bien surseoir à cet envoi jusqu'à nouvel avis, qui sera donné dans « Fiction » au moment opportun.

*La
Série du Siècle...*

Editions FLEUVE NOIR

ANTICIPATION ★

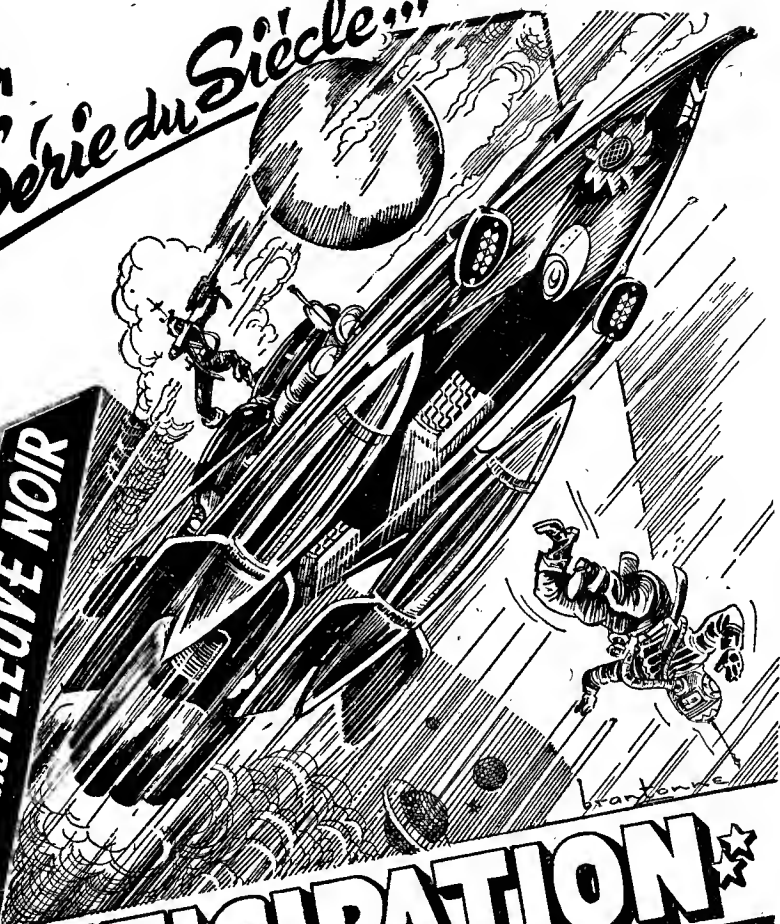
VIENT DE PARAÎTRE

FUITE DANS L'INCONNU

J. G. VANDEL

VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs

240



ÉPOUVANTE EN DEUX OU TROIS DIMENSIONS

par F. HODA

L'apparition des trois dimensions semble avoir insufflé un sang nouveau au cinéma fantastique et plus spécialement à l'épouvante.

« *L'Homme au masque de cire* » (House of wax), d'André de Toth, utilise très intelligemment l'invention nouvelle. Le roman de Charles S. Beldon avait déjà servi à Michael Curtiz lorsqu'il réalisa, en 1932, le premier long métrage en couleurs de la Warner : « *The Mystery of the wax Museum* » (Masque de cire). Le scénariste Crane Wilbur a réadapté l'histoire pour donner l'occasion à de Toth de mettre en valeur le relief.

On connaît le sujet. Un sculpteur a monté un musée de cire, peuplé de personnages historiques, à la fin du siècle dernier. Son commanditaire, pressé par des besoins d'argent, y met le feu. On croit le sculpteur mort. Quelques années plus tard, des jeunes filles disparaissent sans laisser de trace; le commanditaire vient à être assassiné; et, toujours, sur les lieux des forfaits, une ombre, coiffée d'un chapeau à bords larges et recouverte d'un macfarlane, se faufile dans le brouillard. Une jeune fille, convoitée par le mystérieux personnage, se réfugie chez son fiancé. Ce dernier travaille avec le sculpteur qu'on croyait mort et qui est revenu pour remonter son musée. Le jour de l'inauguration, la jeune fille reconnaît dans la figure de cire de « Jeanne d'Arc » celle d'une de ses amies, disparue. Ses soupçons se précisent. Cependant le sculpteur lui demande de poser pour la figure de « Marie-Antoinette ». La jeune fille avertit la police et, avec son fiancé, entreprend des investigations. Elle tombe entre les mains du sculpteur qui cache sa figure affreusement brûlée sous un masque de cire. Incapable de travailler, il assassine et recouvre de cire les corps de ses victimes. Il s'apprête à faire couler la cire brûlante sur la jeune fille quand la police fait

irruption. Poursuivi, il tombe lui-même dans le bain de cire.

André de Toth est arrivé à tirer des effets puissants des trois dimensions ainsi que du son « stéréophonique ». Mais la méthode n'est pas encore tout à fait au point et le film comporte parfois des images floues. Il y a des moments hallucinants : la poursuite dans les ruelles, la séquence de la morgue, etc. Et l'ensemble est plus que bon; on regrettera néanmoins le doublage, d'autant plus que les sous-titres ne gênent nullement dans une autre production en relief : « *It Came from outer space* ».

Phyllis Kirk est très adroite et parfois émouvante dans le rôle que tenait jadis la belle et frêle Fray Wray. Vincent Price est mystérieux et angoissant dans celui du monstre. Le film est très rapide, jamais ennuyeux et André de Toth excelle dans le maniement du suspense.

L'histoire, pour fantastique et invraisemblable qu'elle paraisse, n'en a pas moins un contrepoint dans la réalité. Paul Gilson rapporte, dans son « *Cinémagic* », l'aventure réelle du détective Small, de Scotland Yard, qui retrouva le couple Malloy, disparu depuis quelque temps, pétrifié dans l'atelier du sculpteur Hardingstone. Ce dernier tuait ses modèles pour les embaumer au bitume et, les masquant de plâtre et de silicate, attendait tranquillement qu'ils durcissent comme pierre.



Si on se laisse volontiers gagner par la magie du film d'André de Toth, on bâille au contraire d'ennui à la vision de « *The Fall of the House Usher* » (La Chute de la maison Usher), film anglais d'Ivan Barnett, inspiré de la célèbre nouvelle d'Edgar Allan Poe et datant de 1950. Ni les acteurs ni le metteur en scène n'ont été capables de transférer à l'écran la poésie macabre

denoël

la collection

PRÉSENCE DU FUTUR

de

présente

FREDRIC BROWN

UNE ÉTOILE M'A DIT

*Un remarquable recueil de nouvelles
auxquelles les lecteurs de FICTION
devraient certainement s'intéresser.*

(FICTION)

Un volume : 450 francs

de

Déjà paru :

RAY BRADBURY

CHRONIQUES MARTIENNES

denoël

de Poe. Avant de commettre un tel méfait, Barnett aurait dû voir ou revoir l'admirable film qu'Epstein avait tiré en France, en 1928, du même récit. Expert en photographie, Barnett multiplie les « angles » inhabituels et il semble croire qu'un film d'épouvante s'obtient par addition de trappes, cercueils, couloirs secrets, orages, masques baroques, maquillages outrés, etc. Les acteurs ne dépassent pas un seul instant les mannequins et entremêlent avec ennui un dialogue prétentieux et vide. Tout cela sent le carton-pâte. On se demande comment les distributeurs acceptent d'aussi mauvais films, alors que dans le domaine de l'étrange de très bonnes productions existent.

**

« *Le Mystère du château maudit* » (The black castle), film américain de Nathan Juran, datant de 1952, dépasse certes de loin le film de Barnett. Mais il ne contribuera guère à faire goûter au public le genre fantastique. Un aventurier anglais, dont deux compagnons ont disparu, suspecte un seigneur d'Europe centrale qui avait été leur concurrent en Afrique. L'action se passe au XVIII^e siècle. Notre aventurier (Richard Greene) s'en va vers les terres de son ennemi; il s'éprend de la femme de celui-ci. Découverts, le médecin-magicien (Boris Karloff) leur fait avaler une drogue qui doit leur donner toutes les apparences de la mort. Mais, sur les instances de son maître, il avoue tout. Le châtelain décide d'enterrer vivants sa femme et son ennemi. Je ne vous en dirai pas davantage pour vous laisser au moins les avantages du mystère dans ce film d'épouvante raté. Le fait de commencer le film à l'envers, par des cercueils que l'on cloue, n'ajoute rien, au contraire; on s'habitue mal au récit qui se déroule dans la conscience impuissante du héros. Le scénario et les personnages sont schématisés et le pauvre Boris Karloff a beaucoup vieilli. Richard Greene est fort mauvais et la poitrine généreuse de Paula Corday ne sauve pas l'actrice principale. Stephen McNally n'arrive pas à atteindre le sadisme de son personnage, malgré la multiplication des scènes de débauche. Ajoutons qu'on

est fort étonné de trouver en pleine Autriche des crocodiles. Quant au décor, il ne dépasse pas le conventionnel avec ses donjons, ses chambres de torture, etc. Les costumes font parfois penser à « *Lucrèce Borgia* ». Je ne crois pas qu'avec un sujet aussi faible le réalisateur aurait pu mieux faire. Une seule réussite : la photographie.

**

Ce décor conventionnel de l'épouvante, on le retrouve dans une production, souvent reprise dans les salles de quartier : « *The Strange Door* », tiré en 1951 d'une œuvre de Robert-Louis Stevenson, par Joseph Pevney. Alain de Maletot (Charles Laughton), sinistre châtelain du XVIII^e siècle, a décidé de se venger de son frère, préféré par la femme qu'il aimait. Le faisant passer pour mort, il l'a enfermée dans les caves du château et il a gardé auprès de lui sa nièce (Sally Forrest) et veut lui faire épouser un seigneur alcoolique pour continuer sa vengeance. Mais le jeune homme et la jeune fille s'aiment réellement, ce qui n'est pas du goût du châtelain qui les emprisonne avec le père, sous la garde de Boris Karloff, appelé ici Voltan. Les murs de la prison se rapprochent l'un de l'autre pour écraser les prisonniers; grâce à un système compliqué de roue hydraulique. Mais Voltan se révolte; sauve les prisonniers et jette le sadique châtelain sous la roue. Le film est d'une lenteur inconcevable et multiplie les invraisemblances de mauvais goût (on entend dans un « cabaret de l'époque » une chanson fort moderne, etc.). Boris Karloff est au-dessous de tout et Charles Laughton, vieilli, ne rappelle nullement le fameux D^r Moreau qu'il avait jadis personnifié avec tant de talent.

**

« *Le Fantôme de la momie* » (The mummy's ghost), réalisé en 1944 par Reginald Le Borg, continue sa carrière. C'est un film assez plat, de la même facture que les innombrables « momies ». Le tout premier « *The Mummy* », de Karl Freund (1932), était aussi le meilleur; Aucun des successeurs de Karloff n'a su retrouver son maquillage hallucinant. Ici, il s'agit

NUMERO SPECIAL HORS SERIE

Nous rappelons que les nouvelles policières primées à notre Grand Prix 1953 ont été publiées en un **Numéro Spécial hors série** vendu au même prix que nos numéros courants : 100 francs (10 % de remise pour nos abonnés). Vous pouvez recevoir ce numéro par poste en nous en adressant le montant en timbres ou en virement à notre C. C. P. — Edit. OPTA, Paris 1848-38.

LE SILLAGE, 20, Villa Dupont — PARIS-16°

LES HORIZONS FANTASTIQUES

Paraît le 1^{er} Mai

CECI ARRIVERA HIER

de **R. TELDY NAIM**

L'auteur de Paradis atomiques, avec une logique de fer, l'humour le plus aigu répond aux préoccupations des physiciens modernes en affirmant cette étonnante hypothèse :

LE FUTUR N'EXISTE PAS

Un fort volume in-8 raisin, couverture vernie. **460 fr.**

Vous pouvez vous abonner aussi à "FICTION"

EN BELGIQUE

AGENCE FRANCO-BELGE DE PRESSE

45, rue de l'Escrime, BRUXELLES

C. C. P. Bruxelles 612.51.

EN SUISSE

M. VUILLEUMIER

6, rue Michell-Du Crest, GENÈVE (Suisse)

C. C. P. Fiction, Genève 1.6112

Téléphone : 5.66.76.

d'un certain Youssef Bey, prêtre d'une secte croyant encore à la religion d'Osiris (sic), qui est envoyé aux Etats-Unis pour retrouver les restes de la princesse Ananka dont le sarcophage avait été emporté par des archéologues. Il est précédé par Kharis, momie vivante de trois mille ans d'âge, qui a la charge de veiller sur la tombe de la défunte princesse. Youssef découvre qu'Ananka s'est réincarnée en la personne d'Amina, étudiante à l'Université locale. Il tombe amoureux de la fille, mais la momie est là qui veille. L'affaire se solde par la strangulation d'un professeur d'égyptologie et du sinistre Youssef Bey. Le jeune fiancé américain d'Amina, parti à la recherche de la jeune fille avec une foule de gens, assiste, impuissant, à sa mort : la momie, chargée du corps de la fille, disparaît dans les eaux d'un étang. Et le commentaire dont est accompagné la fin du film de dire sur un ton grandiloquent : « Tel est le destin de ceux qui s'opposent à la volonté des dieux », ou quelque chose dans ce genre. Le réalisateur multiplie les invraisemblances et n'arrive même pas à créer un peu de suspense. Lon Chaney, en momie, rappelle davantage l'homme invisible et John Carradine (Youssef Bey) a un physique beaucoup plus anglais qu'égyptien. Le charme de Ramsay Ames (Amina) ne suffit pas à sauver ce film de série B qui, sans aucun doute, décevra les amateurs de fantastique.

**

Je voudrais enfin signaler un film allemand plus récent : « *Mandragore* », nouvelle version cinématographique du roman de H. Ewers, réalisée en 1953 par A.-H. Rabenalt, avec Hildegard Neff et Erich Von Stroheim. L'action se situe aux débuts du siècle. Le professeur Jacob Ten Brenken (Stroheim), après diverses expériences d'insémination artificielle, arrive à créer une belle jeune fille qu'il appellera Mandragore. Celle-ci, qui ne connaît ni bonté ni pitié, exerce une fascination puissante sur les hommes. Finalement, pour l'empêcher de faire tant de mal autour d'elle, le professeur la tuera et sera condamné à mort. Le film est lent et assez décevant. Dans

la première version, qui datait de 1933, tout le côté pseudo-scientifique manquait et le scénario se déroulait différemment. Mandragore, portant le mal (avec un grand M) en elle, se suicidait pour échapper à son lourd destin. Brigitte Helm tenait le rôle principal, sous la direction du metteur en scène Richard Oswald. Cette version de 1933 m'avait beaucoup impressionné à l'époque, mais je n'ai jamais eu l'occasion de la revoir.

**

NOUVELLES

DU CINEMA D'ANTICIPATION

Le premier film de science-fiction en cinémascope.

Walt Disney a décidé de produire en cinémascope-technicolor une nouvelle version du célèbre roman de Jules Verne : « *Vingt mille lieues sous les mers* ». Nous ne connaissons pas encore le nom du réalisateur. Mais le rôle principal sera confié à Peter Lorre, avec qui un contrat a d'ores et déjà été passé.

Un film « expérimental » de science-fiction.

Il ne s'agit pas encore, bien sûr, d'un véritable voyage sidéral, mais d'une expérience entreprise sur le plateau ou, plus exactement, sur la surface plane d'une table, dans un studio d'Amsterdam. « *The Conquered Planet* », produit en 1954 par la société « Marten Toonder Studios » en collaboration avec Sies W. Numann, directeur de la publicité internationale de la « Philips », est un court métrage de science-fiction que le metteur en scène H. Van Gerder a entrepris pour essayer les possibilités d'une nouvelle caméra extrêmement mobile, d'un nouveau système de son synthétique et de décors miniatures. Ces derniers construits en quatre semaines par R. Zwartjes, tiennent chacun sur une petite table. Le scénario a été spécialement conçu par Jan Gerhard Toonder. Pendant que le commentaire, par lequel débute le film, annonce qu'une fusée a atteint Mars, la caméra suit les explorateurs terrestres à travers les paysages martiens, sans qu'on voit

autre chose d'eux que les traces de leurs pieds et des images de leur équipement. Il n'y a pratiquement pas d'acteurs. Une seule figure humaine apparaît, à la fin du film : c'est un homme revêtu d'un scaphandre spatial, étendu sur le flanc d'une montagne et écoutant une T. S. F. qui lui permet d'entendre les appels terrestres (sans pouvoir y répondre). Le rôle principal est tenu par la fusée miniature et les paysages lilliputiens. Les décors sont extraordinaires et prennent des proportions inouïes dans les images du film : vues désolées et sombres, ne manquant pas d'une certaine grandeur,

d'une planète refroidie et où la seule lumière existante est celle produite par des myriades d'étoiles. On peut ne pas être d'accord sur les hypothèses implicitement avancées par le scénariste, mais le réalisateur a su dispenser avec ses moyens « limités », suspense, tension et terreur, ce qui est remarquable si l'on ne perd pas de vue qu'il s'agit d'un court métrage.

Espérons que ce film sera présenté bientôt en France : voilà un domaine où l'insaisissable « Société d'Hyperthétique » pourrait enfin prouver son existence réelle, par une intervention auprès des personnes compétentes.



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

(Suite de la page 118.)

est vrai même de ceux qui écrivent du policier (Jorge Luis Borges notamment, dont nous vous rappelons le remarquable volume de nouvelles *Fictions*). Voilà que, dans sa collection « *La Croix du Sud* » (Gallimard), Roger Caillois nous présente « *Légendes du Guatemala* » de Miguel Angel Asturias (dans une excellente traduction de Francis de Miomandre). En les lisant, on se rend compte que cet amour du fantastique, chez nos confrères d'Amérique du Sud et d'Amérique Centrale, est en quelque sorte traditionnel. Si l'on a été élevé en écoutant de tels récits, quoi d'étonnant à ce qu'ils vous marquent pour la vie

et se reflètent dans toute votre œuvre littéraire ? Le recueil de Miguel Angel Asturias n'est pas d'une lecture facile, il demande une certaine concentration, mais votre persévérance sera récompensée. C'est poétique, imagé, atmosphérique et extrêmement curieux. Légendes et fantastique sont souvent synonymes. Mais que ce fantastique d'Amérique centrale est donc différent du nôtre, plus chaud, plus sensuel presque ! Et leur symbolisme n'est pas loin de nous faire croire qu'il convient de rechercher l'origine des légendes guatémaltèques dans celles de l'Atlantide.

I. B. M.

Tous les livres de Science Fiction

à la

LIBRAIRIE DE LA BALANCE

2, RUE DES BEAUX-ARTS, PARIS-6° : Tél. : DAN. 93-06

Neuf
Occasion
Recherches

CATALOGUE EN PRÉPARATION

Le numéro 6 de

Fiction

paraîtra dans les premiers jours de Mai

Il contiendra d'excellentes histoires d'anticipation scientifique, fantastiques et surnaturelles parmi lesquelles nous vous citerons :

L'ÉTRANGE VISITEUR

par G. GORDON DEWEY et MAX DANCEY

•

L'USINE A POUSSIÈRE DE RÊVES

par WILLIAM LINDSAY GRESHAM

•

LE LIBÉRATEUR

par ARTHUR PORGES

•

LE BROUILLARD DU 26 OCTOBRE

par MAURICE RENARD

Le numéro : 100 francs

Tous marchands de journaux, kiosques et gares.

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'inventus.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9^e — Tél. : TRinité 16-31

CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
6 mois....	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an.....	1080	1380		

CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste

6 mois....	595	865	775	1045
1 an.....	1170	1710	1530	2070

CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)

6 mois....	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an.....	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1 100	CATÉGORIE 2 110	CATÉGORIE 3 120
------------------------------	--------------------	--------------------	--------------------

Supplément pour envoi recommandé (par paquet de 1 à 5 numéros) :
France et Union Française : 25 fr. Etranger (tous pays) : 45 fr.

BON DE COMMANDE

x abonnement de 6-12 numéros - catégories 1 - 2 - 3 ;
expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°.....)
(Rayer les mentions inutiles.)

_____ Nos antérieurs à _____ frs — _____ plus frais de port _____

Total _____

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38 - Contre remb. (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles.

Date _____

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM _____

ADRESSE _____

_____ PROFESSION (2) _____

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.